Articles et Etudes

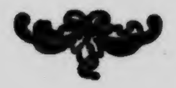
Articles et Etudes

Par l'abbé Elie-J. Auclair, S. T. D. et J. C. D.

Ancien élève du Collège Canadien à Rome et de l'Ecole des Carmes à Paris

Professeur agrégé de l'Université Laval à Montréal,

Chargé du cours de Littérature
au Séminaire Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke.



MONTRÉAL
La Cie de Publication de la " Revue Canadienne "

1903

Pourquoi pas ?

Lorsque, l'autre jour, un ami, probablement trop bienveillant, me suggéra de mettre en volume les articles *et* études *que j'ai naguère écrits pour différents périodiques, je restai songeur.*

A quoi bon, pensai-je, un nouveau livre ? Est-ce que par hasard je m'en vais prétendre qu'il n'y en a pas assez de ces pauvres bouquins qui sont destinés à dormir, dans la poussière et dans l'oubli, au fond des arrière-boutiques, chez Granger, chez Beauchemin ou ailleurs ?

Et pourtant, mon ami, lui, soutenait que les bons livres ne sont pas assez communs. Il protestait qu'on en voit trop, hélas ! aux vitrines de certains boutiquiers et sur les tablettes de certaines librairies suspectes, qui, par leurs

titres seuls et par leurs gravures, allument déjà dans les yeux des passants imprudents de tristes convoitises. Et sans doute, il avait raison.

Mais de ce qu'il faille, en nos temps, se servir de la presse et des livres pour le bien— puisque d'autre part ils font tant de mal ! et tâcher d'opposer les bons volumes aux mauvais qui nous arrivent de partout, il ne s'ensuit pas rigoureusement. . . . . .

Après tout, pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas apporter ma modeste pierre au mur protecteur, fait de bonnes *et* honnêtes lettres, *qu'il conviendrait de construire, quelque part autour de nos villes et de nos villages, afin d'arrêter ou mieux de détourner de têtes qui nous sont chères les flots envahissants de la mauvaise presse ? Pourquoi se figer toujours dans l'inaction ?*

De l'aveu de tous, la presse, c'est-à-dire, le journal et le livre, sont de nos jours les guides

de l'opinion. C'est devenu banal de le répéter. Sans prétendre à vouloir révolutionner le monde, on peut y aller de son modeste coup d'épaule! Allons-y gaiement!

Pourquoi pas?

Qui sait si quelques bonnes pensées, qu'on pourra recueillir çà et là dans tel article ou dans telle étude, sous une forme plus plaisante ou plus sérieuse, ne fera pas quelque bien à celui qui se donnera la peine de me lire? Saint Paul n'affirme-t-il pas quelque part (1 Cor. I, 27) que Dieu, souvent, choisit des instruments infirmes pour faire les œuvres de sa droite?



Au reste, je ne me suis pas mis en frais d'imagination pour établir un ordre rigoureux entre tous ces articles et études tombés de ma plume, depuis tantôt trois ans, au jour le jour, et au petit bonheur des circonstances.

Tout au plus, j'ai cherché à les coordonner selon le sérieux de la pensée et de la forme,

procédant, autant que faire se pouvait, du plaisant *au* sévère. *Quant à l'ordre chronologique, je me suis réservé d'indiquer, pour chaque écrit, la date à laquelle il fut d'abord publié ainsi que le nom de la* Revue *qui lui fit l'honneur de le mettre au jour.*



Et maintenant va, mon pauvre livre, si cela t'est possible, porter quelque part un peu de bon grain! Que si ton allure paraît trop légère à celui-ci ou trop sérieuse à celui-là, ne te froisse *pas, et, peut-être, laisse-toi* froisser. *Tu n'y peux rien! Beau ou laid, intéressant ou ennuyeux, tu existes toujours! c'est quelque chose.*

Et pourquoi d'ailleurs, Dieu aidant, ne ferais-tu pas quelque bien?

Oui, pourquoi pas?

ELIE-J. AUCLAIR, Ptre.

Séminaire Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke.
Janvier 1908.

ARTICLES ET ETUDES

LES ETRENNES

Le bonheur en ce monde est chose relative. Je ne sais plus qui a dit ou écrit que, pour être heureux ici-bas, en autant que la chose est possible, il faut savoir se placer au véritable point de vue et considérer non pas que les roses croissent dans les épines, mais bien plutôt que les épines donnent des roses. En d'autres termes, dans le chemin de notre vie, il faut tâcher de voir surtout les roses!... Les épines blessent toujours assez tôt.

Comme toutes les choses humaines, l'époque des échanges de souhaits et de présents, des salutations empressées et des chaleureuses poignées de mains, des "Bonne et Heureuse Année" et des "Etrennes", a ses joies et ses peines, ses roses et ses épines.

Ne parlons que des roses! Quelques esprits chagrins ou blasés, fatigués de toutes les cérémonies et conventions, y trouveront peut-être à redire! Ma foi! Chacun son goût! Ne discutons pas et laissons les mécontents aux charmes du "spleen"! Pour nous, vivent les *roses* du premier jour de l'an, c'est-à-dire vivent les *Etrennes!!!*

"Les étrennes", c'est là un mot magique, un mot qui a fait rêver beaucoup d'esprits naïfs et fait

palpiter un grand nombre de cœurs encore jeunes! Et pourtant, lecteurs, sans vous supposer naïfs le moins du monde, c'est vous faire un beau souhait, je crois, que de vous souhaiter des étrennes. Au seuil de l'année nouvelle, puissiez-vous tous, conjuguer au présent, les verbes donner et recevoir. Je donne, tu donnes, il donne... nous recevons, vous recevez, ils reçoivent "des étrennes"!

Recevoir des "étrennes", même quand on a passé l'âge des *images* et des *contes de fée*, c'est toujours un bonheur. C'est d'abord une prise de possession. Ensuite l'objet reçu flatte ordinairement notre goût, puisqu'il a été choisi pour nous par quelqu'un qui nous connaît. Enfin et surtout, ce cadeau, si petit qu'il soit, est un témoignage d'affection, de bonne amitié, et l'homme a tant besoin d'amitié!

Sans doute, les "étrennes" peut-être, ne sont pas toutes des expressions fidèles de sentiments vrais! C'est là le côté épineux, n'en parlons pas. Nous sommes à l'époque des "pardons" et des "accords"! Nos "étrennes", je suppose, nous viennent d'amis sincères, de parents aimables! Oh! alors, oui, recevoir des "étrennes", c'est gai, c'est bon au cœur!

Pourtant, lecteurs, de bonnes âmes m'ont appris en confidence que donner vaut mieux que recevoir. Ah! Donner! Donner pour témoigner de l'affection qu'on porte à ce parent, à cet ami, à ce protégé! Donner, sans blesser aucune loi de convenance, sous les regards de Dieu! Donner, pour faire du bien et pour consoler! Donner surtout à ceux qui ont plus besoin, qui souffrent et qui pleurent. Eh! oui! les saintes âmes nous le disent, c'est un bonheur à nul autre semblable!

Allez le demander, lecteurs, au dévoué visiteur des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou à la modeste petite Sœur des pauvres. Allez leur demander ce que cela procure de paix à l'âme de constater qu'on a causé un peu de joie saine à un cœur souffrant, qu'on a fait briller un éclair dans les yeux du malheureux, qu'on a fait s'épanouir un sourire sur les lèvres d'un infortuné! Allez le demander, et vous entendrez des réponses qui vous expliqueront bien des mystères de sacrifices et d'abnégation!

Mais j'oublie que les "étrennes" se donnent surtout en famille, aux enfants. La joie éprouvée, en donnant, n'en est alors que plus douce. Ces "étrennes" sont une leçon et une suggestion! Elles demandent pour vous, parents, à vos enfants affection pour affection et attention pour attention. Aussi combien souvent ces étrennes du premier de l'an n'ont-elles pas ramené au foyer la paix et la joie, qu'en avaient chassées les vents de la froideur et de l'indifférence! C'est à noter, et c'est à bien retenir!

Et l'habitude d'offrir des étrennes, savez-vous bien qu'elle est ancienne... comme le monde? Ni plus ni moins, paraît-il!

Le nom est moins vieux. Nous le devons au fondateur de Rome, à Romulus lui-même. Voici pourquoi. L'illustre père de la Rome antique avait fait un traité avec Tatius Sabinus, un roi voisin! Romains et Sabins étaient désormais amis et alliés. Au premier jour de mars, qui commençait alors l'année, on imagina de couper des branches de verveine—la verveine est un emblème d'immortalité—dans un bois sacré, situé aux portes de Rome et dédié à la déesse Strenua; et,

sur l'ordre de Romulus, on alla les offrir en gage de paix et signe de concorde, au roi et au peuple sabins! Et comme ce tribut symbolique se renouvela chaque année, tant que vécut Tatius, les offrandes de verveine s'appelèrent du nom de la déesse, dont le bois était mis à contribution: "*Strenuæ* ou *Strenæ*", d'où l'on a fait en français le mot: *Etrennes!*

Mais l'usage de se réjouir ou d'offrir des présents, au commencement d'une saison ou d'une année, est plus ancien que Rome et Romulus, que les Sabins et Tatius! Il se retrouve, paraît-il, à l'origine de tous les peuples. Chez les Aztèques du Mexique, chez les Japonais et chez les Chinois, chez les races germaines, chez les celtiques et chez les américaines, en Orient comme en Occident, parmi les gentils et parmi les juifs... toujours et partout, cet usage de présents et de souhaits échangés, se retrouve sous une forme ou sous une autre.

Plus loin que la tour de Babel et plus loin que le déluge... dans la nuit des temps, à l'ombre des traditions primitives, vit et brille la joyeuse coutume! Quand les fils de Seth vivaient sous la tente patriarcale, on offrait à Jéhovah, au premier jour de chaque saison, les substances les plus pures. Et, tout porte à croire — comme cela s'est pratiqué plus tard sous la loi mosaïque — qu'après l'offrande à Dieu, les victimes animales et autres objets présentés en sacrifice, comme le froment, le miel et le vin, étaient distribués aux chefs de famille!

Que conclure de tout cela, si ce n'est qu'en faisant des "étrennes", vous êtes en très vénérable compagnie!

Soyons fidèles à cet antique usage! Quand nous le pouvons, faisons des heureux. Donnons des "étrennes"! A nos parents, à nos amis, à qui nous voulons, sans doute; mais aussi faisons une petite part aux déshérités de la vie! Donnons avec prudence, avec intelligence, avec délicatesse, oui, oui! mais donnons! Ne soyons pas sans pitié pour ceux qui, peut-être, en jetant sur nous un œil d'envie, souffrent de la faim et du froid!

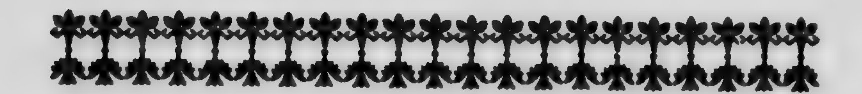
On lit dans une vieille chronique, que dans le midi de la France on prépare, le premier jour de l'année, sur le dressoir des cuisines ce qu'on appelle "l'étrenne du pauvre"... et l'on voit, après la messe, les indigents de la paroisse aller recueillir à la porte des maisons aisées les dons de la bienveillance! Belle et touchante coutume, bien humaine et bien chrétienne! Qui dira la joie qu'on peut mettre au cœur d'un malheureux et le bien moral qu'on peut lui faire en s'inspirant de l'esprit de cet usage pieux! Quel heureux moyen de sanctifier les joies si légitimes de la "Bonne Année".

Puisse-t-on n'avoir jamais le droit d'écrire sur notre tombe ce qu'on écrivait jadis sur le marbre d'un avare de Rennes:

Ci-gît, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare des hommes de Rennes !
Qui trépassa le jour de l'an,
De peur de donner des "étrennes" !

C'est un souhait comme un autre, lecteurs, et je vous prie de l'agréer au milieu de tous ceux qui se forment pour votre bonheur.

Montréal, 1er janvier 1900. *(Semaine Religieuse.)*



LES LILAS SONT EN FLEURS

C'ÉTAIT, paraît-il, la faute à la lune. Non contente d'être passablement en retard, la lune d'avril s'était en plus accordé la fantaisie d'être *du matin*. Et l'on m'a affirmé que cette température de novembre, triste et froide, dont la première quinzaine de mai nous a gratifiés, se devait mettre au crédit de cette malheureuse lune *du matin*.

Par bonheur, elle a cessé de faire des siennes, la reine de nos nuits. Un moment elle est entrée en lutte avec le roi du jour. Elle a porté l'audace jusqu'à l'*éclipser* quelques heures, au moins partiellement, comme chacun, à Montréal, a pu le constater le 27 mai. Mais elle a dû bien vite courir ailleurs, et, le roi-soleil a eu facilement raison de ses réfrigérantes influences.

Et maintenant voilà qu'il chauffe ce bon soleil, que c'en est une bénédiction! Voilà qu'il chauffe à ce point que les mécontents de notre planète — il y en a toujours — parlent déjà de s'en plaindre.

La terre, elle, ne s'en plaint pas. Elle se laisse volontiers caresser par les chauds rayons, et elle se réjouit à sa façon, en se parant richement de verdure et de fleurs.

En quinze jours la végétation a fait des prodiges. Cette fois, c'est bien le renouveau, c'est bien le printemps, presque déjà l'été. Les lilas sont en fleurs!

* * *

Les lilas sont en fleurs! Et nous autres, humains, qui, dans notre avidité de jouir, sommes un peu bien cruels, nous coupons des branches aux arbres, des branches où pendent des grappes de lilas, et, nous nous en faisons de gros bouquets, que nous mettons dans un vase rempli d'eau.

Et d'abord c'est une joie. Ils sentent si bon, ils embaument l'air si doucement, ils parfument nos appartements si délicatement. C'est une joie: les chères petites branches, toutes pleines de sève, malgré les blessures que leur a faites le sécateur, s'arrangent pour vivre l'espace de quelques matins; par les blessures même de leur tige, les mignonnes fleurs, nuancées de violet et de blanc, boivent la fraîcheur de l'eau; des corolles encore fermées s'entrouvrent et laissent s'échapper de tendres effluves. Et l'on renouvelle l'eau! C'est un charme et une joie! Car c'est le beau printemps! Les lilas sont en fleurs.

* * *

Qui n'aimerait, solitaire, dans une chambre d'étude, avoir près de lui, pour le réjouir et l'égayer, un beau bouquet de lilas? Cela vous repose et vous ranime. On se rappelle les années heureuses, les courses à travers les champs ou les ébats sur la pente des coteaux et des collines,

là-bas, aux alentours du village natal. On se rappelle les loisirs de vacances et les stations paresseuses au bord des rivières et des ruisseaux rapides, dont on croit voir encore sauter, sur les blancs cailloux, les bouillons tout blancs. Oh! le charme du souvenir, comme il fait du bien parfois, comme il soutient, comme il console! Voir la verdure et les bourgeons naissants! Voir le printemps! Voir les lilas... lorsqu'ils sont en fleurs!

* * *

Hélas! Les joies humaines sont courtes. Si dans notre hâte de jouir nous avons été un peu bien *cruels*, nous en sommes bientôt punis. Voyez les beaux lilas, ils souffrent de leurs blessures; ils penchent la tête, les fleurs violettes se fanent, les feuilles se rétrécissent et se cassent sur la tige, les parfums se changent en émanations douteuses. Changez l'eau tant que vous voudrez! Ces fleurs pour les avoir chez vous, à votre main, sous vos yeux, en beaux bouquets, il a fallu les *blesser* — je maintiens le mot — et elles sont blessées au cœur! Elles vont mourir! Puis, comme tout ce qui meurt, le bouquet sera triste, il sentira mauvais, il faudra le rejeter bien loin de soi. Pauvres *lilas!* Pauvres *fleurs!*

* * *

Ainsi s'en va la nature, nous donnant à chaque instant une leçon de choses que souvent nous ne méditons pas assez! Tout se fane et tout passe autour de nous! Et nous aussi, nous passons et

2

nous vieillissons! La vie n'est qu'un voyage et son printemps n'est qu'un jour! Encore si ce jour était bien pur et si ce voyage était bien beau! Pauvres voyageurs que nous sommes, les lilas de la vie se fanent vite et leurs plus belles fleurs aussi. Pauvres lilas! Pauvres fleurs!

* * *

Mais là-haut, nous chante la foi chrétienne, là-haut, au beau ciel de Jésus et de Marie, les plantes sont vivaces et les fleurs ne se fanent plus. Pour en jouir il n'est pas besoin de se servir du sécateur, il n'est pas besoin de les blesser. Les lilas là-haut sont toujours beaux et toujours leurs fleurs gardent leur parfum. Comme disait Musset:

> Une immense espérance a traversé la terre,
> Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux !

"*Malgré nous!*" Pauvre poète, il n'eut qu'un tort, ce fut de lever les yeux là-haut, malgré lui! C'est bien pourquoi son voyage dans la vie fut plutôt triste.

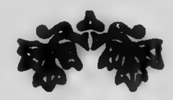
Faisons mieux. Fortifions notre foi et affermissons en nos âmes ce qu'il appelait lui-même: "*l'espoir en Dieu.*"

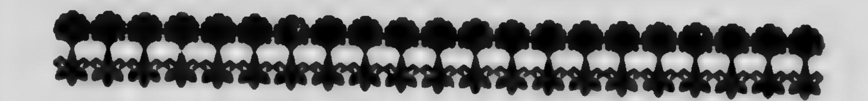
La mer du monde a ses tempêtes et ses "*traîtrises*", tout comme l'Océan que traversent actuellement nos pèlerins, partis récemment pour Paray-le-Monial! Souhaitons-nous à nous-mêmes, pour la traversée de la vie, ce que, l'autre matin, un ami télégraphiait à Rimouski, à l'adresse de son frère, parti pour les vieux pays:

> Puisse contre les "*traîtrises*" de l'onde
> Dieu vous protéger jusqu'à l'autre... monde.

L'autre monde, pour les pèlerins c'était l'Europe, pour nous c'est le ciel, cet *éden* que la foi nous montre à la fin de nos jours, ce jardin de délices où les lilas, je pense, seront toujours en fleurs!

Montréal, 4 juin 1900. *(Semaine Religieuse.)*





UN INCIDENT DANS LA VIE D'UN MOINEAU

C'ÉTAIT le matin, pendant la messe de sept heures. Occupé à réciter mon bréviaire, je ne suivais que de loin les cérémonies qu'accomplissait à l'autel un de mes confrères. A côté de moi, dans la jolie chapelle latérale dite de Notre-Dame de Lourdes, quelques rares bonnes vieilles, égrenant les *Ave Maria*, se levaient, s'agenouillaient, se relevaient, se signaient, s'asseyaient. A leurs mouvements je constatais plutôt distraitement à quelle partie de la messe nous en étions arrivés.

Vraiment, il est bon à l'âme ce calme de la prière dans la solitude relative d'une messe de semaine, là-bas, dans l'ombre d'une chapelle quasi solitaire! Hélas! Là comme ailleurs, les distractions viennent vite et elles viennent en foule. Ce n'est pas bien, j'en conviens volontiers. Mais qu'y faire? Que ceux qui sont sans péché à cet égard me jettent la première pierre!

* * *

Psiit Psiit!... Psiit! Psiit! Allons, qu'est-ce que cela? je prête l'oreille, j'écoute... et dans le murmure des paroles liturgiques qui viennent de

l'autel, dans le frottement des bancs remués, dans la confusion des "toussements" à demi comprimés, j'entends: Psiit! Psiit!... C'est un moineau qui piaille. Mais sa voix tremble, on dirait un cri d'angoisse: Psiit!

Où donc est-il? et par quelle aventure vient-il ce matin — une si belle matinée de juillet, toute chaude de soleil et toute embaumée de douces senteurs! — chanter ici, dans la maison de Dieu? "Evidemment, pensai-je, il est égaré ce moineau". Et l'autre criait toujours: Psiit! Psiit!

J'en aurai le cœur net, me suis-je dit. Et voilà qu'une heure plus tard j'étais de retour à l'église, où, seul maintenant le bruit de mes pas faisait écho aux cris effarés du pauvre moineau, qui, sans souci du respect dû à la maison de Dieu, piaillait toujours, là-haut, quelque part dans les galeries du jubé, ses gutturaux et stridents Psiit! Psiit!

* * *

Lentement, en évitant le plus possible de faire trop de bruit, je monte au jubé et marche vers le coin d'où partent les cris: Psiit! Psiit!... et je me dirige sans embarras... Psiit! Psiit!... et j'arrive à la fenêtre de la galerie, qui domine le chœur, du côté de l'évangile... Psiit! Psiit!... je l'aperçois, entre les deux châssis de la fenêtre, les yeux tout ronds et tout brillants, se buttant contre les vitres de l'extérieur et faisant toujours: Psiit! Psiit!!!

Je ferme sur lui le châssis de l'intérieur et le voilà plus que jamais prisonnier, plus que jamais battant des ailes, plus que jamais haletant...

Psiit! Psiit!!! Je déploie un grand mouchoir, j'amène à moi le premier châssis, juste pour avoir la place de passer la main, et, au bon moment je lui jette le mouchoir dessus! Psiit! Psiiiit!! Psiiiiit!!!

* * *

Il est prisonnier! Doucement, en dessous du mouchoir, je l'ai saisi par les deux ailes... et maintenant il ne crie plus, mais son bec reste entr'ouvert, et cependant que ses yeux ronds ont l'air de rouler dans les larmes en me regardant, je sens, sous mes doigts, son petit cœur battre vite, vite, très vite.

* * *

Je l'emporte à la maison. Précisément on me demande au bureau pour que j'y délivre un certificat de décès pour un enfant. Et au brave homme — le papa du bébé défunt — qui est près de la croisée ouverte, je fais voir mon tremblant prisonnier. "N'est-ce pas, lui dis-je, que c'est triste la captivité?"...?... "Si je lui rendais sa liberté!" Et, ouvrant la main, je le laisse aller...

Le moineau tout joyeux s'envole au haut d'un arbre, de l'autre côté de la rue; puis, d'une voix toute changée, où il n'y a plus rien qui tremble, il répète à pleins poumons: Psiit! Psiiit!... Psiit! Psiiit!!... là-haut, tout en haut!

* * *

Et le brave nomme, lui, qui pensait au cher petit défunt, me tendait, d'un air triste et les yeux

pleins d'eau, le certificat du médecin attestant que telle maladie — ces médecins savent toujours les nommer! — avait enlevé son enfant à la captivité de la terre.

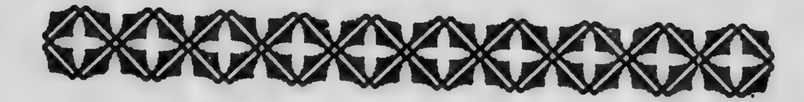
" Mon ami, lui dis-je, sans doute c'est votre droit " de pleurer ce petit ange que vous aimiez, comme " c'était votre devoir de le bien soigner! Pour- " tant, consolez-vous. La vie après tout n'est " qu'une captivité et le corps n'est à l'âme qu'une " prison. Levez les yeux au ciel! La force morale " nous vient de là et pas d'ailleurs! L'âme de votre " enfant s'est envolée bien vite au séjour des " anges! Ne le regrettez pas! "

* * *

Et mon moineau, en liberté, là-haut, juste au-dessus de la maison du médecin qui avait dénommé le mal dont était mort le bébé... mon moineau répétait, en face du ciel: Psiit! Psiiit... Psiit! Psiiit!

Montréal, juillet 1900. *(Semaine Religieuse.)*





LA PREMIÈRE NEIGE

La neige! Comme elle est blanche et belle la première neige de cette fin d'automne 1900!

Hier, quand elle commença de tomber, je croyais plutôt, malgré les pronostics des journaux, qu'elle serait bien vite réduite, la petite neige flasque et molle, à se *changer en eau*, comme disent les braves gens, et qu'elle ne nous donnerait qu'une douce nostalgie de nos hivers... passés!

Mais non, elle a tenu bon! Le ciel a continué de nous la donner de plus en plus solide et plus forte; et de son blanc manteau, comme d'un immense linceul,—nous sommes en novembre—elle a couvert les places, les rues, les arbres et les toits.

Ce matin, aux premières heures, toute cette blancheur, riante sous le ciel gris, paraissait endormie sur la terre encore silencieuse et donnait à la nature un reflet nouveau de lumière et de gaieté. Et au moment où j'écris, bien que la vie déjà circule à profusion dans les rues de la ville, la neige, tombant encore, donne à toute chose je ne sais quelle impression de calme, de repos et de joie!

* * *

Voici donc venir l'hiver!

L'hiver? Je sais qu'il est cruel souvent aux pauvres et aux souffreteux. Mais, je ne veux voir de lui, aujourd'hui, que ce qu'il a d'attrayant. Aux nouveaux venus il ne convient pas de dire des choses pénibles.

Nous en jouissons de notre hiver canadien sans en comprendre assez peut-être tous les charmes. Nous y sommes trop habitués. M'est avis que ceux qui connaissent d'autres hivers sont mieux disposés à rendre justice au nôtre. La faculté comparative est, en effet, dans la raison humaine une très utile puissance: elle amène souvent à voir clairement ce qui, sans elle, resterait enveloppé d'ombre et de demi-jour.

C'est ainsi qu'ils comprennent mieux notre hiver et parlent plus justement de ses charmes ceux qui nous reviennent des *vieux pays*. De l'Italie, par exemple, au ciel si pur, et de ces collines de Rome sur le penchant desquelles on voit, en février, parmi les herbes usées et jaunies, pointer les pousses nouvelles, en vert tendre, ou encore, de cette terre du midi de la France, où les douces haleines des brises méditerranéennes remplacent les aquilons; de ces beaux pays où l'hiver cependant est si morne à voir, si triste et si maussade sous les brouillards et les froidures de décembre et de janvier!

Oui, ceux qui ont vécu là-bas comprennent notre hiver!

* * *

Qu'il est beau notre hiver canadien! et qu'on le regrette sincèrement, alors que, perdu dans un ap-

partement du *Quartier Latin*, à Paris, mal défendu contre les morsures d'un froid humide par un foyer de cheminée plus poétique que réchauffant, on se souffle dans les doigts pour tenir sa plume ou son livre sans faiblir!...

Qu'il est beau notre hiver canadien! et qu'on le regrette sincèrement, quand, dans les vieilles salles des antiques écoles romaines de théologie ou de droit, on s'escrime à comprendre *saint Thomas* ou *Suarez*, à déchiffrer les *Décrétales* ou les *Extravagantes*, sans parvenir à se débarrasser de cette lourdeur pesante du *Siroco*, que connaissent si bien tous les étudiants de Rome!...

Je vous l'affirme, on le regrette parfois, là-bas, le cher hiver canadien! Certes, c'est beau de vivre sous le ciel d'Italie ou sur la terre de France! Mais dans le sombre cadre de l'hiver européen, de cet hiver aux allures d'automne et aux pluies incessantes, un Canadien ne fait pas toujours joyeuse mine. Il soupire souvent au souvenir des froids secs de son hiver et il pense à sa belle et blanche neige!

Je sais bien que c'est la force de l'habitude qui crée chez nous ce besoin, mais pour un Canadien — où qu'il soit! — un hiver sans neige, c'est... c'est un rosier sans roses, voilà!

* * *

Car il est vraiment beau notre hiver! Voyez tomber la neige — il en tombe toujours pendant que j'écris. — Toute l'atmosphère est chargée de mille et mille flocons ténus, qui *obliquent* sous la poussée des vents, et, se succédant sans cesse, vont

se masser en une couche blanche et molle qui s'étend partout: sur les toits dont elle purifie les laideurs; sur les chemins dont elle cache les noirceurs; plus loin, dans les campagnes, sur les champs qu'elle recouvre comme d'une vaste nappe; ici, plus près, sur les flancs de notre beau Mont-Royal, sur les branches des arbres et jusque sur les croisillons de ces gigantesques poteaux de télégraphe qu'elle ne réussit pas, hélas! à enjoliver...

Partout, partout, l'hiver étend son blanc manteau.

C'est nouveau, c'est gai, c'est doux à voir. Il fait bon humer l'air. Les passants semblent joyeux. Et vous verrez qu'à la sortie des écoles, les enfants, aujourd'hui, crieront avec entrain; car, pour eux, que de joies la neige promet.

Pour eux et pour d'autres encore. Pendant ces jours d'automne, tristes et sombres, jours de brume et de pluie, jours de morne ennui, combien de bonnes femmes attendent que par leurs fenêtres arrive au foyer un rayon de gaieté, un rayon de blancheur, j'allais dire un rayon de neige!

Que de familles ont hâte de voir enfin venues les bonnes soirées, où l'on cause au coin du feu, où l'on s'amuse honnêtement, les bonnes soirées d'hiver!

Et puis, la neige est si blanche, si pure, si belle, quand elle scintille de mille reflets sous les caresses du roi soleil!

* * *

Et la neige tombe toujours.

Mais nous ne sommes qu'en novembre, et même

nous ne sommes qu'au dix du mois, à la veille de l'*été de la Saint-Martin*. C'est donc certain, cette neige-là, elle ne restera pas. Elle va disparaître bientôt, trop tôt. Elle n'aura contribué, comme sa sœur la pluie, qu'à détremper la poussière des rues, et, toute cette blancheur qui m'enchante, ce soir peut-être, sera maculée, contaminée, changée en une boue noire et laide à voir!

N'en est-il pas un peu de la sorte dans le monde moral? Que d'âmes se sont ainsi trouvées un beau jour — au lendemain d'une retraite, par exemple — vêtues à nouveau d'une parure toute blanche et toute pure! Et non seulement elles étaient parées des blanches livrées de la grâce recouvrée, mais elles étaient purifiées pour de bon, changées, transformées, ressuscitées! Et puis, hélas, en un vil plomb tout cet or s'est changé.

Pourquoi faut-il qu'un souffle impur, un contact corrupteur, un feu destructeur revienne troubler, souiller, ravager l'air, l'atmosphère et la vie de ces âmes?

Pourquoi? Dieu veut le combat dont la palme est aux cieux et l'homme est si faible pour combattre.

Pourtant, si la terre n'est pas libre de garder ou non le manteau d'hermine, dont la nuit d'hier l'a recouverte, les âmes, elles, sont libres! La robe blanche, dont les revêt la grâce de Dieu, elles la peuvent garder pure et nette, immaculée et belle toujours.

Et quand même ce serait au prix de quelques sacrifices. Ces sacrifices-là auront là-haut si belle récompense!

* * *

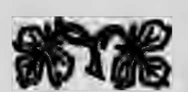
Pauvre neige bientôt maculée, n'êtes-vous pas une image de la pauvre âme souillée?

Jolie neige qui tombez si fine, si pure, si blanche, n'êtes-vous pas une figure des grâces qui surabondent là où le péché avait abondé?

Tombez, tombez, ô jolie neige! vous réjouissez la vue en ces tristes heures du mois des deuils et des larmes...

Tombez, tombez, ô grâces divines! Tombez dans nos âmes, gardez-les blanches, pures et belles, sous les regards de Dieu, maintenant et toujours!

Montréal, 10 novembre, 1900. *(Semaine Religieuse.)*





SUR LES BORDS DU RICHELIEU

DEBOUT, sur l'étroit avant-pont du *Saint-Antoine* — un tout petit bateau à l'allure élégante et rapide — un jeune voyageur, remontant le cours du Richelieu, entre Saint-Denis et Belœil, regardait filer les deux rives en sens inverse.

C'était le matin et de très bonne heure. Une superbe aurore de septembre jetait sur le paysage et les habitations du rivage comme un renouveau de couleur et de vie. La nature était vraiment riche et belle!

Le jeune voyageur songeait.

* * *

Sur ces bords du Richelieu, l'ancienne rivière des Iroquois, combien de familles indiennes ont connu jadis les calmes de la pêche, les joies de la chasse ou les soucis de la guerre! Combien de fois, sur leurs légers canots d'écorce, les farouches Agniers n'ont-ils pas sillonné les eaux de cette si belle rivière, la hache des combats à la main, courant sus aux hommes blancs, venus d'Europe! Et aujourd'hui où sont-ils les puissants et cruels enfants des bois? Les blancs les ont vaincus, et plus

tard, entre eux, les blancs se sont battus, comme toujours!

Et notre voyageur refaisait une à une, sur les rivages fuyants, ces scènes de bataille.

* * *

Puis l'aspect changeait, des scènes de mœurs plus douces traversaient son esprit. Ce pays du Richelieu, c'était aussi — il n'allait pas l'oublier — le pays de ses ancêtres maternels. Comme dans un rêve, il s'imaginait les voir revivre ces bonnes gens qu'à vrai dire il n'avait pas connus, mais dont les traditions de famille lui avaient maintes fois raconté les vies agitées! C'est ici qu'ils vivaient: à Saint-Antoine, à Saint-Denis, à Saint-Charles, à Saint-Marc.

Mais non! près des murs en ruines, qu'il aperçoit çà et là, personne ne se lève; devant les maisons encore endormies les anciens n'apparaissent pas; sur les rives du Richelieu, à cette heure matinale, tout est désert; ceux qui dorment à l'ombre des grandes croix des cimetières dorment bien et pour toujours!

* * *

Deux jours auparavant, en compagnie d'un sien cousin et d'un médecin de ses amis, notre voyageur avait visité le champ de bataille de Saint-Denis. Le médecin, petit-fils de patriote, lui avait redit par le menu les faits de cette folle mais héroïque équipée qui fit de 1837 une date qui compte dans notre histoire. Ensemble ils avaient marché

sur ce sol qu'arrosa jadis un sang généreux. Une excavation quelque part, ailleurs une petite éminence au pied de laquelle courait une *coulée*, plus près dans un vieux bâtiment une vieille porte marquée par des trous de balles... voilà ce qu'on lui avait montré.

Et lui, sans s'occuper de discuter la force ou la faiblesse des raisons qui naguère poussaient les patriotes à organiser la résistance contre les Anglais, il avait senti son sang circuler plus vite dans ses veines et son cœur battre plus fort sous sa poitrine!

Cependant, à la place où l'histoire écrivit cette page sanglante et tourmentée, quelle tranquillité et quel calme maintenant!

De cette tranquillité et de ce calme qui succèdent partout aux tourments d'une vie humaine, il se souvenait surtout en avoir parlé, la veille au soir, quand avec son hospitalier cousin, le neveu de Cartier, il était allé causer chez un vénérable chanoine, curé de l'une des vieilles paroisses de la *Rivière Chambly*. Au moment où ses hôtes lui arrivaient, le digne prêtre lisait en effet une belle page sur ce sujet, et, il leur en avait donné communication. C'était, il ne savait plus dans quel bouquin, un admirable discours du grand Napoléon à son ami Bertrand, ce dévoué compagnon de son exil à Sainte-Hélène.

Et il se rappelait encore vivement, le jeune voyageur, quelle profonde émotion avait envahi son âme à l'aspect ému du vénérable prêtre et à l'audition de sa voix chevrotante. Comme il était convaincu, le bon vieux chanoine! Comme il lisait bien! Comme il sentait et faisait sentir ce qu'il lisait!

* * *

Napoléon, dans ce discours à Bertrand, se demande ce qu'il est, lui, le conquérant, le destructeur de peuples et le faiseur de rois, ce qu'il est, lui, lorsqu'il se compare à Jésus-Christ, et ce qu'est son œuvre, déjà si compromise aux jours de Sainte-Hélène, lorsqu'il la compare à l'œuvre du même Christ Jésus.

Cette comparaison est certes pour le moins audacieuse, mais par la façon dont Napoléon la fait, elle n'est pas un blasphème et devient plutôt une apologie. Le grand vaincu y reconnait si bien en effet qu'il n'a su rien édifier de solide, que son œuvre de conquérant est éphémère, que seul peut-être son nom restera à côté de ceux d'Alexandre et de César dans les annales de l'histoire, tandis que le Christ et son œuvre restent et demeurent pour l'éternité! *Jesus Christus olim, heri et hodie ipse et in sæcula!* (Heb. 13, 8.)

* * *

Et sur l'avant de son bateau, notre méditatif voyageur fixait en imagination la noble figure du vénérable curé à cheveux blancs, il revoyait ses grands gestes brusques et expressifs, il entendait sa voix pénétrante et persuasive, et, avec lui, il concluait: "Tout passe, tout se fane, tout périt, tout disparait ici-bas! Le Christ seul et ses disciples ont les promesses d'une vie éternelle." *Jesus Christus... in sæcula!*

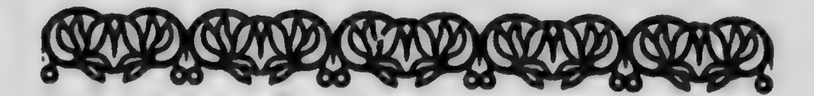
Cependant le *Saint-Antoine* allait sa course; l'heure avançait; la montagne de Saint-Hilaire

se rapprochait; le soleil si beau, qu'avait annoncé la superbe aurore *aux doigts de rose*, se voilait sous des nuages grisâtres; la pluie bientôt commençait à tomber, et il pleuvait à plein ciel quand le jeune voyageur prit terre à Belœil.

Et voilà que dans son esprit, par une persistante et curieuse association d'idées, les Iroquois sauvages, les ancêtres vénérables, les champs de Saint-Denis, Napoléon et Bertrand à Saint-Hélène, le bon curé à cheveux blancs, tout s'enchevêtrait, se fondait et se massait, comme un brouillard sous un ciel serein; et, au moment de débarquer, il se répétait encore à lui-même: "Quelle triste et désespérante perspective a devant les yeux celui qui ne veut compter que sur les promesses du temps! Car, après tout, que reste-t-il ici-bas de tous les agissements d'une vie humaine, si ce n'est un peu de poussière et un pauvre souvenir?"

Montréal, 24 septembre 1900. *(Semaine Religieuse.)*





VERS LA COTE DE BEAUPRE

..................Mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton.

Cet hémistiche et ce vers sont de Brizeux, l'immortel chantre des *landes* et des *pardons* de Bretagne. Ils me trottaient en tête, l'autre jour (22 juillet), alors qu'accidentellement et grâce à une bienveillance dont je n'eus qu'à me louer, je descendais le Richelieu, à bord du *Cultivateur*, au milieu de quelque cinq cents pèlerins, venus des paroisses avoisinant le cours de cette si jolie rivière Chambly, en route vers la côte de Beaupré.

A chaque quai, à Saint-Antoine et à Saint-Denis, à Saint-Ours et à Saint-Roch, le *Cultivateur* accostait avec plus ou moins de grâce et d'aplomb; un nouveau groupe de pieux voyageurs montaient nous rejoindre, un ou deux prêtres s'ajoutaient au contingent clérical, la vapeur sifflait stridente, la cloche du bord jetait une note aux échos... nous allions toujours vers Sorel. Là, tout ce monde s'embarquerait sur le *Trois-Rivières*, et bon voyage à Saint-Anne de Beaupré!...

A Sainte-Anne une *fois* doit aller tout Breton.

* * *

Pour moi, je n'allais pas jusque-là. De Sorel je rentrais à Montréal où un grand deuil m'attendait. Cette nuit-là même, la mort frappait *chez nous*. Une aïeule vénérée partait pour le grand pèlerinage d'où l'on ne revient pas.

Mais je m'unissais de tout cœur à ces braves Canadiens de la rivière Chambly. A voir, en effet, le rayon de foi, adouci et joyeux, qui illuminait leurs figures, si franches et si ouvertes, on sentait monter à son cœur la pensée de se recommander avec instance aux prières de chacun.

La fin du jour était brillante de lumière et belle à ravir. L'air était pur et tout embaumé des parfums de fenaison que nous charriait la brise. Le Richelieu, doucement agité, clapotait gaiement et ses eaux paraissaient toutes caressantes de murmures et de chatoiements... Un temps fait exprès pour se croire heureux!

Cependant, à deux pas de l'endroit où nous nous trouvions, plusieurs prêtres et moi, sur l'avant du bateau, un marmot pleurait à pleine poitrine. Sa mère eut beau le dorloter, il cria... jusqu'à Sorel et peut-être plus loin encore! L'on nous dira maintenant qu'à cet âge on est heureux!

Heureux? Qui donc le fut jamais ici-bas? Pourquoi tous les chrétiens sentent-ils vivement, à certaines heures, le besoin de prier? Pourquoi ces mille et une contrariétés qui viennent troubler la quiétude d'un voyage aussi bien que celle de la vie? Pourquoi? Ah, pourquoi! C'est que le plus beau ciel a ses nuages. C'est que le bonheur n'habite pas sur nos rives (pas même sur celles du

Richelieu qui sont bien les plus belles que j'aie jamais vues!) C'est que cette félicité, dont nous avons soif, elle vit plus loin et plus haut que nos terres et nos rivières.

Voilà pourquoi nous tournons souvent la tête vers les hauteurs des cieux. Voilà pourquoi, chrétiens, nous aimons à appeler "nos illustres aïeux", les saints, à notre aide et à notre secours. Voilà pourquoi, quand on est Canadien (tout comme quand on est Breton!) de bonne source et de bonne roche, on veut une fois au moins dans sa vie aller à Sainte-Anne, sur la côte de Beaupré...

A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton.

* * *

En cela, comme en plusieurs autres choses, les Canadiens en effet sont bien un peu Bretons. On a écrit récemment, dans les pages de la *Semaine Religieuse*, que la dévotion à sainte Anne nous vient du Perche. Je l'admets bien, si l'on veut, pourvu qu'on m'accorde qu'elle nous vient aussi — et beaucoup! — de la Bretagne, et qu'elle est ancrée au cœur de *nos gens* tout autant que dans la tête des compatriotes de Brizeux; ce qui n'est pas peu dire. Car Dieu sait s'ils en ont une tête les chers "fils de la race aux longs cheveux"! Or c'est comme eux, par tradition et avec un grand respect, que nous aimons et vénérons sainte Anne.

Quand je dis "nous", je ne comprends pas tous et chacun des nôtres. Il en est que les *dévotions* horripilent. D'autres sont indifférents, ils sont trop occupés. D'autres encore se réclament d'un

catholicisme plus éclairé — c'est ce qu'ils disent du moins! Tous ces messieurs et ces dames, en général, sont de " la haute ", comme on dit à Paris: " Vous savez, monsieur l'abbé, je suis catholique, mais ces *dévotions* et ces *miracles*, ne m'en parlez pas! Gardez cela pour vos missions dans les campagnes! " Pauvres amis, s'ils savaient que d'habitude les campagnards, parce qu'ils savent et comprennent leur catéchisme, ont une foi autrement *éclairée* que celle de plusieurs citadins.

Ce sont les mêmes gens qui iront consulter la tireuse de cartes ou qui ne se mettront jamais en voyage un *treize* ou un *vendredi!* Il faut bien parfois les laisser dire! A quoi sert-il de prêcher dans le désert! Attendez seulement l'heure de la souffrance, des dangers, de la mort! " Ah! dame, si, dirait un Breton, on en revient de ces idées-là! " Et, je vous l'assure, les *moins crédules* ne sont pas les *moins empressés* à crier grâce, à tendre les mains vers sainte Anne et à demander des miracles! Car, voyez-vous, les *moins crédules* ne sont pas d'ordinaire les *plus résignés*... et c'est ainsi, en fin de compte, bien souvent, que...

A Sainte-Anne une fois...
il faut aller tout de même !

* * *

Mes nombreux compagnons de voyage n'étaient pas sans doute de ces blasés et de ces sceptiques. Gens simples, pour la plupart, paisibles agriculteurs ou villageois pacifiques, ils ignoraient les réserves trop savantes, et à Sainte-Anne de Beau-

pré ils s'en allaient d'abord prier. Tout, dans leur physionomie et leur maintien, l'annonçait et le proclamait. Tout indiquait aussi leur grande hâte d'arriver là-bas. Et quand, à Saint-Ours, pour je ne sais trop quelle cause, notre bateau s'arrêta quelques quarts d'heure, j'entendis des murmures qui me rappelèrent qu'en voyage — comme ailleurs! — la résignation aux contretemps est une vertu peu connue. On avait hâte d'arriver à Sorel! Et puis, on aura hâte d'arriver à Sainte-Anne! Ensuite, la dévotion satisfaite, on aura hâte de revenir au logis. Enfin, peut-être, on aura hâte de retourner... On aura hâte, toujours! Tant il est vrai que la vie se passe à avoir hâte! Et, pourtant, c'est sûr, personne n'a hâte de mourir. Chez nos pèlerins, ce qui consolait, c'est qu'aujourd'hui on avait hâte pour une excellente raison. On allait vers la côte de Beaupré, les uns accomplir une promesse, ceux-là remercier pour une faveur obtenue, ceux-ci demander telle grâce, telle guérison, tous, j'espère, dans un but pieux...

A Sainte-Anne une fois....

* * *

Des pèlerinages, il y en a beaucoup, beaucoup. D'aucuns disent qu'il y en a trop! Ce que je sais mieux, c'est que, de vrais pèlerins il n'y en aura jamais assez! Car un pèlerinage bien fait, c'est une leçon de choses qui vaut une leçon de foi. Le malheur est qu'on peut abuser, changer sa course pieuse en un vulgaire voyage de plaisir et, alors,

on risque fort de n'entendre ni la leçon de choses ni la leçon de foi.

Je pensais à tout cela, sur le *Cultivateur*, en écoutant causer mes voisins d'occasion. Je me réjouissais à constater que, tout en goûtant les charmes de cette après-midi de juillet vraiment délicieuse, on se disposait à faire les choses pieusement.

Un brave homme me parla de son bonheur à voyager ainsi, à son âge. " Mais, vous êtes encore jeune ", lui dis-je, considérant sa large face rasée de frais et toute rose de bonne santé.—" Quel âge me *donnez-vous?* fit-il, souriant. — De cinquante à soixante ans peut-être? " Je le vois encore tout joyeux de me répondre: " Soixante-seize ans sonnés, monsieur le curé! " Et justement son curé se trouva là pour confirmer ses dires.

Nous allions toujours, à libre allure, vers Sorel et la côte de Beaupré. Soixante-seize ans! s'entêter à vivre ainsi si frais, si rose, si bien portant, c'est suggestif vraiment. Et le cher vieux " *gagnait Sainte-Anne* " avec toute mon admiration. " Descendant de Bretons, sans doute," murmurais-je tout bas,

A Sainte Anne une fois doit aller tout Breton !

* * *

Nous arrivions à Sorel. Notre bateau, longeant les vastes quais, passa outre jusqu'au large du Saint-Laurent, évolua et revint s'attacher aux flancs du *Trois-Rivières*.

Le coup d'œil était splendide. Qu'il est beau à voir notre grand fleuve, lorsque ses eaux royales

scintillent au loin sous les caresses du soleil couchant! Qu'elle est riche notre nature canadienne, ainsi vue du large, par un beau soir d'été, avec sa verdure, ses moissons, ses maisons fraîches et ses clochers argentés! Comme il fait bon la contempler dans ses contours variés:

O Canada, belle patrie,
O mon pays, sois mes amours !

* * *

Je me séparai bientôt des pèlerins du Richelieu, mais non pas sans envier un peu leur sort d'aller vers la côte de Beaupré en d'aussi bonnes dispositions.

Certes, les pieuses légendes n'ont pas l'autorité des définitions dogmatiques, et cette *dévotion* particulière n'est pas de nécessité de salut. Mais l'homme, toujours aux prises avec les misères de la vie, a besoin de ces dévotions-là! M. Brunetière disait naguère à un certain monde, avec une toute particulière autorité — et c'est d'ailleurs la leçon des siècles et la thèse chrétienne!—que l'homme a *besoin de croire!* L'on peut expliquer qu'il a besoin de croire de bien des façons. Ce qui est incontestable, c'est que les *dévotions* populaires sont l'un des meilleurs freins à mettre aux passions des foules. Grande vérité trop incomprise de nos jours! Quel bien ne feraient pas les dévotions (je ne parle pas des superstitions ridicules), si elles étaient mieux respectées, dans le monde ouvrier, par exemple, pour le règlement des grèves et l'apaisement de leurs horreurs!

Et les miracles? Les miracles de Sainte-Anne? Les choses iraient moins mal si on y croyait mieux et si on en demandait plus! J'ai signalé des gens qui haussent les épaules lorsqu'on leur parle de miracles. Eh! bien quoi! Et après! Savent-ils seulement ces gens-là le secret de leur propre existence, le mystère de leur propre nature? C'est à l'un des princes incontestés de la science expérimentale, au chimiste Berthelot, prenant siège à l'Académie Française, que M. Jules Lemaître disait récemment, sans doute avec un sourire finement railleur: "Monsieur... Vous avez fait de "grandes choses; mais il faut bien avouer que "vous n'avez pas encore réussi à faire un brin "d'herbe!"...

Ah! puisse notre peuple continuer à croire en Dieu et à avoir confiance en ses saints. Puisse sainte Anne, la thaumaturge du Canada, exaucer encore bien des vœux et sauver beaucoup d'âmes en guérissant les infirmes... et les cœurs trop sceptiques! La leçon de choses profitera et la foi vivra!

Et si ce n'est pas dans cette vie et sur la côte de Beaupré, à la mort au moins et au ciel, nos gens (autres Bretons!) s'en iront vers sainte Anne, sa fille Marie, et son petit-fils Jésus!...

A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton !

Saint-Polycarpe, juillet 1901. *(Semaine Religieuse.)*



SUR LES RUINES D'UN VIEUX CLOCHER

Au cours des dernières semaines, revenant d'un voyage à Chicago, j'allai m'arrêter, pour trois jours, à Saint-Antoine sur Richelieu.

J'avais connu là-bas, dans la grande ville de l'Ouest, la vie mouvementée et enfiévrée des brasseurs d'affaires. J'avais encore dans la tête le bruit assourdissant des chars et des tramways. La perspective des avenues imposantes et des superbes parcs qui longent le lac Michigan, continuait de me hanter. Et, je ne sais pourquoi, tout cela me semblait comme un reste de songe, où il y avait surtout du bruit, du fracas, du mouvement et de la vie.

Quel contraste! Ici tout était tranquille. L'arrivée d'un étranger ou le passage d'une voiture prenait les proportions d'un événement, cependant que les eaux du Richelieu coulaient toujours claires et joyeuses, avec un doux clapotement, entre leurs rives verdoyantes et embaumées. On venait de couper les foins et l'air charriait des odeurs de fenaison.

Ici la vie semblait facile et calme autant que difficile et tourmentée là-bas. Et je comprenais mieux, en cet état d'esprit, pourquoi les âmes

éprises d'idéal et de poésie regrettent presque le progrès moderne et ses entraînements vertigineux.

* * *

Les voies naturelles que se tracent nos fleuves et nos rivières, ont été, en notre pays, les chemins les plus faciles aux premiers essais de colonisation. Les rives du Richelieu comme les bords du Saint-Laurent ont vu s'élever nos premiers villages. C'était naturel. Saint-Antoine remonte ainsi à plus de 150 ans. Sa vieille église plonge ses deux clochers jumeaux dans le miroir des eaux depuis 123 ans bien comptés. Quatre générations se sont donc succédé sous ses voûtes, à la messe de chaque dimanche, et les arrière-petits-fils prient encore au même endroit où priaient leurs aïeux. Tout cela c'est éminemment respectable. De cette stabilité dans le lieu, il se dégage je ne sais quel vague sentiment de la stabilité de notre peuple dans la foi au Christ Jésus.

Au reste, Saint-Antoine ne change pas ou presque pas. Depuis dix ans et plus que j'y vais, de temps en temps, goûter les charmes d'une hospitalité toute française, je retrouve au cher village de mes ancêtres maternels le même air de douceur et de gaieté. La vieille maison en pierre de mon hôte a pu faire place à une construction d'allure plus coquette et plus élancée — c'est un vrai château! — mais l'atmosphère est restée la même: pleine de souvenirs français et de sentiments chrétiens, riche d'air pur et de santé, exubérante de vie calme, paisible et douce.

* * *

Cependant l'autre jour il se fit un grand bruit dans le calme du village. J'en fus témoin et j'en fais le sujet de cet article. Ce fut très remarquable de voir avec quel entrain on vint de toute part assister au grave événement qui allait se passer. A Chicago, on peut détruire tout un pâté de maisons, tout un ensemble d'édifices — un *bloc* comme on dit là-bas — sans que personne ne se détourne pour voir, ni surtout manque ses chars et ne coure à se affaires; mais ici, on s'est attaché aux choses qu'on est accoutumé de voir et d'aimer, et leur destruction ne laisse pas que d'impressionner.

Par cette matinée toute claire et toute ensoleillée il s'agissait de descendre l'un des vieux clochers de dessus sa tour, au moyen de treuils, de câbles et... de bras. Tout était préparé. On avait scié les montants de la tourelle, attaché les cordes, dont la traction devait tirer sur le tout, et fixé solidement le cabestan. Déjà la veille on avait essayé d'amener à bas le vieux clocher, mais il avait résisté et les points d'appui avaient cédé. Ce matin-là, les mesures étant mieux prises, sous l'action des machines et des bras robustes, la vieille charpente dut descendre de son piédestal aérien et venir — précisément à huit heures et quart, le 16 août — s'effondrer et s'abîmer sur le sol.

* * *

Quand le bruit de la chute se fut éteint dans les échos lointains et que le nuage de poussière, sou-

levé par le déplacement de l'air, fut retombé, je vis les enfants courir et s'agiter, les jeunes gens causer et discuter... tandis que les hommes plus mûrs et surtout les vieillards me paraissaient émus. Pour ma part je me défendais mal contre une certaine émotion. J'ai pourtant considéré jadis avec assez d'indifférence les aqueducs croulants des antiques voies romaines et d'autres ruines gigantesques, vieilles de plusieurs siècles. Cela parlait moins à mon âme que les débris épars du vieux clocher de Saint-Antoine. C'est ainsi qu'on est plus touché de la mort d'un proche que d'une catastrophe lointaine qui coûte bien des vies!

L'autre clocher — le voisin jumeau — descendra lui aussi de sa tour dans quelques semaines. A leur place des flèches sveltes s'élanceront vers les cieux. Ce sera un progrès, j'en conviens. Mais, je n'oublierai pas, moi, le vieux clocher jauni par le temps, que j'ai vu tomber et s'abîmer.

* * *

Je rentrai bientôt et me donnai le plaisir, pour revivre mon émotion, d'emprisonner dans les rimes que voici les pensées que me suggérait la chute violente du vieux clocher:

Il est tombé le vieux clocher jauni
Dans un amas de poutres, en poussière.
Il a vécu ! Maintenant, c'est fini,
Ses noirs débris sont là, gisant par terre.

Pourtant l'ancien, depuis plus de cent ans,
Avait bravé bien des vents et des foudres ;
Mais sous l'effort des puissants cabestans,
On l'a réduit en morceaux et en poudres.

Il avait vu, de là-haut, bien des fois,
La foule entrer dedans la vieille église !
Nombre de fronts devant sa haute croix
S'étaient courbés comme un blé sous la brise !

Moins fortuné que son voisin jumeau,
Il n'eut jamais de cloche en sa tourelle ;
Mais le chrétien et de même l'oiseau
Portaient vers lui, qui son œil, qui son aile.

On l'aimait bien ! L'oiseau, lui, pour son nid,
Et le chrétien pour sa leçon pieuse ;
Pour l'un c'était un asile, un abri,
Pour l'autre un doigt montrant la vie heureuse.

Six fois vingt ans, ce témoin d'autrefois
Avait tenu contre tous les orages.
Hélas !... du temps ce sont les tristes lois,
Ce sont les coups et ce sont les outrages.

" Il est tombé le vieux clocher jauni
" Dans un amas de poutres, en poussière.
" Il a vécu ! Maintenant, c'est fini,
" Ses noirs débris sont là, gisant par terre....

Et s'il fallait à présent une dédicace à cette fantaisie littéraire, je l'adresserais aux jeunes qui me liront, et je leur dirais:

A vous, amis qu'attendent de beaux jours,
J'offre ces vers qui parlent de ruine.
Souvenez-vous du vieux clocher toujours,
Tout, comme lui, croule, tombe et s'abîme. (1)

Sherbrooke, août 1902. *(Semaine Religieuse.)*

---

(1) "Ruine" et "s'abîme" ne riment guère ensemble, mais les idées que ces deux mots appellent s'accordent si bien que j'ose me permettre cette licence que Boileau peut-être n'eût pas admise.

A PROPOS D'UNE AUMONE

Les pauvres sont toujours nombreux dans une grande ville comme Montréal. La loi de la charité nous enjoint de les aimer et de les aider. Le malheur est que souvent les "mauvais pauvres" font grand dommage aux "bons pauvres." C'est que, hélas! pour un malheureux qui a faim ou froid, il en faut compter plusieurs qui cherchent plutôt à exploiter et à tromper. Aussi bien est-il plus charitable, dans le vrai sens du mot, de chercher d'abord à bien connaître ses gens, car c'est plus intelligent et la vraie charité doit être intelligente. Sans doute, au ciel du bon Dieu, c'est la bonne intention qui est avant tout récompensée; mais encore est-il vrai que le bien général de la société, et par conséquent la volonté de Dieu, exige que ceux qui ont le bonheur de pouvoir "prêter à Dieu" en "donnant aux pauvres," comme parle le poète, le fassent avec réserve et prudence. Autrement ils risquent trop souvent, malgré leur pureté d'intention, de ne pas faire une "bonne aumône" à tous les points de vue.

L'autre jour, c'était à la fin de décembre ou au commencement de janvier, quelqu'un de ma connaissance, qui est convaincu de tout ce que nous venons de dire, était en voie de présider à une pe-

tite enquête, dont le but était de s'éclairer sur la situation véritable de l'un de ces nombreux solliciteurs qui souvent parcourent nos villes et demandent assistance.

Le solliciteur, pauvre homme, dont la figure accusait une quarantaine d'années, bien chargées de soucis et de fatigues, se disait père de famille. Venu des "Trois-Rivières," en quête d'ouvrage, comme beaucoup d'autres, il n'avait rien trouvé. Pendant des jours et des jours il avait erré dans Montréal et dans ses environs, demandant à droite et à gauche quelque besogne à faire. Partout congédié, la tristesse dans l'âme, pensant à la femme, aux enfants restés là-bas, déjà à la charge peut-être d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, il était venu frapper à la porte de cette "connaissance," dont je vous parle. Il était là, a-t-on raconté, découragé, abattu, malheureux, tournant dans ses mains, à moitié gelées, un mauvais chapeau. D'une voix un peu hésitante et qui n'y paraissait pas habituée, il avait demandé: "Quelque chose pour l'amour de Dieu."

— "Mais, mon ami, d'où venez-vous, où allez-vous? —

— "Je viens des Trois-Rivières, monsieur. J'ai là femme et enfants, je cherche de l'ouvrage, et personne ne peut ou ne veut m'en donner.

— "Avez-vous au moins quelque certificat?

— "Eh! non, monsieur, je pensais tant trouver de l'ouvrage à Montréal sans être obligé de mendier. Mais, monsieur, aujourd'hui, j'ai bien froid."

Et notre "connaissance" se disait: "Ma foi, je le crois sans peine, si misérablement vêtu et par

un pareil temps!" Au dehors, en effet, çà pinçait ferme. L'hiver, à ses débuts, se faisait rigoureux. Aussi le pauvre homme avait-il beaucoup souffert du froid! c'était au point que l'une de ses oreilles en restait toute meurtrie et saignante.

—"Mais, mon ami, je ne vous connais pas. Tout ce que vous me dites est peut-être vrai, seulement vous n'êtes pas le seul à conter de semblables histoires et nous sommes trompés bien souvent! Voyons, dites-moi, connaissez-vous quelqu'un aux Trois-Rivières? Qui est curé, chez vous, qui est maire?"

Et le pauvre homme de commencer une nomenclature des personnages ecclésiastiques et civils de la jolie cité trifluvienne, où l'ami dont il est question se perdait bien un peu, mais ou en définitive il reconnaissait des personnalités distinguées: entre autres Mgr Cloutier, M. le grand vicaire Baril, le chanoine Béland, l'abbé Arcand, et d'autres.

Bref, par plus d'un détail, il arriva à se persuader que son solliciteur était digne de sympathie et il y alla de sa petite aumône.

C'est ici que se place un incident très significatif et très édifiant. Disons tout de suite que c'est pour en arriver à l'incident que j'ai surtout pris la plume.

Le malheureux, tout transi de froid, avait les mains nues et, comme je l'ai déjà dit, à moitié gelées. Ce que remarquant, notre "connaissance" lui dit: "Mais mon ami, vous gelez des mains!"

—"Ah! monsieur, c'est vrai que j'ai grand froid. Si vous aviez quelques vieux gants?"

L'autre n'en avait pas. Que faire? Il lui vient à l'esprit d'en parler à un vieil et bon ami qui vit

sous le même toit. Il court à ses appartements: "Dites donc, fait-il, n'auriez-vous pas des vieux gants?" et il raconte ce qui précède.

Le vieil et bon ami — un bon cœur! — ouvre, sans répondre, un tiroir, y prend une paire de gants, qui ont déjà servi mais sont encore très bons: "Tenez, dit-il, voilà!"

— "Mais, non! ils sont trop beaux! N'en avez-vous pas de plus vieux?

— "En tout cas, votre pauvre, il n'en a pas, lui! J'en ai d'autres moi. Prenez ceux-ci!"

Et le pauvre Trifluvien partit, un peu consolé, allant sur recommandation faire panser son oreille malade chez un médecin voisin.

Toute simple qu'elle est, cette réponse du vieil et bon ami renferme une excellente leçon pratique, une leçon souvent incomprise.

Ah! sans doute, l'aumône doit se faire avec prudence, mais il ne faut pas que la prudence ferme à tout jamais et la bourse et le cœur. Cette réflexion: "Il n'en a pas, lui! et moi, j'en ai pour deux!" comme elle est suggestive, humanitaire et chrétienne!

Que de choses, qui nous sont inutiles, pourraient être utiles à d'autres et nous n'y pensons pas. Que de vêtements un peu usés serviraient bien à ceux qui souffrent, et nous n'y songeons guère. C'étaient les miettes de sa table que Lazare demandait au mauvais riche, et celui-ci ne voulut pas! On sait ce qui s'en est suivi!

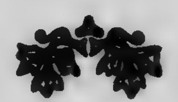
Lecteurs, au milieu des rigueurs de l'hiver, pensez parfois à ceux qui ont froid! Un peu partout dans la grande ville se trouvent des conférences de Saint-Vincent de Paul, des hospices où l'on re-

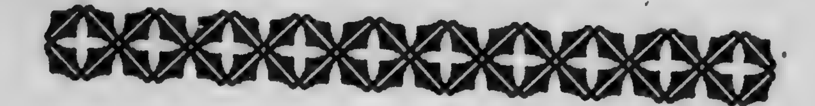
çoit les pauvres, des religieuses qui visitent les déshérités, de pieuses dames qui travaillent aux salles de couture. . Eh! bien, ne laissez pas les vieux habits, les vêtements et les chaussures à demi usés s'entasser dans vos garde-robes et encombrer inutilement vos tiroirs! Pour beaucoup de malheureux ce serait là un riche butin!

Et puis souvenez-vous, car vous êtes chrétiens:

Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

Montréal, février 1900. *(Semaine Religieuse.)*





CHEZ LES " PETITS VIEUX "

AU JEUDI SAINT

C'EST au matin du Jeudi Saint, dans une humble et modeste chapelle de Montréal, chez les Petites Sœurs des Pauvres. La messe s'achève. Une fois encore, à la voix de son prêtre, Jésus est descendu sur l'autel. Comme jadis aux apôtres, à la table de la Cène, il s'est donné en nourriture à ceux qu'il aime. Et ceux qu'il aime, ici, ce sont des pauvres, des déshérités, des faibles, des vieillards! Les " Petits Vieux " ont eu communion générale; tous ils ont reçu dans leur poitrine l'hostie sainte et dans leur cœur, il faut l'espérer, la vertu de la grâce divine.

Le célébrant ayant déposé dans le calice divin l'hostie consacrée, qui se doit réserver pour l'office du Vendredi Saint, s'agenouille au pied de l'autel et fait monter vers le Dieu de l'Eucharistie des nuages d'encens! Puis il va à l'autel, prend le calice précieux et se tourne vers les assistants.

Un édifiant spectacle s'offre alors à ses yeux! Sous la direction d'une " bonne mère " une procession s'est formée. A l'avant, un grand vieux, qu'à sa figure toute rouge on reconnait vite pour un fils d'Irlande, porte, à deux mains, en grand res-

pect, la croix voilée de violet. Puis, deux à deux, viennent les "Petits Vieux," chantant, priant, l'air recueilli, le pas un peu lourd et souvent cahotant. Plusieurs ont en main des cierges, des lanternes qui se balancent, ou des bougies sous des globes aux vives couleurs. Les deux derniers marchent à reculons; ils sont munis chacun d'un encensoir, et un peu gauchement mais d'une façon très convaincue, ils encensent, ils encensent, ils encensent...!

A côté du célébrant, l'air entendu, dirigeant le mouvement et veillant à tout, se tient le noble sacristain, un *jeune vieillard* qui porte le nom du prophète Elie. Avec lui tout va bien, pas un détail n'est oublié!

Un autre vieux porte un "ombrellino" au-dessus du Saint-Sacrement, et enfin les bonnes "petites sœurs" suivent, portant des cierges et chantant avec leurs chers protégés l'hymne à Jésus Hostie: *Pange lingua.*

Et la procession s'en va ainsi lentement, lentement, lentement!...! Ces chers "vieux" ne sont plus agiles, hélas! mais vrai, leur démarche comme leur chant un peu traînard impressionne vivement. Tout y respire la plus chrétienne conviction. Ah! c'est qu'ils prient bien les "Petits Vieux"! Ils n'ont plus d'illusions. La vie leur a apporté plus de jours tristes et sombres que de jours ensoleillés et joyeux! Ils savent bien qu'il vaut mieux tourner ses yeux vers le ciel que de les tenir vers la terre, et ils prient comme il faut prier, humblement, avec ferveur.

Cependant, dans nos grandes et belles églises, les démonstrations se font plus solennelles, plus

riches, plus dorées, les cérémonies et les processions se déploient plus imposantes, plus grandioses, et c'est justice, car " à ceux qui ont reçu beaucoup il sera beaucoup demandé "; mais comme elle est touchante l'humble procession des " Petits Vieux "! Quel parfum de simplicité naïve et de piété sincère s'en dégage pour s'élever vers le ciel avec les fumées de l'encens! Ailleurs aussi, sans doute, on sait prier; mais comme ici la prière parait humble et comme elle doit être agréable au bon Dieu!

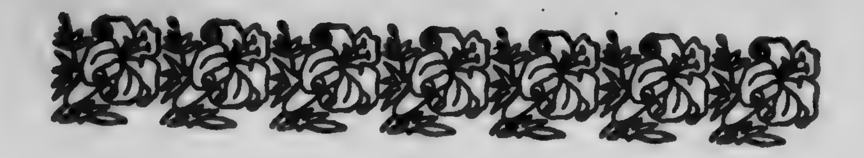
Ce " mendiant puissant au ciel ", dont parle quelque part le poète, n'est-ce pas lui, le protégé de la Petite Sœur des Pauvres, le " Petit Vieux "? N'est-ce pas ici que Jésus retrouve toutes pleines de leurs charmes réconfortants cette pauvreté et cette humilité qu'Il aimait tant et que, après Lui, ses meilleurs serviteurs se sont plu à honorer et à vénérer?

Oui! Jésus est ici au milieu des siens! Il est le Dieu des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux, sans doute! Je ne sais pas si, au milieu des troublantes inquiétudes de cette vie. Il ne parait pas meilleur et plus aimant à ceux qui ont souffert et pleuré!

Bienheureux les pauvres! Bienheureux ceux qui pleurent! Ils seront consolés!

Montréal, avril 1900. *(Semaine Religieuse.)*





LA JEUNE FILLE AVEUGLE A LA FONTAINE

A NOS COMMUNIANTS ET COMMUNIANTES

Sous mes yeux, appendu au mur de la pièce dans laquelle j'écris, je vois un joli tableau, ou, pour parler plus justement, une image encadrée, de modeste valeur, qui a l'honneur d'être la copie d'une œuvre signée par F.-W. Burton, de Londres. Sans rechercher beaucoup si l'auteur a grand nom dans le monde artistique, j'affirme qu'à coup sûr son œuvre intéresse vivement. Je l'ai souvent regardé ce tableau, je ne l'ai jamais si bien vu qu'aujourd'hui. Pourquoi? Je n'en sais trop rien. Peut-être les préoccupations bien naturelles à un catéchiste, en ce temps de "première communion," en sont-elles la cause? Un fait certain c'est que "mon image," récemment époussetée, toute pimpante sous les gaies lumières de notre fin d'avril, me parle un langage que j'aime.

Elle s'appelle en bonnes et dues lettres anglaises: *The blind girl at the holy well.* C'est un joli nom, n'est-ce pas? *La jeune fille aveugle à la sainte fontaine.*

La scène se passe (évidemment) auprès d'une fontaine, et aussi au pied d'un rocher. A même l'une des parois de ce rocher, juste au-dessus de l'endroit d'où semble jaillir la source, on a taillé une croix rustique; à ses pieds l'eau s'épanche en forme de ruisseau, allant s'élargissant jusqu'à l'avant-scène. Le rocher est nu et sombre. Seule une trouée irrégulière laisse apercevoir en haut, à gauche, loin, bien loin, — en perspective! — un coin du ciel, où se promènent des nuages qu'on dirait argentés par un soleil à son déclin! C'est par cette trouée sans doute que la lumière nous arrive. En tout cas elle nous permet de distinguer très bien un lierre qui monte du piédestal s'enrouler autour de la croix, quelques plantes maigres, poussées dans les crevasses, et des nénuphars et autres "aquatiques," qui ont l'air de se balancer au souffle d'un vent imaginaire.

Sur ce fond richement varié trois personnages se détachent au premier plan: deux femmes, dont l'une aveugle, et une enfant. Venues là par un escalier, creusé en plein roc, dont on voit les derniers degrés sur la droite, elles ont apparemment fait leurs offrandes et s'occupent maintenant à prier. Sur la saillie que marque le piédestal de la croix, vous voyez en effet différents objets: des pains, je pense, et des œufs. Sont-ce des pains pour les pauvres? des œufs de Pâques déposés là pour le premier mendiant qui passera? Mystère!

Toutes les trois, ai-je dit, s'occupent à prier; mais elles ne prient pas de la même façon. La plus vieille, la mère peut-être ou la sœur aînée, est à genoux sur la roche dure, entre ses mains bien

jointes elle tient un long chapelet, et ces mains, ornées du rosaire, elle les lève vers le ciel ou plutôt vers la croix, tandis que sa figure, pleine d'une pieuse anxiété, se tourne vers la jeune aveugle comme pour épier le miracle attendu. Celle-ci, assise sur ses talons plutôt qu'agenouillée, tourne aussi vers la croix un beau visage aux yeux, hélas! fermés, et paraît remuer doucement les lèvres. Sa main gauche retient son châle sur sa poitrine et semble, en même temps, comprimer les battements d'un cœur trop ému. Cependant la troisième, l'enfant, dont les pieds nus barbotent dans le ruisseau, a saisi la main restée libre de sa grande sœur aveugle et va la lui plonger dans un petit vase qu'elle a rempli sans doute à la fontaine sainte, *at the holy well.* Tout cela est simple, naturel, sans apprêts! c'est vivant! on dirait un instantané!

Cette anxiété de l'aînée, ces yeux fermés de la cadette, cette confiance naïve de l'enfant, tout dans le tableau parle au cœur. Pendant que les autres prient et attendent, c'est l'enfant qui va chercher l'eau miraculeuse, c'est l'enfant qui l'apporte dans un petit bassin, c'est l'enfant qui va y plonger la main de sa sœur infirme. Remarquez-vous, elle marche dans le ruisseau, elle est dans l'eau et... si confiante! N'est-ce pas là un détail aussi suggestif qu'intéressant?

Nos chers communiants et nos chères communiantes des premiers jours de mai ne seront-ils pas pour beaucoup ce que cette enfant est pour sa sœur aveugle, les messagers et les messagères qui portent à ceux qu'ils aiment, à ceux qui sont aveugles peut-être, l'eau pure et vivifiante de la

grâce de Dieu? N'est-il pas à espérer que cette année encore les regards très purs et les sourires d'ange de nos fillettes en voiles blancs et de nos garçonnets au brassard immaculé, toucheront quelques cœurs endurcis et réveilleront quelque part une foi endormie? Que de traits touchants n'a-t-on pas racontés à ce sujet? Ce que d'autres ont fait, pourquoi nos enfants ne le pourraient-ils pas?

O chers petits enfants, qui allez communier, si ces lignes tombent sous vos yeux, laissez-nous vous demander de bien prier en ce beau jour de votre première communion. Comme l'enfant *à la fontaine sainte — at the holy well* — vous êtes admis à puiser l'eau de la grâce à la source à jamais sacrée du Cœur de Jésus. Puisez abondamment, pour vous d'abord, et aussi, pour ceux que vous aimez, pour ceux surtout qui peut-être, hélas! sont aveugles! Allez-y avec confiance et priez bien! Priez pour ceux qui vous aiment. Priez pour ceux qui souffrent. Priez surtout pour les aveugles volontaires, je veux dire pour les pécheurs. Jésus vous entendra: car il aime et il écoute les enfants au cœur pur et à la prière confiante!

Montréal, fin d'avril 1900. *(Semaine Religieuse.)*



LES MORTS S'EN VONT VITE

Nous sommes presqu'à la fin de mai. "C'est le mois des fleurs," chantent nos cantiques, et le ciel s'obstine à nous donner des nuages gris et blancs. La bise souffle et mord, on dirait qu'il va neiger. Les pauvres bourgeons ont peine à éclore et les fleurs... ma foi, les fleurs sont encore mieux en serre chaude qu'en terre gelée. Ce printemps, qui nous devrait parler de jeunesse et de gaieté, ressemble à s'y méprendre à l'automne. Sommes-nous en novembre ou bien en mai?

Avec cela qu'à certains égards mai me fait penser à novembre! C'est en mai, en effet, c'est maintenant que nos pauvres chers morts de l'hiver, — qui attendaient u charnier, sur la montagne — s'en vont à la fosse; les riches, sous l'ombre d'un superbe monument, les moins riches sous un marbre plus modeste, dans un terrain de famille, et les pauvres, sous une simple croix noire, à la fosse commune. Encore et toujours des distinctions! Qu'on vienne nous dire maintenant que les hommes sont égaux! Hélas! non, ni dans la vie, ni dans la mort. "La cruelle a beau se boucher les oreilles" et frapper à droite et à gauche, elle ne réussit pas à tout niveler.

* * *

Et je songe, sous ce ciel gris, écoutant la pluie froide frapper à grosses gouttes les vitres de ma fenêtre, je songe à ceux qui sont partis, cet hiver, pour la rive d'où l'on ne revient plus. Comme c'est vrai qu'ils sont partis et pour toujours! Sans doute des cœurs amis gardent une souvenance et une prière à ceux qui, là-haut, au cimetière, se laissent charrier au trou béant, à ce trou noir, rectangle de sept pieds sur trois, qu'on ne regarde jamais sans frémir. Mais sont-ils nombreux les cœurs longtemps fidèles? Ah! la source des larmes est vite tarie! La mémoire a bientôt fait d'oublier! Nos morts s'en vont vite, très vite... Feuilles détachées de l'arbre de vie, le vent les emporte vite, très vite... loin de nos yeux, loin de nos pensées! Pauvre cœur humain, quel insondable abîme!

J'ai là sur ma table un groupe sculpté... en chocolat. L'artiste confiseur l'a vraiment bien moulé et finement fouillé. Il représente deux oiseaux qui, les ailes un peu soulevées, se donnent la becquée. On dirait deux petites colombes... si les colombes étaient noires! Elles se regardent de leurs grands yeux en sucre blanc et ont l'air d'être heureuses. Elles reposent ensemble sur un unique support et c'est une même "faveur" bleue qui attache le col de l'une à celui de l'autre.

Et par devers moi je pense: Pourquoi les a-t-on aussi étroitement réunies? A quoi bon puisqu'elles doivent être mangées? Je n'en sais rien, mais c'est ainsi.

Je les trouve jolies mes "colombelles", je les trouve jolies à voir et il m'en coûtera, c'est cer-

tain, de me donner le plaisir de juger de leur valeur... sucrée: car il les faudrait désunir! Voyez, je les ai depuis Pâques et voici l'Ascension. Le chocolat et le sucre vont durcir! Qu'importe! elles sont si jolies, si douces à voir! La fidélité à ses amis est chose si rare et elles me paraissent si bien s'aimer:

Nos douces colombelles
Qu'unit une "faveur",
Comme deux sœurs jumelles,
S'aiment de tout leur cœur !...

S'aimeront-elles longtemps ainsi? Resteront-elles longtemps unies? Je l'ai dit: elles doivent être mangées! Quand sera-ce? Tout dépend d'un caprice de ma volonté. Elles sont sous ma dépendance, à leur façon elles sont mortelles. Je veux dire, elles sont périssables! Un caprice les a fait naître, un caprice les a unies... un caprice aussi les peut désunir, un caprice aussi les peut anéantir!

* * *

Et vraiment tout cela n'est-il pas bien un peu une image de nos vies inconstantes? Qu'y a-t-il donc de complètement stable ici-bas? Allez au cimetière en ce temps d'enterrements. Comptez les cercueils qui passent du charnier vers la fosse... et comptez les amis qui suivent! Des cercueils, beaucoup! Des amis, peu ou point!

Pourtant j'ai foi en l'amitié, j'ai foi en l'affection! Mais, pour qu'elles soient nobles et grandes, il leur faut un autre horizon que celui qui nous borne, il leur faut une autre fin que celle qui s'ar-

rête à des années périssables, il leur faut un autre but qu'un cercueil et qu'une tombe! En haut les yeux! En haut les cœurs! Au ciel! Au ciel! Là, voyez-vous, les affections sont durables parce qu'elles sont immortelles!

Montréal, mai 1900. *(Semaine Religieuse.)*





LE BONHEUR DES GRANDS

HUMBERT ET MARGUERITE

"LE roi! voici le roi!" Et malgré les influences de l'éducation du pays natal — la libre terre d'Amérique, — malgré les opinions républicaines assez prononcées chez plusieurs, malgré surtout l'antipathie que nos cœurs éprouvaient à l'endroit du roi Humbert, le spoliateur, nous nous arrêtions par les rues de Rome, mes confrères et moi, au retour des cours universitaires, pour fixer un instant le landau royal.

"Le roi!" Il n'y a pas à dire, il y a toujours de la majesté et de l'impressionnant dans ce mot-là!

* * *

Donc, sur une route qu'on avait au préalable sablée d'or, venait la voiture du roi, à laquelle toutes les autres cédaient le chemin. Flanqué d'un aide de camp superbement galonné et droit comme un I, mis, lui-même, modestement en costume de bourgeois, le fils de Victor-Emmanuel, l'ami de Garibaldi, le roi de Sardaigne, spoliateur de Rome, Humbert... passait.

* * *

Il ne m'a jamais paru bien à l'aise. Certes, il n'avait rien de l'attitude d'un poltron. Son énorme moustache fièrement menaçante, son sourcil froncé, son œil dur et pénétrant, le geste même très raide par lequel, à la militaire, il saluait, à droite, à gauche, partout, tout chez lui, me semblait-il, indiquait un brave, un soldat sans peur!

Sans peur, oui, mais non sans reproche; car avec tout cela il avait l'air trop inquiet. On lisait je ne sais quelle anxiété dans l'expression de son regard et sur sa physionomie. On aurait dit qu'il cherchait partout s'il n'aurait pas à saisir un bras levé sur lui et à parer un coup — le coup de poignard italien!

Hélas! il avait raison: l'événement terrible de Monza l'a prouvé; il était loin d'être en sûreté sur ce trône assez mal consolidé que forme le royaume de l'Italie-Unie. Et malgré sa garde noble aux brillantes armures, malgré son aide de camp à l'attitude si correcte et si martiale, à défaut du poignard que sa valeur aurait pu détourner une seconde fois (comme jadis à Naples), une balle assassine devait l'autre soir trouver le chemin de son cœur au sortir d'une fête, où il avait été acclamé!

* * *

Pauvre Humbert! Pauvre roi! J'y pensais hier, premier vendredi du mois d'août 1900, jour où l'on s'apprêtait sans doute — en Italie — à ses funérailles; j'y pensais dans ma chapelle latérale

de la bonne église de la rue Richmond; j'y pensais en promenant mes regards un peu distraits sur toutes ces personnes pieuses, venues adorer le Saint-Sacrement exposé!

Le Pape, nous ont dit les dépêches, à la nouvelle de l'assassinat de Monza, a voulu tout de suite prier pour le malheureux roi et sa famille éplorée. Il est bien dans l'ordre de prier avec le Pape!

Je pensais à Humbert! Et je me disais: Autour de sa dépouille royale on va sans doute multiplier les tributs de fleurs et les témoignages de sympathie... Mais devant Dieu? Ici-bas, on va chanter en beau langage sa noblesse et sa valeur... mais là-haut?

Ah! je ne veux en rien prévenir les jugements de Dieu. Mais ce pauvre roi est parti bien vite. Puis, comment oublier que ce catholique couronné logeait au palais du Quirinal, qu'on a volé au Pape?

Et voilà qu'en réponse me revenaient à l'esprit ces paroles du psalmiste: *Misericordias Domini in æternum cantabo!* Ne jugeons pas, Seigneur, chantons plutôt vos miséricordes infinies!

* * *

Puis, je me rappelais avoir vu un jour à Rome, encore, rue du Sudario, dans l'église du Saint-Suaire des Piémontais, richement décorée aux frais de la maison de Savoie, l'épouse de Humbert, la reine Marguerite, priant avec ferveur devant le Saint-Sacrement exposé!

* * *

Elle était de belle et noble apparence, la reine, et les pauvres la disaient généreuse et charitable.

A sa sortie de l'église, ce jour-là, sa dame d'honneur distribua des aumônes et elle, la reine, ne fut pas avare de ses sourires aux déshérités qui s'empressaient autour d'elle. Il me souvient même qu'elle attendit quelques instants une pauvre femme que la foule empêchait d'abord d'arriver jusqu'à elle, et reçut de fort bonne grâce des mains de cette nécessiteuse une supplique, que je supposai être une demande de secours.

* * *

Le monde sans doute la jugeait heureuse, parce qu'elle était reine et parce qu'elle était riche. Mais à vrai dire, qu'est-ce donc que ce bonheur que l'on recherche et que l'on envie tant ici-bas? Qu'était-il, en vérité, le bonheur qu'on supposait alors être le partage de la reine Marguerite? Qu'est-il surtout aujourd'hui?

Entre son mari, qu'on vient d'assassiner, et son fils, le nouveau roi, Victor Emmanuel III, que les anarchistes menacent déjà, l'épouse et la mère qu'est Marguerite de Savoie n'est-elle pas bien pauvre en fait de bonheur? Sa meilleure richesse, sa seule richesse — comme celle des épouses et des mères, filles du peuple, qui priaient près de moi — n'est-elle pas vraiment de pouvoir tourner ses yeux, de pouvoir lever son cœur vers ce Dieu des chrétiens, que les princes de la Maison de Savoie ont jadis si vaillamment servi, et qui reste toujours le consolateur des âmes affligées et des cœurs souffrants?

Montréal, août 1900. *(Semaine Religieuse.)*



NOEL 1900

PENSEES CHRETIENNES

Il y a dix-neuf cents ans passés, aujourd'hui, à Bethléem de Juda, en Orient, un enfant venait au monde. Toutes les apparences de la faiblesse planaient au-dessus de l'humble crèche qui lui servait de berceau. Son père et sa mère, obligés d'obéir aux ordres des grands, avaient dû se mettre en voyage, et comme, cette nuit-là, les voyageurs arrivaient nombreux dans la petite ville, pauvres qu'ils étaient, Marie et Joseph n'avaient pu trouver d'hôtellerie où loger. Après avoir essuyé plusieurs refus, sans doute, ils étaient venus chercher refuge dans un vil réduit d'animaux, et c'est là, dans une étable, que Jésus vint au monde. Une crèche fut son premier asile. C'est de l'haleine d'un bœuf et d'un âne — ainsi parle la pieuse tradition — qu'il dut recevoir la première chaleur, dont avaient besoin ses membres frêles et délicats.

Fait historique bien petit, naissance bien pauvre et commencement de vie bien chétif! Et pourtant, ce fait, si petit d'apparence, cette naissance que des hérauts d'armes ne portèrent pas à

la connaissance des peuples, cette vie nouvelle, qui s'affirmait dans les vagissements d'un enfant si frêle et si pauvre, c'était la vie du plus extraordinaire des fils de l'humanité, c'était la naissance d'un homme absolument nouveau, c'était le fait le plus considérable des annales de l'histoire!

Dix-neuf siècles ont passé, et l'humanité tourne encore ses regards vers la modeste petite ville de Bethléem de Juda!

Dix-neuf siècles ont passé, et la nuit de Noël est restée quand même le point central de l'histoire du monde!

Pourquoi donc?

Parce que, en cette nuit-là, *le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous.* (S. Jean, 1, 14.)

* * *

Un Dieu se faire homme! Quel mystère! Faut-il donc renoncer à ce que la raison semble exiger de nous? Ce que nous ne comprenons pas, faut-il le rejeter comme absurde? Evidemment non! car alors combien de choses, dans les limites de l'ordre de notre nature et de notre terre, il nous faudrait rejeter comme absurdes? Et des choses cependant dont les faits positifs nous affirment l'existence!

Qui va nous dire pourquoi tous les corps se sentent inclinés vers le centre de la terre? Qui va nous dire pourquoi l'univers gravite avec un si harmonieux ensemble autour de l'astre roi, qui, lui, reste immobile? Qui va nous dire pourquoi cette fée, qui s'appelle l'électricité, est devenue si heureusement la dispensatrice de la lumière et des sons? Qui va nous dire pourquoi la douleur

que je ressens à la main, me porte parfois jusqu'au cœur! Pourquoi? Pourquoi? Ah! combien ils sont nombreux en nous et autour de nous les "pourquoi" qui restent sans réponse! Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il y en ait aussi au-dessus de nous?

D'où il suit que le mystère ne se doit pas rejeter par cela seul qu'il est incompréhensible.

* * *

Mais le mystère du "Verbe fait chair," le mystère de Noël, est-il bien certain qu'il faille l'admettre? La foi nous l'enseigne et c'est bien assez, puisque la lumière de la foi, venue du ciel ,ne peut nous tromper! Mais encore, est-ce un fait bien établi qu'un jour, sur terre, Dieu s'est fait homme?

Rappelons-nous nos souvenirs évangéliques et chrétiens. Cet enfant qui vient de naître à Bethléem, suivons-le dans sa vie. Ecoutons comme il parle. Voyons comme il agit. Il parle et il agit tout ensemble comme homme et comme Dieu. Et l'histoire de sa vie, de ses travaux, de ses courses, de ses discours, de ses miracles, de ses souffrances et de sa mort... ou bien ne prouve rien du tout, ou bien prouve qu'il est homme et qu'il est Dieu, c'est à savoir, que le Fils de la modeste Vierge de Nazareth est encore et toujours le Fils éternel de Dieu!

* * *

Il est homme et il est Dieu, ai-je dit, et je n'en veux pour aujourd'hui d'autres preuves que celles

que nous pouvons trouver auprès de la crèche de Bethléem.

Il est homme. Car il est faible et la faiblesse est humaine? Il souffre et la souffrance est humaine! Il est né d'une femme et le fils d'une femme est nécessairement de nature humaine. — Aussi bien lisez les textes du livre sacré. C'est vers un enfant que les bergers accourent. C'est à un enfant que les rois de l'Orient viendront offrir de l'or et de la myrrhe. C'est un enfant que Marie et Joseph iront porter au temple. C'est un enfant qu'Hérode poursuivra de sa haine et de sa colère. C'est un enfant que le pieux gardien Joseph conduira avec sa mère jusqu'en Egypte. C'est un enfant! *Puer natus est nobis!* C'est un enfant qui nous est né! Et cet enfant il est, comme nous, de chair et d'os. Comme nous il connaît la souffrance. Dans sa pauvre crèche, enveloppé qu'il est de misérables langes, il souffre! Et, je le répète, la souffrance est humaine. Il souffre, donc il est homme!

* * *

Mais aussi il est Dieu. La foi réclame que nous l'affirmions! Il est Dieu, et voilà pourquoi "dans sa faiblesse il paraît puissant." Il est Dieu, et voilà pourquoi à l'heure de sa naissance comme homme, les signes les plus extraordinaires éclatent dans la nature. Il est Dieu, et voilà pourquoi les anges du ciel descendent sur les montagnes et dans les vallées, chantant aux bergers le cantique appris là-haut: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!" Il est Dieu, et voilà

pourquoi les pasteurs de Bethléem s'en viennent en grande joie jusqu'à l'humble grotte, jusqu'à la pauvre crèche, jusqu'au grossier berceau, pour adorer et vénérer. Car en ce jour un Sauveur leur est né et c'est le Christ (S. Luc, II, 11).

Il est Dieu, et voilà pourquoi les mages puissants ont aperçu une étoile miraculeuse, voilà pourquoi ils viennent sans crainte en Judée, voilà pourquoi ils apportent de riches présents, voilà pourquoi ils lui offrent non seulement de la myrrhe et de l'or comme à un homme et à un roi, mais aussi de l'encens comme à un Dieu!

Cet enfant donc est Dieu en même temps qu'il est homme. C'est l'Homme-Dieu! C'est l'Enfant-Dieu! C'est le Verbe fait chair! *Christus natus est nobis, venite adoremus.* Le Christ nous est né, venez et adorons-le!

Montréal, Noël 1900. *(Semaine Religieuse.)*





UN NOEL D'ITALIE

Il s'appelait *Pietro* et il avait environ dix ans. Chevelure blonde, figure très fine, œil intelligent, tout faisait de lui un garçonnet aimable quoiqu'un peu espiègle. Il me servait la messe dans la chapelle d'un couvent, rue des Quatre-Fontaines, non loin du Collège Canadien, à Rome, depuis bientôt trois mois.

Pas possible de prendre Pietro en faute au chapitre des cérémonies, et il savait ses répons à la perfection. Mais ce qu'il était bavard par exemple et agité! Et comme la bonne sœur sacristine avait dû dépenser de patience à le dresser un tant soit peu à être plus sage, je veux dire moins dissipé! Sur un pied, sur l'autre, il allait, pendant la messe, autour de l'autel, par la chapelle et jusque dans la sacristie, toujours affairé en apparence, rarement au repos.

"Mais, Pietro, lui disait la religieuse, en servant la messe tu fais l'office des anges. Comme ils seraient tranquilles les bienheureux esprits s'ils étaient à ta place."

"Oui, reprenait Pietro, mais quand ils ont à faire les commissions de Dieu, il faut bien qu'ils marchent, les anges! Pourquoi auraient-ils des ailes, s'ils étaient toujours tranquilles?"

D'ailleurs, la bonne sœur, sans s'en douter, le gâtait bien un peu; et, d'une façon ou d'une autre, en dépit des menaces de jeûne, le gaillard n'en finissait pas moins par avoir chaque matin son café au lait bien sucré et sa tartine bien dorée.

Ce déjeuner il le prenait dans la sacristie pendant mon action de grâce. Habitué qu'il était, comme tous les Romains, à être à l'aise dans la maison de Dieu, il ne se gênait pas pour venir causer. " Allons, Pietro, file à droite, mon cher, laisse-moi prier le bon Dieu." Et tous les jours, dans les premières semaines, c'était à recommencer.

Il n'ignorait pas que j'étais Canadien. Tenant en main son manuel de géographie, il me trouble un matin: "Est-ce vrai, mon oncle (1), que les Américains sont jaunes?" — Et moi, pensant aux naturels du continent de Colomb, de répondre: " Mai, oui. — Et... vous êtes Américain? — Oui! — Donc..." et il resta bouche bée n'osant pas conclure: "Donc vous êtes jaune!" C'était par respect, sans doute, car à vrai dire mon teint ne lui aurait pas donné tort.

* * *

Noël arrivait et mon mutin de Pietro s'en promettait. Les tartines, il le pressentait, seraient riches ce jour là et au lieu de café il aurait du chocolat! Ce qu'il se trémoussait huit jours à l'avance! Les préparatifs de la *crèche* n'avaient pas de secrets pour lui. Il savait par cœur les noms

---

(1) Les enfants italiens appellent toujours un prêtre "mon oncle", *mio zio !*

des personnages, le nombre des lampions et les mots des inscriptions. *Sara carina!* m'affirmait-il, elle sera belle et bien illuminée.

Le jour tant désiré vint enfin. Pietro fit effort et plus posément que d'habitude il servit les trois messes. Je les dis le matin, non la nuit. L'autel était brillant et la *crèche* vraiment gracieuse. Pietro était au comble de ses vœux!

Son déjeuner? une manne! Malgré les défenses de la sacristine, il amena sa petite sœur Eugenia partager son festin. J'avais, en effet, entendu la bonne religieuse lui enjoindre de laisser Eugenia dans la chapelle; mais quand je revins à la sacristie, après l'action de grâce, je trouvai l'excellente nonne en train de donner de nouvelles friandises au *bambino* et à la *bambina! Sono tanto bravi!* me dit-elle. Ils sont si fins tous les deux! — Oh! le brave cœur de nonne!

* * *

Dans l'après-midi, Pietro vint me voir au Collège Canadien. A la fête de Noël je lui devais un présent, une image, un *santo* comme il disait. Je m'exécutai de bonne grâce et, le lendemain, je l'amenai avec moi à l'église de l'*Ara-Cœli*, pour y vénérer le célèbre *Bambino Gesu* des Romains, et entendre les discours qui s'y prononcent, devant la *crèche*, entre 3 et 4 heures de l'après-midi.

Il était tout fier de m'accompagner, ayant, comme bon nombre d'enfants nés à Rome, un grand respect pour *il zio prete.* Sa mère l'avait revêtu de ses meilleurs habits, il avait vraiment bonne mine.

Je lui contais que dans mon pays il s'amuserait bien à cette date en jouant dans la neige ou sur la glace. Mais, j'aime autant l'avouer, il n'avait pas l'air convaincu.

" Dis-moi plutôt, *mio zio*, l'histoire du *Bambino* que nous allons voir.

— Mais tu la connais bien.

— Oui, mais j'aime cela quand tu la contes."

Le coquin, il s'amusait bien tout bas, je m'en doutais, de ma prononciation italienne. Il se payait un peu ma tête. Mais, après tout, c'était pour moi un excellent exercice d'italien. J'y allai donc de mon récit et lui parlai du célèbre et très saint *(Santissimo) Bambino*, si cher aux Romains.

* * *

" Vois-tu, Pietro, cette statuette, qui représente l'Enfant-Jésus, elle est de la grandeur naturelle d'un enfant. Elle a été taillée, au XVIe siècle, dans un arbre du jardin des Oliviers, par un religieux de l'ordre de Saint-François.

— Et c'est pour cela, reprenait Pietro, qu'elle est encore confiée, ici à Rome, aux Pères Franciscains qui ont la garde de l'église de l'*Ara-Cœli*. Mais, pourquoi cette église s'appelle-t-elle ainsi de l'*Ara-Cœli?*

— Ce nom signifie l'*autel du ciel*. L'église le porte parce qu'elle est bâtie au lieu même où l'on croit que la très sainte Vierge Marie, tenant son fils entre ses bras, se fit voir autrefois à l'empereur Auguste, *dans le ciel*, au milieu d'un cercle d'or.

— Est-il vrai, *mi' zi'*, que quand les gens sont malades on leur porte le *Santissimo Bambino* à domicile et qu'il guérit leur mal?

— Il ne le guérit pas toujours, bien qu'il le fasse parfois; mais toujours il console les bons chrétiens, ce qui est déjà un soulagement."

* * *

Nous étions arrivés. La montée des cent vingt-quatre marches qui conduisent à l'église, assise sur le sommet du Capitole, s'effectua lentement. Il était passé 3 heures. Les discours devant la *crèche* allaient commencer. La foule était nombreuse; touristes et pèlerins se pressaient. Enfin nous entrâmes.

Dans la deuxième chapelle du bas côté gauche, l'exposition du *præsepe*, c'est-à-dire la *crèche*, faisait un magnifique tableau. Sur une échappée de rochers et de ciel bleu, qui se prolongeait très loin, comme à l'horizon, sous des effets de lumières multicolores, se fixait un groupe de personnages en carton et de statuettes: bergers des montagnes et rois venus d'Orient, serviteurs et brebis. Vers le milieu: Joseph agenouillé, près de lui Marie en extase, et entre les deux, bien au centre, couché sur un peu de paille, mais tout couvert de soie blanche, d'or, de perles et de pierreries, le célèbre *Bambino*!

"Comme il est beau!" murmurait Pietro.

En effet, ses habits sont très riches, les diamants qu'on lui a donnés en *ex-voto* sont très haut cotés et ses langes en sont constellées. La statuette elle-même, en bois d'olivier, est assez ordinaire, mais au sein de toutes ces merveilles elle paraît admirable, vraiment!

* * *

Il fallut vite s'arracher à la contemplation, car le flot mouvant de la foule nous entraînait. Il nous poussa ainsi de l'autre côté de la nef près du *palco* — sorte de chaire portative — placé bien en face de la *crèche*.

Un jeune garçon d'environ huit ans faisait un discours au cher *Bambino*. Pietro l'écouta attentivement, imitant souvent sa mimique, souriant à ses hésitations. Vint ensuite une fillette qui récita une jolie poésie, où elle célébrait les charmes de l'enfance de Jésus.

" Pourquoi n'as-tu pas préparé un discours pour le *Bambino?* " demandai-je à Pietro. — " Mais je suis trop grand," répondit-il, en se haussant sur le bout des pieds. — Il avait dix ans! — " En as-tu jamais fait de ces discours? " — " Non," me dit-il, en soupirant d'un air chagrin. Je n'osai pas pousser plus loin mes investigations.

* * *

Pour mes lecteurs d'aujourd'hui, il sera peut-être bon d'expliquer cet usage des discours d'enfants devant le *Santissimo Bambino*, que Pietro, lui, connaissait mieux que moi-même.

Ces petits dicours sont très populaires à Rome. Voici en quoi consiste cette cérémonie, du reste parfaitement admise par les autorités. Elle est très simple et très naïve.

Chaque année, le jour de Noël, on expose le précieux *Bambino*, dans la *crèche* de l'*Ara-Cœli*, ainsi couché sur la paille avec toutes ses richesses.

Cette exposition dure jusqu'à l'Epiphanie. Pendant cette quinzaine, tous les jours, entre 3 et 4 heures, des enfants de cinq à six ans, fillettes éveillées ou garçons à l'air décidé, viennent fêter par leurs discours enfantins la naissance du petit Jésus. Ces sermons, appris par cœur, sont débités souvent avec une action, un *brio* que pourrait envier plus d'un curé endormeur! Et puis, ils ont toujours cela d'excellent qu'ils ne durent pas longtemps.

Or, il faut le dire, cette cérémonie attire infailliblement une foule de Romains et d'étrangers. On ne se lasse pas d'entendre ces *orateurs* en herbe et ces minuscules *oratrices*! Les enfants, là-bas, se développent de bonne heure. C'est dû sans doute au beau ciel d'Italie! De plus, ils sont très à l'aise dans les églises et les foules ne les gênent pas. Ils ne craignent pas, par conséquent, de monter en chaire; et, quand ils pleurent devant le *Bambino*, c'est plutôt parce que leur tour de paraître au *palco* n'arrive pas assez vite. Ajoutez à cela que c'est charmant d'entendre ces voix *enfantines* faire assaut d'éloquence pour chanter les grandeurs et les grâces de l'*enfance* de Jésus.

* * *

"Dis, *mio zio*, tu t'en viens maintenant, n'est-ce pas?" Et Pietro me tirait par l'habit. — "Es-tu content, lui demandai-je au retour, d'avoir vu et entendu. "C'est très beau, repartit mon espiègle servant de messe, mais tu sais, *mi' zi'*, si c'eût été Eugenia, elle aurait mieux dit!"

Pourtant c'était bien dit à l'*Ara-Cœli*; mais, l'imparfait, il avait peut-être raison. L'accent de sincérité et de conviction ne lui eût pas manqué à sa petite sœur, et c'est ce qui fait le charme de ces discours au *Bambino* Gesu.

Sherbrooke, décembre 1901. *(Semaine Religieuse.)*



NOTRE LANGUE

L'ON se prépare un peu partout, mais surtout dans nos villes, à la célébration de la fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. Les journaux de Montréal nous apprennent que des citoyens de la grande métropole commerciale (et l'on cite des noms d'hommes influents, habitués à diriger l'opinion) proposent de renoncer, cette année, aux longues processions avec chars allégoriques. Voilà, si je ne me trompe, qui va faire pousser plus d'un soupir de soulagement.

De temps à autre une grande procession, une cavalcade historique, c'était joli. Mais ces répétitions interminables des mêmes courses, par les mêmes rues, dans la même poussière, avec les mêmes chars ou d'autres plus extravagants... c'était quasi assommant, quoi!

A la bonne heure: une belle messe à la cathédrale ou à Notre-Dame, puis dans l'après-midi — avec du soleil au programme, mais pas trop! — une grande assemblée sur le versant du Mont-Royal! Et là, des orateurs, aimés du peuple, chantant aux échos, par-dessus les dômes et les clochetons, dans toutes les gammes d'une chaude éloquence, les gloires du passé et les espérances

d'avenir de la race canadienne-française... Bravo! Voilà qui sera grandiose. Honni soit qui mal y pense!

Seulement, des discours, je sais des honnêtes gens qui opinent que nous en mourons un peu, que nous en faisons trop... que... mais, ce sont ceux qui ne sont pas invités à discourir qui parlent ainsi.

Mettons qu'ils n'ont pas tout à fait tort, et proposons (pourquoi pas? chacun y va de sa petite proposition par le temps qui court), proposons, dis-je, une étude patriotique à l'occasion de la fête nationale! Conseillons à tous, par exemple, aux vieux et aux jeunes, avant tout aux jeunes, d'étudier *notre langue.*

Je parie que quelqu'un va se demander si je rêve? Mais notre langue, nous la parlons, nous la connaissons, nous la conservons, nous la défendons! Notre langue! mais c'est un bien national, c'est sacré! Gare à qui la touche! souvenez-vous de Papineau, de LaFontaine, de Cartier, de Mercier, de Chapleau...!

Oui! oui! sans doute! mais savez-vous comment il s'est fait que nous ayons conservé notre langue? Est-ce bien la langue française que nous parlons? Il y en a qui disent que nos bons vieux *habitants*, les pères de nos députés et de nos juges, ne parlent que le *canayen*, un vulgaire patois. D'autres soutiennent, ou à peu près, que nous parlons un français plus pur que celui de Corneille et de Bossuet. Qu'en pensez-vous?

Nos vieux mots, nos archaïsmes sont-ils à conserver, ou bien faut-il en rire? Nos anglicismes sont-ce des mythes, sont-ils réels et à corriger? Et d'abord en faisons-nous?

Or, ne croyez-vous pas que toutes ces questions qui intéressent à un haut degré notre vie nationale, sont plus faciles à poser qu'à résoudre? Je propose donc modestement qu'on s'occupe de ce sujet national: *notre langue!* c'est bientôt dit, mais comment faire?

Lisez-vous, lecteurs, la *Revue Canadienne?* Hélas!... c'est pourtant un *périodique* qui publie souvent des études fort attachantes, que signent Thomas Chapais, Ernest Gagnon, l'abbé Lindsay et d'autres.

Mais, me dira-t-on, les journaux à grand tirage nous fournissent tant de nouvelles intéressantes et de si jolies images! Je n'affirmerai pas qu'on a tort absolument. Dans cette aurore de siècle — on disait naguère dans cette fin de siècle — la vie passe si vite, il faut suivre le courant, aller au plus pressé, être *informé*... soit!

Mais les bonnes pages écrites à tête reposée, par quelqu'un des nôtres, les fortes pages, où l'on prend le temps de souffler — et de penser — avant que d'écrire, vous n'en lisez pas, jamais?

Remarquez, je ne veux pas blâmer ce que les nécessités de notre époque enfiévrée semblent exiger. Beaucoup, qui écrivent *à la vapeur* et *à l'électricité*, savent encore porter la bonne parole et faire du bien. Ils lisent, ceux-là, souvent les revues savantes et documentées. Ils nous les résument ensuite. Il convient de les en louer.

Mais parfois si nous lisions nous-mêmes les longues études, les articles documentés, si nous les faisions lire aux jeunes gens, aux enfants capables de comprendre?

Donc, ouvrons la *Revue Canadienne*, livraison de mai 1901, et... lisez-moi la conférence sur "La langue française au Canada", que M. Tardivel, directeur de la *Vérité*, de Québec, faisait en mars dernier, à la salle de l'Union Catholique, à Montréal.

Avec lui, jetons un coup d'œil sur l'histoire politique de la langue française au Canada, examinons ensuite le caractère de cette langue, ses qualités, ses défauts, voyons enfin les dangers qui la menacent, et puis... dans mon humble opinion, nous nous serons fait à nous-mêmes, au point de vue national, un bien immense! Que si, après avoir lu, nous faisons lire, ce que cela en vaudra des processions et des chars allégoriques!

Mais la *Revue Canadienne* de mai, vous ne l'avez pas peut-être? Lecteurs, écoutez bien ce que l'on m'a dit.

Des citoyens éclairés de Montréal, après avoir entendu le distingué publiciste de Québec, ont trouvé qu'il parlait d'or, parce que, à son ordinaire, il parlait documents en main; et ils ont décidé, avec sa gracieuse permission, de publier sa magnifique conférence, sous un format commode, et de la mettre en vente à un prix très modique, dans un but de propagande, si — notez le si — d'ici au 10 juin, ils ont reçu assez de commandes.

Ah! si l'on voulait! c'est des quatre coins du pays qu'il faudrait faire affluer les commandes! c'est par centaines et par milliers qu'il faudrait en faire venir dans tous nos villages, dans chacune de nos villes, dans les centres canadiens des Etats-Unis... pour les donner, ces imprimés intéressants, aux collèges, aux couvents, aux écoles,

et aussi aux grandes personnes, aux hommes instruits, aux prêtres, aux députés, voire même aux ministres...!

Ceux qui sont plus instruits ajouteraient peut-être des correctifs? Libre à eux, moi, je n'en connais pas. Mais toujours ils auraient là, sous la main, des documents nationaux, étonnamment instructifs; et, vous savez, on apprend toujours quelque chose, même alors qu'on étudie ce qu'on savait déjà ou ce qu'on croyait savoir.

Je connais un prêtre canadien à qui il arriva un jour, à l'école des Carmes à Paris, par suite de circonstances particulières, d'être à l'honneur, au premier de l'an, de présenter les vœux de la communauté du séminaire de l'Institut Catholique au regretté recteur, Mgr d'Hulst. L'abbé, quelque peu intimidé de parler au nom de ses distingués confrères — des Français de France — s'excusa en terminant sa harangue de n'avoir pas pour s'exprimer la faconde parisienne...

"La faconde parisienne? lui répliqua Monsei-
" gneur le recteur, mais laissez-moi vous dire,
" monsieur l'abbé, que vous avez mieux que la fa-
" conde parisienne, vous avez l'accent et le parler
" français! Ce vieux parler de France, avec la foi
" au Christ Jésus, c'est l'honneur de votre cher
" pays de l'avoir conservé mieux peut-être qu'on
" ne sait maintenant le faire en France..." et Mgr d'Hulst continua en indiquant à ses auditeurs français les devoirs qui les attendaient dans la vie active, et en leur proposant l'exemple des Canadiens, restés de cœur fils de l'Eglise et de la France, par la foi et par la langue!

Quand, les jours suivants, ses confrères fran-

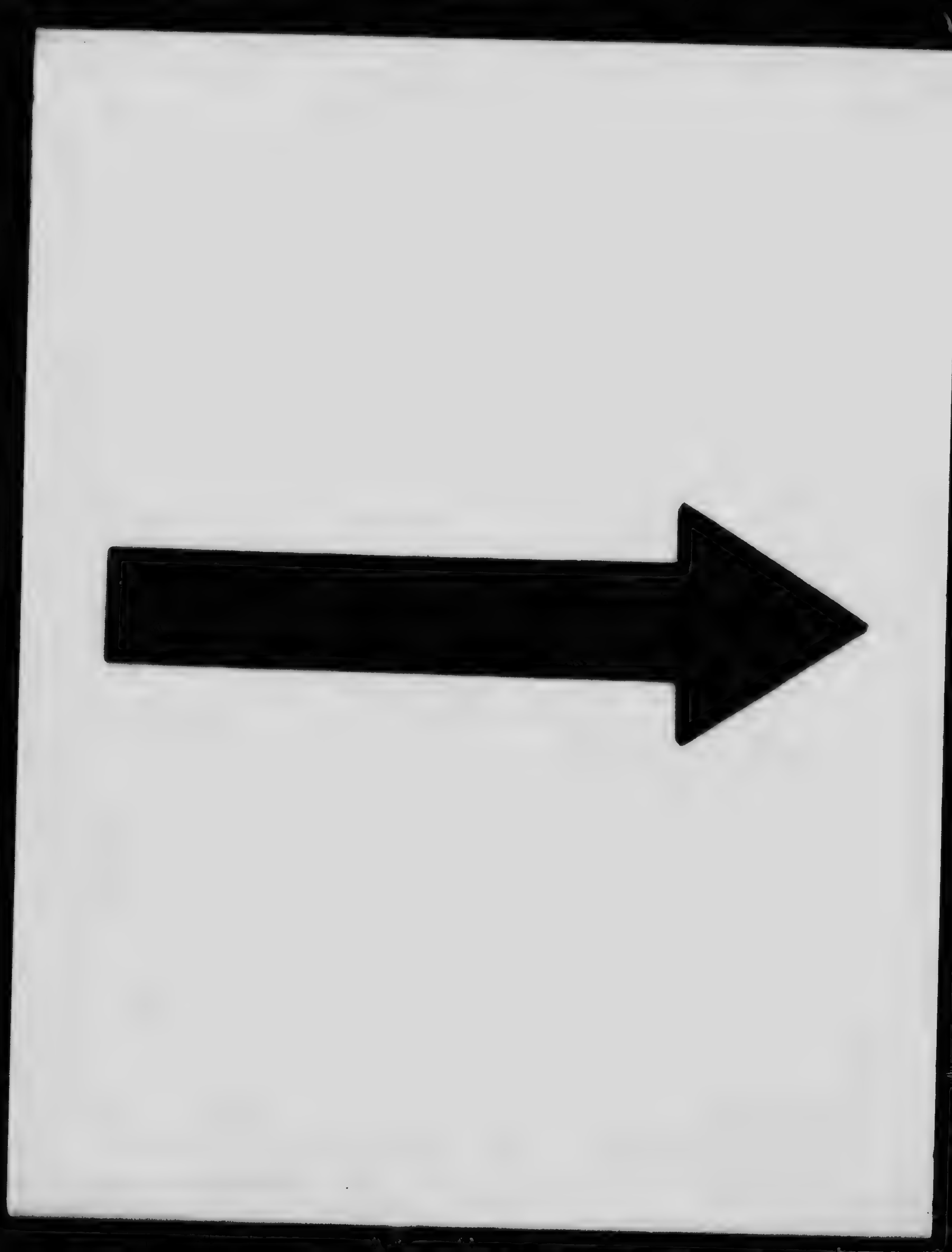
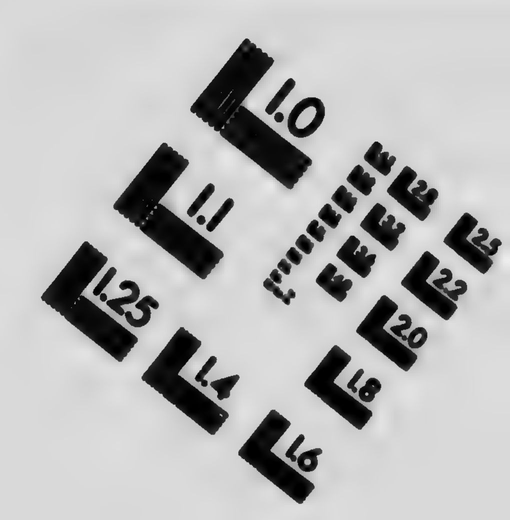
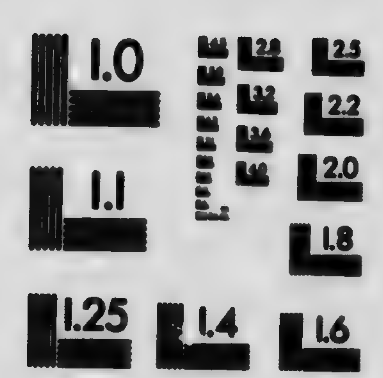


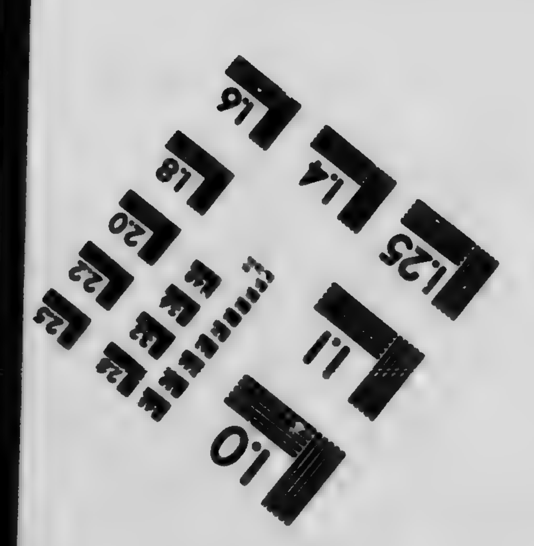
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



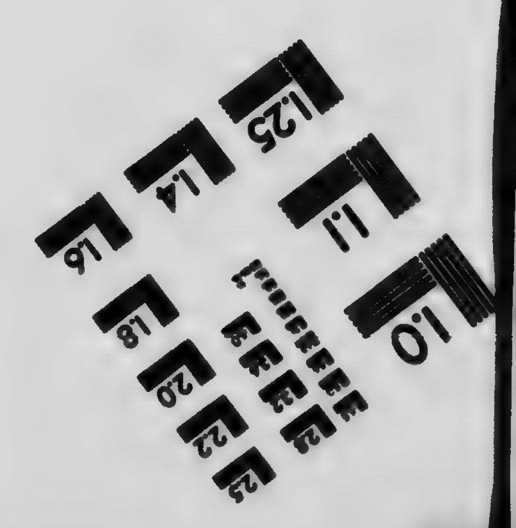


150mm

6"







çais, moins au courant que Monseigneur le recteur, demandaient à l'abbé canadien comment il s'était fait que dans son pays on parlât encore le *bon français* du grand siècle, l'abbé sentait bien qu'il y avait des réserves à faire et d'honorables vérités à proclamer, il tâchait à s'expliquer de son mieux... Mais s'il avait eu en tête le magnifique exposé qu'à donné du sujet, l'autre mois, la conférence de l'Union Catholique!

Ah! oui, c'est faire une œuvre nationale que d'apprendre ou de réapprendre pourquoi et comment nous parlons français! Ce que l'on peut en faire ensuite des discours patriotiques solides! au pied du Mont-Royal ou là-bas devant la citadelle!...

Et, pour finir par où j'ai commencé, ce que cela en vaudrait des processions et des chars allégoriques!

Sherbrooke, mai 1901. *(Semaine Religieuse.)*





UN TEMOIN DU PASSE

ARTICLE ÉCRIT POUR LA *NOUVELLE FRANCE* DE QUÉBEC

Les choses de France nous tiennent toujours au cœur. Mgr d'Hulst, s'adressant un jour à un jeune prêtre canadien que les circonstances avaient amené à porter la parole devant lui, au nom des étudiants du séminaire de l'Institut Catholique de Paris, s'exprimait à peu près en ces termes:

"C'est l'honneur de votre race d'avoir su rester "fidèle. Peut-être même l'êtes-vous plus que "nous, et c'est chez vous qu'il nous conviendrait "d'aller chercher des exemples. Les vieux sou-"venirs et la foi d'antan gardent sur les bords "de votre Saint-Laurent, une fraicheur et une "saveur que nous sommes sur le point d'oublier "aux rives de la Seine." (1)

En tout cela il fallait, sans doute, faire la part de la bienveillance dont le regretté Recteur était coutumier; mais il reste vrai que notre fidélité aux choses de France fait l'admiration de tous ceux qui, comme lui, ont appris à nous connaître.

---

(1) C'est le même fait dont il était question dans l'article précédent. Les deux articles avaient été écrits pour des revues différentes.

C'est là d'ailleurs, après la pureté de nos mœurs et la vitalité de notre sang, le secret de notre force dans la marche en avant.

Voilà pourquoi, me semble-t-il, tous les lieux et tous les monuments qui parlent, en notre pays, des vieux souvenirs méritent de fixer notre attention.

A Sherbrooke, ces témoins du passé ne sont pas nombreux. J'en voudrais tout de même signaler un.

La reine des Cantons de l'Est, — ainsi que s'appelle poétiquement notre jolie cité, — est encore relativement jeune. Notre région ne fut ouverte à la colonisation qu'en 1792, et la plus ancienne carte de Sherbrooke que nous connaissions porte la date de 1834 (1). Vers 1850, notre ville comptait environ trois mille âmes, dont cinq cents canadiennes-françaises. Aujourd'hui, après cinquante ans, les nôtres se sont multipliés par quatorze; de cinq cents ils sont devenus sept mille. Dans le même temps, nos compatriotes anglais et irlandais sont arrivés au chiffre de quatre mille et au delà. La population est donc un peu supérieure à onze mille. C'est un joli chiffre pour une jeune ville.

Or, les jeunes villes, de même que les peuples heureux, n'ont pas d'histoire; car les questions qui nous touchent de trop près ne sont pas mûres pour la moisson historique.

---

(1) Cette carte de notre ville a été relevée sur un vieux plan par M. l'abbé J.-H. Roy, ex-supérieur du Séminaire. Elle est conservée au Séminaire.

Cependant, les habitants de Sherbrooke ont, eux aussi, bien que plusieurs l'ignorent, dans les limites mêmes de leur ville, un *témoin du passé* qui mérite mieux qu'un regard indifférent, j'ai nommé le *rocher au pin*.

Fixé en plein dans les eaux du Saint-François, un peu au-dessous du confluent que forment dans la susdite rivière les eaux du Magog, ce rocher bizarre m'a tout l'air d'un vieux grognard qui au beau milieu des civils, — vulgaires pékins! — représenterait la vie des camps. Alors que les rives et les collines d'alentour s'ornementent et se parent de jour en jour, il conserve, lui, sa rocailleuse sauvagerie. J'ai déjà dit quelque part (1) qu'il semble monter la garde devant nous au nom des siècles passés! Au temps des luttes héroïques, de ces luttes dont notre histoire garde la fière souvenance, l'embouchure du Magog dans le Saint-François était connue, par les guerriers et les voyageurs, sous le nom de "Grand Portage". C'était sans doute à cause des nombreux rapides que le Magog devait et doit encore descendre pour s'unir au Saint-François.

C'est tout près du "Grand Portage" de jadis que notre témoin du passé continue de tenir ferme.

Dès 1815, dans sa "Description topographique de la province du Bas-Canada," Bouchette parle de "ce rocher élevé et très singulier" et il note que "sur son sommet est un pin solitaire... qui offre à la fois un spectacle extraordinaire et unique."

---

(1) Voir page 228.

Encore de nos jours, c'est un spectacle extraordinaire et unique en effet, que celui que présente cet arbre apparemment desséché, dont la vitalité ne s'affirme que par quelques rameaux d'un vert douteux. Comment a-t-il pu pousser là? Comment peut-il s'approvisionner de sève, alors que sa souche est assise à plat sur une surface dénudée et que ses maigres racines ont si loin pour se rendre, de crevasse en crevasse, jusqu'au lit de la rivière? On lui coupait une branche, l'autre année, et on l'envoyait à l'Université de Québec pour lui faire dire son âge. La science affirma que ce pin rabougri est au moins deux fois centenaire! Comment a-t-il vécu si longtemps, le pauvre? Ma foi, je n'en sais rien ni ne m'en préoccupe beaucoup pour le moment; je veux dire simplement comment et pourquoi ce rocher et son pin méritent l'attention et sont dignes d'égard.

Un peu partout, hélas! nos forêts canadiennes sont dévastées. L'industrie et le commerce ne font quartier à aucune. Les vétérans des bois, comme de simples mortels, sont frappés au cœur et ils meurent. Eux, si grands, si beaux, on en fait de la pulpe et du papier! O progrès, voilà de tes coups!

Le vieux pin de Sherbroke est trop malingre et trop chétif pour tenter les puissants industriels. Comme d'autres, il doit à sa faiblesse même de n'être pas attaqué, et, s'il vit pauvre et solitaire, il a au moins le plaisir de vivre.

Il est bi-centenaire, ai-je dit, par conséquent il vivait au temps des Français! Il y a plus, notre vénérable solitaire du rocher a vu un jour, — je parle par figure, bien entendu, — le drapeau aux

fleurs de lis claquer à la brise. En 1690, François Hertel, venu des Trois-Rivières, remontait le Saint-François avec cinquante-deux hommes, sous les armes et sous les couleurs de France, il allait porter la guerre au pays de la Nouvelle-York. L'abbé Maurault, dans son "Histoire des Abénaquis" (à la p. 199), a noté ce fait. Or, le drapeau blanc alors, c'était la France. La France a donc passé ici! "Debout, citoyens, c'est la France qui passe! Vive la France!"

Tout a changé depuis. Sherbrooke, coquette et fière, justement orgueilleuse de sa riche nature et de son site élégant, de ses rivières bondissantes et de ses ravins pittoresques, de ses collines en pente gracieuse et de ses monticules superbes, Sherbrooke, dans sa joie de vivre, se souvient-elle assez? Je me le demande! Quand, les nuits de fête, les citoyens de Sherbrooke voient le séminaire Saint-Charles-Borromée allumer tout en haut, dans le ciel, les soixante-quinze poires électriques de sa croix gigantesque, pensent-ils à ce vieux drapeau blanc, à l'ombre duquel la croix du Christ prenait racine en notre pays, il y a bientôt trois cents ans?

Je voudrais, moi, que toutes les mères canadiennes-françaises de Sherbrooke et tous les instituteurs patriotes aillent une fois au moins promener leurs enfants près des bords du Saint-François, en face du rocher au pin, pour leur parler du drapeau aux fleurs de lis et de la France d'autrefois. Car, ces choses-là, ça réchauffe le sang, ça fait vivre et ça donne de la fierté nationale.

Que si le point d'histoire vous paraît bien maigre et qu'il faille une légende pour poétiser la leçon à donner, je m'en vais vous la fournir.

Deux ans après le passage de Hertel, d'autres soldats alliés de la France passaient ici. Presque au lendemain du massacre de Lachine, les Abénaquis, à la recherche des Iroquois, arrivaient au Grand Portage, par le Saint-François. Les farouches alliés des Anglais étaient venus, eux, par le Magog. Une rencontre eut lieu, c'est dire une bataille. Mais détail curieux et qui rappelle le classique fait d'armes des Horaces et des Curiaces, à en croire une tradition qui se conserve parmi les vieux Abénaquis de Saint-François et dont il est fait mention dans le Rapport du département des Sauvages, à Ottawa, pour l'année 1885 (p. 28), la lutte ne se fit qu'entre deux guerriers.

" On convint de part et d'autre de s'en rapporter à un combat singulier. Il fut arrêté qu'un guerrier de chaque nation devrait courir autour du rocher au pin, jusqu'à épuisement. Le vainqueur à la course aurait droit de tuer son adversaire et cela déciderait de la victoire entre les deux armées. Ce fut l'Abénaquis qui l'emporta et qui eut l'honneur de massacrer l'Iroquois." (1)

Il est facile, aux eaux basses, de voir encore les traces de l'îlot qui surgissait alors autour du rocher au pin et qui est maintenant disparu sous l'onde.

Si je ne me trompe, cette victoire de l'ami des Français serait digne d'être chantée par quelques-uns de nos jeunes littérateurs canadiens. Quel décor grandiose la nature inculte et sauvage ne

---

(1) *Bulletin des Recherches historiques.* Article de M. J.-A. Chicoyne député de Wolfe.

devait-elle pas faire à cette course épique! Quelles scènes à décrire à propos de l'attente des Abénaquis et des Iroquois, pendant le combat singulier! Quels cris à pousser au moment où le vainqueur élève triomphalement le scalpe sanglant de son ennemi, aux yeux de tous! Un vrai sujet d'épopée!

Qui nous donnera un Homère ou un Virgile, ou même un autre Crémazie?

Comme toutes les légendes, celle du "rocher au pin" est bien quelque peu ennuagée de vague. Il me paraît difficile d'admettre ce combat singulier, étant donné le caractère belliqueux des Peaux-Rouges!

Toujours est-il que ce mystérieux donne du charme et de la poésie à notre rocher, et, je le crois, une leçon d'histoire apprise en vue de ce pin solitaire, comme une autre étudiée sous l'arbre du Tasse, au Janicule, à Rome, serait de celles qui ne s'oublient pas.

L'Abénaquis se battait pour la France et il fut vainqueur! C'est une leçon, cela. D'où j'estime à bon droit qu'il est utile toujours d'interroger les témoins du passé.

Sherbrooke, juin 1902. *(La Nouvelle-France, Québec.)*





NOS REVUES NATIONALES

Ce titre est bien général. Je me demande s'il ne l'est pas un peu trop; car je n'ai ni l'intention ni la prétention de faire un dénombrement des *Revues* qui vivent ou qui périclitent, non plus que de celles qui ont vécu et qui sont mortes, sur les bords de notre Saint-Laurent. Non pas!

Mais voici: on nous annonce une grande *revue*, théologique, philosophique, scientifique, historique, artistique et... littéraire. Elle verra le jour en janvier prochain, là-bas, au pied du cap Diamant, dans ce vieux Québec, que ses parures modernes enjolivent sans doute, mais dont la grande beauté sera toujours son incomparable site et ses riches souvenirs; elle aura pour parrains des hommes distingués, prêtres et laïques, savants et renommés, catholiques et français; elle s'appellera d'un beau nom tout plein de parfums historiques et sûrement sympathique à notre race: *La Nouvelle-France*. Tout cela ce devrait être une promesse de succès et de vie? Et m'en allant, causant de groupe en groupe, j'entends les pronostics les plus divers. Je mentirais si je disais qu'ils sont tous rassurants.

Rentré chez moi, je vois sur ma table d'étude nombre de revues françaises, belges, italiennes, canadiennes, parmi lesquelles la *Revue Canadienne*, de Montréal. Celle-ci me paraît digne de ses compagnes. Sa toilette est fort convenable et sa parole est agréable et facile. Pour notre pays, son âge est vénérable assurément; elle n'a pas moins de trente-six ans révolus. Durant cette période de tantôt huit lustres, ses pages ont connu et fait connaître presque toutes nos meilleures plumes. Actuellement encore elle s'honore de la prose des Chapais et des Tardivel, des Lindsay et des Gagnon, des Laure Conan et des Lagacé, des Burque, des Prud'homme et des Laflamme... Elle est d'ailleurs ouverte aux hommes de bonne volonté.

Or, est-elle encouragée? Trouve-t-elle à l'aise des lecteurs et des abonnés? Hélas, non! L'avenir lui sera-t-il plus souriant? Il est permis de l'espérer, mais pour elle, aussi bien que pour la future *Nouvelle-France*, le point d'interrogation reste bel et bien posé.

A quoi cela tient-il? Pourquoi nos *revues nationales* ont-elles tant de difficulté à vivre? Sont-elles trop exigeantes? Ce n'est certainement pas en ce qu'elles visent à servir des rentes à leurs collaborateurs. Au contraire, à mon sens, c'est un des points faibles de leur administration. Si les "directions" pouvaient rémunérer mieux les "travailleurs," même d'une façon modique, la collaboration serait plus active et variée, et ça vaudrait mieux. Mais avec des abonnements à $2.00 et à $1.00, et en nombre restreint encore, les rentes prendront du temps à venir.

Ce qu'il faudrait avant tout ce serait augmenter le nombre des abonnés. Et pourquoi sont-ils si rares les abonnés de *nos revues nationales?*

Nous allons présenter un modeste " parce que " à cet important " pourquoi," espérant que nos réflexions suggéreront quelque part des résolutions pratiques; car nous sommes convaincus que beaucoup, parmi nos compatriotes, n'encouragent pas nos revues parce qu'ils n'y réfléchissent pas.

• • •

De nos jours on lit beaucoup, dans notre pays comme ailleurs, et, il faut l'avouer, lire *beaucoup* ça ne veut pas dire lire *bien*. A cela, je le sais, il y a des excuses et des circonstances atténuantes. Le siècle qui vient de finir, on l'a dit et redit sur tous les tons, fut le siècle de la *vapeur*, de l'*electric* et du *velo*. Rien n'indique que le XXe soit moins rapide, tout au contraire!

Sur cette pauvre " machine ronde " — comme disait La Fontaine — on ne marche plus, mais on se presse, on court, on vole, qui en char, qui en bateau, qui en *tram*.... d'autres à pied. Tout se précipite et tout est précipité.

Il n'y a plus de distance. Chaque matin, les *quotidiens* nous apportent les faits divers des cinq parties du monde, et, chaque soir, ils recommencent au risque de se répéter ou de se contredire. Il faut aller vite et vivement, se mettre dans le train, suivre le courant, la mode, la course. Il faut *s'informer*, c'est la grosse affaire!

Résultat: les gens informés sont légion, les liseurs ne se comptent plus et les vrais *lecteurs* sont rares!

Or, les liseurs ne s'occupent guère des *revues*, et cela se comprend!

Et d'une!...

* * *

Mais au moins parmi les lecteurs? Ah! quelques-uns sont si difficiles! Vous leur servez des pages fortemnt pensées, savamment documentées, laborieusement coordonnées, riches de faits et de réflexions? "Ce qu'il est assommant ce bon monsieur, se diront-ils, il excelle à être ennuyeux!" Tel autre, qui sait sa plume alerte, lui laisse un peu "la bride sur le cou"... "Mais, pensez donc, M. un tel, un savant, qui écrit ainsi légèrement! Ça ne convient pas...!" On pourrait répondre peut-être: "Mais, mon ami, c'est justement parce que j'écris pour vous!" A quoi bon! Qui jamais a pu contenter tout le monde... et son père?

Songe-t-on à ce qu'il en coûte de recherches et de patience pour appuyer un article, le mettre au point et le servir avec le condiment nécessaire?

Quelques lecteurs iront plus loin. A peine ont-ils compté les pages et parcouru quelques lignes qu'ils trouvent cela trop long. Que si sur un point donné l'opinion de l'écrivain ne leur agrée pas, ils froissent la page et ferment la *revue*, déjà ils ont condamné le tout. Cette manière d'agir est pourtant sophistique au premier chef. L'induction pèche ici par la base, car l'*ab uno disce omnes* est un procédé souvent trompeur.

Il y a plus grave encore. On juge parfois sans entendre, je veux dire, sans voir et sans lire. C'est telle revue religieuse par exemple! "Ennuyeuse", déclare-t-on, tout catholique qu'on est, et on ne la lit pas. C'est tel auteur qui tient la plume? "Homme de coterie," dit-on, et c'est tout!

Comment voulez-vous qu'avec de semblables habitudes on rende justice même à d'excellentes revues!

Et de deux!...

* * *

Un autre obstacle c'est la compétition des *quotidiens.* Les quotidiens? oh, je n'en veux rien dire qui soit désagréable. Que le journal à nouvelles soit un mal ou un bien, je n'ai ni mission ni qualité pour le décider. Je me contente de savoir qu'aujourd'hui tout le monde veut lire et lit son journal. C'est un fait.

Mais le *quotidien* ou les *quotidiens* suffisent-ils? Comment doit-on les lire? Quel crédit peut-on leur accorder? Rien de plus curieux ni de plus suggestif à ce sujet que la série d'articles que publiait récemment M. George Fonsegrives, dans la *Quinzaine* de Paris, sous ce titre: "Comment lire les journaux?" Ce qu'il nous en montent des *bateaux,* à son avis, ce qu'ils nous en brodent des histoires, ces habiles rédacteurs et ces infatigables reporters! Selon l'angle où ils se placent le même fait s'enlumine de bien des façons! Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y passent. Dame! c'est bien un peu leur droit et c'est aussi (plus souvent?) leur intérêt.

Au reste nous sommes tous leurs frères sous ce rapport et selon que nos lunettes sont bleues ou rouges... vous comprenez? Rien de plus semblable à un homme qu'un autre homme!

Cependant, Dieu merci, il y a encore des journalistes consciencieux et ils ont droit ceux-là à tous les égards. Mais l'homme qui pense doit-il se

livrer à eux sans défense, je veux dire sans contrôle? Poser la question, c'est la résoudre.

Alors comment exercer votre contrôle? Par votre science acquise, sans doute, par votre jugement d'homme libre, et aussi, ce me semble, par la lecture des bonnes *revues.*

La *revue* mensuelle ou hebdomadaire a cet avantage très appréciable que ses rédacteurs sont moins pressés par le temps. Leurs *copies* ont le droit de sécher, d'être relues et... corrigées, avant de passer aux mains du prote et sous les rouleaux de la machine.

Lisez par exemple "à travers les faits et les œuvres," que M. Thomas Chapais signe chaque mois dans la *Revue Canadienne,* et vous en saurez plus long sur les choses d'Europe et d'Afrique que ne vous en avait appris la lecture *quotidienne* des *quotidiens!*

Ce qui revient à dire que la *revue* complète joliment le quotidien; mais j'admets qu'elle le suppose en bien des cas. L'homme sérieux devrait donc avoir ses *revues* aussi bien que ses *journaux.* Le *quotidien* ne devrait pas nuire à la *revue!*

Et de trois!...

* * *

Vient la question de la *revue nationale vs les revues étrangères.* A Dieu ne plaise que je dise des inexactitudes! Les *revues* venues de France, d'Angleterre, d'Italie, de Belgique et des Etats-Unis sont certes intéressantes pour nous, et je sais bien que *nos revues* n'ont pas la prétention de les surpasser en science et en variété. Mais là, vrai, ne pourrions-nous pas être plus patriotes? Des écrivains?

Des spécialistes? Nous en aurons *chez nous* — nous en avons déjà — le jour où nous nous déciderons à encourager *nos gens* d'un abonnement... payé!

Soyons patriotes et soyons-le pratiquement. Le cosmopolitisme est un fléau, par contre le patriotisme est une vertu sociale.

La presse est une force, la grande force de nos temps, mais la presse qui surtout nous fera du bien — ou du mal, hélas! — c'est *notre* presse! Il y a des questions qui nous intéressent tout spécialement et que nos jeunes générations ont besoin de connaître. Or, ce ne sont pas évidemment ceux qui ne nous connaissent pas qui traiteront ces questions-là. Encourageons donc les nôtres.

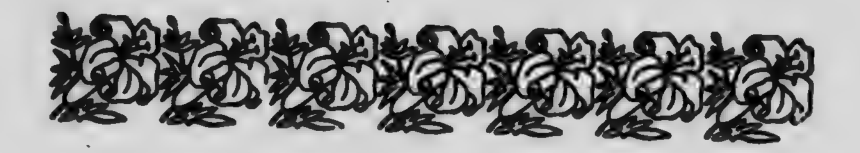
Pour cela, n'allons pas rêver qu'il faut que chacun de nous *dirige* la *revue* à laquelle il s'abonne, c'est impossible.

Gardons notre droit de penser, très bien! Mais que cela ne nous empêche pas de favoriser de notre sympathique appui ceux de *nos* publicistes qui donnent des garanties d'orthodoxie et de talent. C'est une œuvre et une grande œuvre!

Voyez, nous nous imposons des sacrifices coûteux pour pourvoir notre jeunesse d'une solide et chrétienne instruction, c'est magnifique! Mais nos gens instruits ont besoin de lecture et de saine lecture. Parachevons notre œuvre, pour Dieu et la patrie! Encourageons nos *revues* chrétiennes et nationales. Allons-y d'un abonnement, c'est peu, mais ce sera contribuer à donner à notre race le pain intellectuel et l'aliment moral qui font les grandes nations...

Et de quatre!... Et c'est tout!

Sherbrooke, octobre 1901. *(Semaine Religieuse.)*



L'ART D'ETRE HEUREUX

A propos d'une Conférence de M. J.-A. Chicoyne, M. P. P. — Etude écrite pour les "Artisans Canadiens-Français", et publiée en partie dans la Revue L'ARTISAN.

En suivant les lois de la *Justice*, les Artisans travaillent, par l'*économie*, à arriver au *bien-être*! C'est là, si je ne me m'abuse, le sens de notre motto: *Justice, économie, bien-être.*

Devant ces trois mots, je reste songeur. J'ai promis d'écrire à l'*Artisan* un article d'intérêt canadien, et... je cherche mon article!

La Justice? ce serait un sujet aux vastes proportions, un thème excellent pour un sermon à ces messieurs du Barreau, de la Finance et de la Chicane. Aujourd'hui, il ne me va pas.

L'économie? Ceux qui me connaissent vont rire, c'est sûr, si j'entreprends de traiter un tel sujet, et les autres ne s'instruiront guère à mes leçons. Je ne m'y risque pas.

Le bien-être? C'est un peu bien profane pour un abbé. Peut-être? Mais enfin il y a bien-être et bien-être, comme il y a fagot et fagot. Je veux bien qu'on n'aille pas au ciel en carrosse, mais encore est-il permis de travailler à alléger nos

peines ici-bas. Du reste, il y a un adage, respecté de tous les croyants, qui dit exactement: aide-toi, le ciel t'aidera. Allons-y donc d'un article sur le *bien-être*.

* * *

Ayant à prêcher, l'autre jour, à l'occasion de la fête de l'Ascension, j'avais commenté, pour expliquer le bonheur du ciel, ces paroles de saint Augustin: "Videbimus, amabimus, laudabimus, vacabimus." Au ciel, avais-je traduit, nous serons heureux, parce que nou *verrons* Dieu, parce que nous l'*aimerons*, parce que nous le *louerons*, parce que nous nous *reposerons* en lui, et cela pour toujours! O éternité!

Naturellement j'avais dû rappeler qu'ici-bas c'est le contraire qui nous arrive. nous voyons mal, nous aimons mal, nous chantons mal (oh! combien parfois!) et il n'y a pas moyen d'avoir jamais de vraies vacances.

Or, parmi mes auditeurs—et entre les plus sympathiques—se trouvait un député (M.P.P.) connu pour être un penseur. (Les malins disent que ce n'est pas le cas pour tous?) J'eus le bonheur de le convaincre que notre terre n'est qu'une vallée de larmes si bien, qu'il s'en vint, cinq jours après, enseigner publiquement à nos élèves... devinez quoi? L'art d'être heureux!

Je l'attendais à l'œuvre, car le sujet de sa conférence était annoncé d'avance. Aussi je l'écoutai avec une attention scrupuleuse, d'autant mieux que, lui-même, il n'avait pas dormi au sermon.

Nous fûmes vite d'accord. En fait il concédait ma thèse et ne voulait parler que d'un bonheur *relatif*; ce qui est très orthodoxe.

Il établissait donc que, sur nos rivages terrestres, il y a un art d'être heureux, tout comme il existe un art musical, un art oratoire, un art médical et un art nautique. Le point pratique c'est de savoir s'en rendre maître. Le chemin de la vie, nous expliquait-il, et c'est là un vieux refrain, est parsemé de ronces et d'épines, il est plein de difficultés et d'embarras. Il faut savoir se débrouiller pour ne pas se piquer les doigts. Il faut être habile à éviter les difficultés et à triompher des embarras. Même, le cas échéant, il faut savoir tirer parti d'un mauvais pas. Voici une plante sur le bord de la route. Elle a peut-être une vertu médicale? Mais il faut la voir et s'en servir à bon escient. Toutes les roses ont des épines, c'est vrai. Mais souvent les épines ont des roses, c'est ce qu'il faut comprendre. Ce n'est pas à dire que tout dépende du point du vue, non, seulement il faut savoir observer et savoir réfléchir. On n'a pas l'idée souvent de l'influence que l'homme exerce sur les événements de sa vie et sur lui-même. Sur le déclin de ses jours, Franklin affirmait que l'expérience l'avait assagi. Il avait observé, il avait réfléchi. Ce fut le secret de sa force et de son succès.

Oui, mais qu'est-ce que l'on doit observer et sur quoi faut-il réfléchir pour réussir et arriver au bonheur relatif? M. le député conférencier nous l'indiquait en signalant ce qu'il appelait quelques-uns des éléments du bonheur. Il en énumérait cinq: la tranquillité de l'âme, l'indépendant de caractère, la santé, l'aisance, l'affection de quelques-uns de ses semblables.

* * *

La tranquillité de l'âme n'est rien autre chose qu'une disposition de notre être moral à garder la paix du cœur, même au milieu des contrariétés de la vie. De même que celui-là est réputé bon marin qui sait conserver son calme, alors que les vents violents font danser sur les flots sa barque fragile ou sa nacelle lég[illegible], ainsi celui-là est entièrement heureux qui ne craint pas, sur la *mer orageuse* de la vie, de regarder en face, bien tranquille, les événements les plus variés. On se laisse souvent accabler, parce qu'on compte trop facilement sur la gratitude de ceux qu'on a obligés, parce qu'on a foi en la constante bienveillance de ceux qui nous furent sympathiques. Hélas! c'est calculer sans les inconséquences des agissements des hommes. Vous aboutissez un beau matin à des mécomptes qui vous affligent et qui vous désolent. " Allons donc, haut les cœurs, protestait notre conférencier. Ne voyez pas toujours les hommes tels qu'ils doivent être; considérez-les plutôt tels qu'ils sont. Luttez contre les adversités, c'est dans l'ordre; si elles arrivent quand même, résignez-vous. Les épines vous blessent? consolez-vous en respirant le parfum des roses! C'est l'art d'être heureux."

Il ne s'agit pas, à coup sûr, d'être lâchement opportuniste, mais bien de ne pas se faire de bile inutilement, et de se résigner tout bonnement à subir les vents contraires quand on ne peut pas les contrôler. C'est là presqu'un lieu commun et pourtant cet enseignement est remarquable de sens et de vérité. L'homme qui partirait, à vingt

ans, pour la bataille de la vie, armé de cette conviction que bien prendre les choses, d'où qu'elles viennent et quelles qu'elles soient, c'est se faire l'artisan de son propre bonheur, cet homme-là serait puissant et son avenir paraîtrait assuré.

L'histoire ancienne nous parle d'un prince orgueilleux, nommé Xerxès, qui s'avisa de punir la mer en lui faisant donner *trois cents coups de fouets*, parce que, sous le souffle de la tempête, elle avait osé, la perfide, rompre et briser le pont de bateaux qu'il avait jeté sur l'Hellespont. Fouetter la mer, à quoi bon?

A quoi bon, se demandait encore M. le conférencier, ce cocher montréalais battait-il sa bête, l'autre semaine, sa pauvre bête qui n'en pouvait plus sous le poids de sa charge? Pauvre cocher! il avait compté sans la société protectrice des animaux. On le colla au violon et, après avoir reçu une bonne remontrance, il fut condamné à l'amende par M. le *Recorder*.

Elle est bien plus simple et plus conforme au bon sens, ajoutait notre député moraliste, la conduite de ce calme Yankee avec qui je fis connaissance, l'une de ces années passées, en de tragiques circonstances. La nuit, un incendie avait ravagé tout un quartier de la ville américaine où j'étais de passage. Apprenant cette nouvelle à mon lever, je courus tout de suite, de grand matin, sur le théâtre du sinistre. Entre beaucoup d'autres je remarquai un Yankee qui s'occupait, fort calme, à faire déblayer des ruines encore fumantes. "Mais, lui dis-je, vous avez perdu une fortune cette nuit? Les assurances ne couvrent pas sans doute cette perte de trente mille dol-

8

lars? — No, sir. — Et déjà vous êtes prêt à faire face au malheur?" Et l'autre de corriger froidement: "No use to cry on spilt milk." (1)

Et après tout, disait le conférencier, il avait raison. Que sert-il en effet de pleurer quand le lait est renversé?

Et moi, je pensais en l'écoutant que ce pratique Yankee était bien le frère en bon sens de la Perrette du *bonhomme* LaFontaine. Tout est perdu! "Adieu veau, vache, cochon, couvée..." et elle court encore.

* * *

Conserver son âme tranquille n'empêche cependant pas et ne doit pas empêcher un homme d'avoir du caractère. Et un homme de caractère c'est assez rare dans le monde où nous vivons, dans le monde où l'on s'amuse d'abord, et aussi, dans le monde où l'on travaille. Que si on n'est pas ferme pourtant on ne saurait être heureux. Alors en effet on n'ose pas résister à la pression de l'opinion; on a peur du ridicule; on est esclave du préjugé; on s'incline devant la mode; on ne sait plus vouloir; on est mou; on est *veule*: ce dernier mot dit tout!

Des hommes intelligents? Il y en a à foison parmi nous. Des hommes de bon cœur? Nous n'en manquons pas non plus, c'est certain. Mais des hommes qui savent vouloir, sans parti pris et sans respect humain? Chez nous comme ailleurs, ces hommes-là sont rares.

---

(1) C'est inutile de pleurer quand le lait est renversé.

Quelque dure que soit cette vérité à entendre, j'estime qu'elle est pratique et qu'il est utile de la méditer souvent. Car, pour être quelque peu heureux sur la terre et y faire son devoir, il faut savoir vouloir, c'est-à-dire: être homme de caractère, savoir obéir et tout ensemble savoir défendre son droit.

L'indépendance de caractère en effet ne se doit pas confondre avec l'esprit d'insubordination. Voici, je suppose, un homme qui est constitué en autorité vis-à-vis de moi. Il parle, mais ce qu'il me commande ne me va pas. Sous prétexte de me montrer indépendant, vais-je me retirer dans ma tente comme Achille, me renfrogner dans un coin et refuser d'agir? Attention, mes amis! Si ma mémoire est fidèle le premier qui se montra indépendant de cette façon s'appelait Lucifer. Assurément, sa manière n'est pas la bonne.

A ce supérieur, bourgeois ou patron (peu importe son nom), qui vous ordonne une chose qui ne vous plait point, il vous est loisible, souvent, de faire vos représentations. Vous les faites et il ne les accepte pas? Dites-moi: êtes-vous marié avec lui? Cherchez un autre maitre, si vous pouvez. Mais vous ne le pouvez pas, j'imagine. Il se trouve de ces cas. Vous voilà dans l'alternative de choisir? Alors, me dites-vous, j'envoie promener le bourgeois...? Eh! bien, en agissant ainsi vous obéissez au respect humain, neuf fois sur dix. Vous prétendez faire preuve d'indépendance? Vous établissez plutôt que vous *dépendez* du *qu'en dira-t-on!* Vous n'obéissez pas, la plupart du temps, parce que vous avez peur de l'opinion publique; parce que vous craignez un ridicule qui

ne se justifie pas. En deux mots: vous vous dites brave et vous n'êtes qu'un poltron! S'il faut toujours compter avec l'opinion il ne convient pas de la subir en lâche! Savoir obéir, le plus souvent c'est être brave autant que généreux.

C'est autre chose, par exemple, quand il s'agit de défendre son droit, un droit certain, clair et précis. Oh! alors, point de capitulation et de lâche opportunisme. "Esto vir!" Soyez un homme! Il est question, je suppose, de faire reconnaître ou de défendre votre *droit* d'être honnête homme, votre *droit* de servir Dieu et votre foi, votre *droit* de travailler librement sans subir la tutelle des chômages forcés et des grèves, votre *droit* de donner votre concours au bien de la patrie en votant, aux élections, selon votre conscience — ce sont là des droits certains! — ... Ces droits, sachez les faire respecter, et, pour commencer, respectez-les vous-même! Ayez des convictions et affirmez-vous sans crainte du public. Le public finit par céder devant le bon sens et le droit. D'ailleurs, lors même qu'il ne céderait pas, il vous respecterait, et cela, c'est essentiel au bonheur humain.

Au surplus, les tyrannies de la *mode* n'ont jamais fait que des victimes et n'ont jamais causé en fin de compte que des désastres. La *mode*, qu'on ne s'y trompe pas, les filles d'Eve ne sont pas seules à s'en laisser imposer par elle. Devant les caprices de la changeante déesse, comme sur beaucoup d'autres points, bien des hommes sont femmes! Un homme de caractère n'est pas *veule* à ce point. Il sait s'incliner devant les exigences sociales sans doute, et ne pas se vêtir à la façon des sau-

vages, il concède que la *mode* peut avoir du bon; mais il n'ignore pas non plus qu'il faut savoir se borner et il s'en tient à la théorie du juste milieu. Pour lui, il n'y a pas de respect hur ain qui lui en impose. Il réduit les exigences de la *mode* aux capacités de son budget. Il se défie du crédit, ce puissant adversaire du bonheur en affaires et de la paix du cœur. Il a du caractère. Il est ferme. C'est un homme, c'est tout dire.

Et justement parce que c'est un homme, il ne se crée pas d'embarras inutiles, pas plus qu'il ne permet aux autres de lui en susciter. Il va droit son chemin, advienne que pourra. Et c'est là, il n'en faut pas douter, un moyen qui n'est pas à dédaigner de s'assurer sur terre une petite part de ce bonheur dont nous sommes si avides.

* * *

D'autres éléments constitutifs du bonheur, qui ne doivent pas être négligés, ce sont la santé, l'aisance et les relations amicales. Notre conférencier ne voulut pas nous en parler au long et je ferai bien, je pense, en agissant comme lui. Cet article est déjà suffisamment chargé. Au reste, ce sont surtout les deux premiers éléments dont nous venons de parler qu'on oublie généralement.

Chacun sait que la santé publique est devenue le sujet de maints discours et de maints dispositifs. On force vite les gens à se soigner, même malgré eux, de nos jours. On isole et on met en quarantaine, avec un zèle admirable. Et malgré cela ou plutôt à cause de cela, je ne sais plus bien, il paraît qu'un médecin célèbre a proclamé, comme

un axiome parfaitement établi, la sentence que voici: l'*homme ne meurt pas, il se tue!* Le savant médecin n'a pas dit si c'est pour aider à se tuer qu'on appelle ses confrères si souvent, à la moindre fièvre, au moindre mal de tête! Probablement, non, n'est-ce pas?

Notre conférencier, lui, s'est contenté de nous affirmer que nous ne savons ni manger, ni boire, ni travailler, ni dormir... Passe pour les trois premiers verbes, mais dormir? Je garde des doutes.

Les inquiétudes et les soucis de toutes sortes compromettent également bien souvent la santé. On n'y prend pas garde. Les dettes, par exemple, et l'abus du crédit ruinent la santé autant que la bourse.

Je suis de son avis et cet ancien l'était aussi, qui a écrit ce distique latin:

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria : mens hilaris, requies moderata, diæta.

Ce qui veut dire en bon français: Si tu n'as pas de médecin à ta disposition, arrange-toi pour que tes médecins ordinaires soient "*un esprit joyeux, un repos modéré* et *une sage diète.*" En d'autres termes, être homme de bonne humeur, savoir se reposer et ne pas trop manger, c'est le secret d'une bonne santé. Or, comment avoir l'humeur enjouée quand on est cousu de dettes et comment se bien reposer quand on ne rêve que saisies et huissiers?

Pour ce qui est de savoir manger, c'est une délicate question. On m'a raconté qu'un digne homme se présentait un jour chez le docteur Hingston, à Montréal, se plaignant de fatigues, de maux de tête et de ce qui s'ensuit. Après examen le savant practicien lui aurait dit: "Mangez moins et

travaillez plus; vous serez guéri!" Oh! là, là, ce qu'il en fit une tête, le brave homme!

* * *

Enfin s'il est permis de rechercher modérément les faveurs de la fortune, il n'est pas prudent, pour son bonheur, de trop courir après... Ce n'est pas l'argent, quoi qu'on en dise, qui fait le bonheur. Seulement, le *vil métal* n'est pas sans utilité. La fable *le Savetier et le Financier* a encore du bon pour beaucoup, mais le monde a marché depuis La Fontaine!

Tâchons donc de nous contenter d'une *honnête aisance*, mais, si nous l'avons, arrangeons-nous pour ne pas la perdre! c'est plus sûr.

* * *

Le choix des amis est également un important élément constitutif du bonheur sur la terre. Les faux frères sont légion ici-bas. Il faut se le tenir pour dit. Les vrais amis sont rares. Il convient d'aimer surtout et de vous conserver ceux qui ont la générosité de vous dire vos vérités! D'ailleurs comptez d'abord sur vous-mêmes. En première ligne soyez calmes et fermes. Ainsi, disait M. le conférencier, vous posséderez l'*art d'être heureux!*

A dire vrai je n'ai jamais rencontré l'homme complètement artiste... dans cet art-là! En tout cas — et cela me ramène en aparté à mon sermon sur le ciel — il ne s'agit toujours sur terre que d'un bonheur *relatif*. *Relatif!!!* Oh! oui, il l'est. La main sur la conscience, qui oserait le nier?

Sherbrooke, juillet et septembre 1901. *(L'Artisan*, de Montréal.)



UNE TRANSITION

Après les *articles*, pour la plupart d'allure un peu légère, que notre lecteur vient de parcourir, il lui plaira peut-être de s'arrêter à des *études* de plus longue venue ?

Aux dix-huit *articles* sur des sujets assez divers qui précèdent, voici donc que succèdent neuf *études*, où deux sentiments surtout s'affirmeront : l'amour de la France catholique et l'amour de notre cher Canada.

Il y a là des pages écrites pour la *Revue Canadienne* et des conférences patriotiques ; pour finir, j'ai même osé publier un *sermon* de Saint-Jean-Baptiste.

Puisse-t-on voir en ces *études* un hommage à notre race et à notre pays !

Janvier 1903.

ELIE-J. AUCLAIR, Ptre.





LA JEUNESSE CATHOLIQUE DE FRANCE A REIMS

Conférence donnée aux élèves du Séminaire de Sainte-Thérèse, à l'occasion de la Sainte-Cécile, le 24 novembre 1896.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,
MESSIEURS,

TOUT homme a deux pays, le sien et puis la France; si ce mot du poète a quelque part sa raison d'être sur la face du globe, c'est bien chez nous Canadiens-Français. Cédés naguères et non pas conquis, nous avons gardé, en devenant des sujets loyaux de Sa Majesté Britannique, l'amour de la France profondément enraciné dans nos cœurs. Si je demandais au plus jeune des élémentaires latins ici présents s'il aime la France, je suis convaincu qu'il me répondrait avec assurance: "Oh! oui, Monsieur, je l'aime ce cher pays de France." Et si j'ajoutais: "Pourquoi l'aimez-vous?" peut-être ne pourrait-il pas expliquer ce pourquoi et me renverrait-il à quelqu'un de ces messieurs de la Philosophie? Mais, monsieur le Philosophe lui-même me dirait-il au juste pourquoi nous aimons tant la France? On

nous a si cruellement abandonnés, on nous a si facilement oubliés!

Messieurs, dans les choses du sentiment, il ne faut pas trop subtiliser. Nous aimons la France! Je l'ai pour ma part admirablement senti, le jour où, du haut de la falaise de Douvres, j'aperçus pour une première fois dans la brume, la vieille terre gauloise! Je l'ai compris, quand il m'a été donné de passer plusieurs semaines dans les poétiques landes de la Bretagne et sur ce sol de Normandie où vivent tant de souvenirs! Je l'ai compris, lorsque tout récemment encore, j'avais le bonheur de m'asseoir sur les bancs de l'Institut Catholique de Paris, de vivre de la même vie, de respirer le même air que ces Français de France, qui me donnaient à moi, Français d'outre-mer, une si cordiale et si sympathique hospitalité! Ah! c'est que, Messieurs, la France est toujours un peu notre patrie. C'est d'elle qu'est sorti ce peuple canadien-français qui est le nôtre. Et si le drapeau aux fleurs de lis a jadis retraversé les mers; si les trois couleurs ne flottent pas sur la citadelle de Québec; si nous avons lieu même de bénir la Providence, qui a permis que le rameau canadien fût détaché du vieil arbre gaulois avant que la terrible secousse de 89 ait ébranlé ses bases de foi et de religion, jusqu'à menacer, semble-t-il, de la précipiter dans l'abîme de la libre pensée; si nous sommes heureux de constater que la terre d'Albion n'a pas été trop avare à l'égard de ce faible rameau canadien, et si nous le voyons ce rameau devenir, malgré les heurts et les secousses, un grand et bel arbre qui protège et protégera sur le sol de la jeune Amérique les

disciples du Christ; s'il nous est permis de croire que tout cela est vrai et que tout cela, nous le devons en partie du moins à la libéralité anglaise; il n'en est pas moins vrai, Messieurs, que, même sous l'égide de l'étendard anglais, nous avons droit de nous souvenir de la France et de l'aimer! "Honni soit qui mal y pense!"

Ceux de vos supérieurs qui m'ont précédé, Messieurs, sur la terre européenne, ont accoutumé de vous parler, à l'occasion de cette belle fête de sainte Cécile, de l'Italie, de Rome, des musées, des basiliques, des catacombes surtout, si riches en souvenirs chrétiens, et en particulier de cette célèbre crypte de la Voie Appienne, au cimetière de Saint-Calixte, où se trouve l'excavation qui, pendant sept siècles, du 2e au 9e, a servi de tombeau à la douce et intéressante patronne des musiciens chrétiens. Vous ne m'en voudrez pas si je n'ose m'aventurer sur un terrain si savamment, je le sais, et si brillamment exploré. Mais je vous prie de vous souvenir qu'en vous parlant ce soir de la France, c'est à sainte Cécile que je veux rendre hommage. Je compte même que la douce vierge me pardonnera de lui fausser compagnie, pour ainsi dire, et qu'elle daignera, du haut de son trône de gloire, bénir ma faible parole et lui faire porter dans vos âmes des fruits de foi et de patriotisme, afin que vous puissiez tous, au jour et à l'heure voulus de Dieu, en bons chrétiens et en dignes citoyens, faire noblement et généreusement les grands combats de la vie!

Je parle de foi et de patriotisme et c'est à dessein, Messieurs; je voudrais en effet vous faire voir que vos frères de France, ceux qui sont vos

frères à tous égards, qui comme vous sont catholiques et comme vous sont jeunes, ceux qui forment “la jeunesse catholique de France,” savent être des hommes de foi et de patriotisme. Sans doute, Messieurs, je ne prétends pas soutenir qu'ils sont parfaits. *Errare humanum est!* Ils paient eux aussi le commun tribut aux faiblesses de notre nature; mais je n'hésite pas à affirmer qu'ils donnent souvent à leurs hôtes l'occasion de les admirer et de les louer. Il est une circonstance, en particulier, où j'ai eu la bonne fortune de saisir sur le fait, en quelque façon, l'expression émue, la note enthousiaste de ces nobles dispositions de l'âme de nos jeunes cousins d'outremer. Je veux parler de la grande convention qui réunissait à Reims, au mois de mai dernier, ce que je crois avoir le droit d'appeler l'élite de la jeunesse catholique de France. Et puisqu'il faut savoir se borner et savoir préciser, surtout dans une conférence, j'ai dessein, Messieurs, de vous entretenir de ce pèlerinage de la jeunesse française à Reims en m'arrêtant à cette idée, qui résume admirablement, ce me semble, les impressions que j'ai emportées de mon séjour dans la vieille cité rémoise, c'est à savoir, que les jeunes catholiques français ont donné à Reims un double témoignage: témoignage de foi et témoignage de patriotisme.

I

La France, Messieurs, célèbre cette année, vous le savez sans doute, un bien glorieux anniversaire. Il y aura le 25 décembre prochain, jour de

Noël, quatorze cents ans écoulés depuis que l'évêque Remi a baptisé, à Reims, Clovis, le premier roi de France. A la demande de l'Eminentissime cardinal de Reims, Mgr Langénieux, le Souverain-Pontife glorieusement régnant, Léon XIII, a accordé un jubilé national au peuple français et sur l'invitation du même prince de l'Eglise, successeur de saint Remi, voici que de toutes les parties de l'ancienne Gaule, s'organisent ou vont s'organiser de nombreux pèlerinages au baptistère de Reims. La jeunesse catholique avait été convoquée dès la première heure. Les étudiants de Paris, de Lille, de Lyon, ceux de Toulouse, d'Angers, de Rennes et d'ailleurs, répondirent à l'appel avec empressement. Nous étions là (car j'en étais, Messieurs), plus de trois mille, heureux " de former les premiers anneaux de ce magnifique défilé qui conduit à Reims, en cette année jubilaire, tout ce qui concourt à la grandeur de la patrie française ": " privilège naturel à votre âge, nous disait un orateur célèbre, car il convient que vous ressembliez à ces jeunes gens, qu'on voyait, symbole de force et de vie, marcher dans le cortège antique au-devant du triomphateur, et le triomphateur ici, Messieurs, continuait le comte Albert de Mun, c'est la France chrétienne! "

Oui! Messieurs, ils étaient chrétiens et ne craignaient pas de le paraître, ceux au milieu desquels j'avais l'honneur de me trouver! Pourquoi en effet étaient-ils venus à Reims et qu'y faisaient-ils?

Ils étaient venus, Messieurs, de Paris ou de Lille, de Lyon ou de Toulouse, d'Angers ou de Rennes, sans trop songer aux coïncidences fâ-

cheuses d'examens, sans trop se demander si leurs bourses (des bourses d'étudiants) n'en seraient pas singulièrement allégées, ils étaient venus nombreux, de loin comme de près... pourquoi? parce que la voix d'un grand évêque et illustre prince de l'Eglise les appelait au berceau de la foi française; parce que, dans leurs cœurs de chrétiens, ils voulaient protester contre les déclarations d'athéisme et les négations blasphématoires des francs-maçons qui gouvernent la France, mais qui, Dieu merci, ne sont pas encore la France. Ils étaient venus, dans une circonstance solennelle, proclamer que la jeunesse universitaire de France n'est pas encore toute entière sous le contrôle de la libre pensée; ils étaient venus, Messieurs, dire à la face du monde gouvernemental et officiel: Nous croyons au Christ Fils du Dieu Vivant, nous croyons au Christ qui aime les Francs!

Et certes, Messieurs, c'est bien là ce qu'ils ont dit, c'est bien là ce qu'ils ont proclamé. Les fêtes de la réunion durèrent deux jours: deux jours qui furent bien ce que l'on peut appeler des jours pleins, *pleni dies.* Les heures du premier devaient être employées aux pacifiques discussions d'un congrès solennel. Dès l'aurore, tous ces jeunes gens se pressaient aux pieds des saints autels dans la magnifique cathédrale de Reims. Avant d'entrer dans les salles du congrès, où seraient discutées les graves questions qui passionnent l'opinion et dont ne peuvent se désintéresser ceux qui ont à cœur le salut de la France, ils avaient voulu s'agenouiller sous le regard de Dieu, demander les lumières de l'Esprit-Saint et se nourrir du pain des forts. La messe commença par le

chant du *Veni Creator*. A l'évangile, l'éminent recteur des Facultés Catholiques de Lille monta en chaire. Le sujet était tout indiqué, c'était du reste celui dont les esprits étaient pleins, dont les cœurs étaient avides. Avec quelle grâce de langage, avec quelle onction du cœur, le distingué prélat nous parla de la vocation de la France! Je le laisse à penser à ceux qui ont lu quelques pages de Mgr Baunard. Au moment de la communion, tandis que les jeunes prêtres, venus en grand nombre, célébraient aux autels latéraux le sacrifice divin, nos amis les étudiants laïques s'approchaient pour la plupart de la Table Sainte et participaient également au banquet eucharistique. N'était-ce pas, Messieurs, le vrai moyen de se préparer aux discussions du Congrès? Jésus-Christ n'a-t-il pas affirmé qu'il est la Voie, la Vérité et la Vie?

Que vous dire, Messieurs, de ces séances du Congrès de la Jeunesse Catholique à Reims? Je vous ai parlé d'un témoignage de foi et d'un témoignage de patriotisme. Il n'est pas séant de faire des divisions arbitraires et je suis bien obligé de convenir que chacune de ces fêtes de Reims exprimait à la fois avec le respect pour Dieu, l'amour pour la patrie. De même que les discours des orateurs sacrés étaient tout vibrants d'émotion patriotique, ainsi les harangues des hommes d'Etat étaient-elles plus que jamais animées d'un vivifiant esprit religieux. Toutefois, comme il est naturel, la note religieuse dominait à l'église et la note patriotique était ailleurs plus émouvante. Ainsi en fut-il, rue Robert de Coucy, au cercle des catholiques, où se tinrent les quatre séances du Con-

grès. Sans doute les résultats pratiques que cette réunion de jeunes catholiques pouvait faire espérer, n'égalaient pas en importance les résultats de l'un de ces congrès de Versailles, où, sénateurs et députés, en deux tours de scrutin, font un Président de la République. Mais je crois, Messieurs, ne pas faire un jugement téméraire en vous disant que nos jeunes amis de Reims m'ont paru aimer tout autant la patrie française que les messieurs en habit noir, que j'ai vus siéger au Palais Bourbon et au Luxembourg! J'admets volontiers que les nombreux orateurs que j'ai entendus, ont touché à beaucoup plus de questions qu'ils n'en ont approfondi. Qu'importe! ils étaient tout de même admirables à entendre! Les œuvres de jeunesse et d'organisation paroissiale, les œuvres dites de revendication ou de liberté, les œuvres de la presse... quelque grave et quelque délicate que soit une question, ils abordent tout, ils discutent tout et avec quel feu, avec quelle chaleur! Pour eux, on le sent, il s'agit de s'organiser pour la défense de leurs droits de catholiques; il s'agit d'arracher la France aux Juifs et aux francs-maçons qui l'oppriment!

Le soir, à huit heures, dans une vaste salle du palais archiépiscopal (salle historique connue sous le nom des Rois, parce que les rois de France y donnaient audience immédiatement après leur sacre), avait lieu la grande séance de clôture. Le cardinal archevêque de Reims ne put venir la présider, comme il avait été entendu, le mauvais état de sa santé ne le lui permit pas. Son vicaire général, Mgr Péchenard, entouré des recteurs et des professeurs des facultés catholiques de

France, ouvrit la séance par la récitation du *Veni Sancte Spiritus.* Chacun des jeunes amis qui avaient, à tour de rôle, présidé les séances régulières du Congrès rendit compte, en termes chaleureux, des discussions courtoises qui avaient eu lieu, des résolutions auxquelles on s'était arrêté.

Pour être complet, il faudrait répéter ici tout ce qui s'est dit là. Mais, le moyen de résumer tant de belles choses dans le modeste cadre d'une conférence!... Laissez-moi vous redire seulement les éloquents appels que M. Ménard, de Paris, et M. Gervais, de Lille, adressaient à leurs camarades: "Jetez-vous dans la mêlée, nous criait l'orateur parisien — un rédacteur de l'*Univers* — par la plume, en écrivant dans les journaux, par la parole, en enseignant dans les conférences. Vous réveillerez ainsi dans le peuple l'esprit chrétien qui est l'esprit national."

"Ah! mes chers amis, continuait le jeune président de l'association des étudiants lillois, ils étaient douze pauvres pêcheurs, hommes de rien, ceux qui ont bouleversé et transformé le monde. Ils avaient le Christ avec eux! Nous sommes ici plusieurs milliers de jeunes gens qui par notre position dans la société pouvons et devons exercer une salutaire influence, nous avons le même Dieu avec nous; c'est son sang que nous pouvons faire couler dans nos veines, c'est sa chair que nous pouvons mêler à la nôtre; ah! je vous en supplie, faisons notre devoir, tout notre devoir, devenons des chevaliers du Christ, des apôtres pour lui gagner des âmes; nous pourrions changer la face de la France, si nous sortions de cette salle enflammés du zèle apostolique."

Ces belles paroles retentissaient, Messieurs, dans cette magnifique salle des Rois, qui occupe tout l'avant du palais archiépiscopal et en forme comme le vestibule; dans cette salle que les maîtres de l'art chrétien ont faite si riche et si belle; dans cette salle, où tant de rois de France sont venus, après leur sacre, recevoir les hommages de leurs sujets. Les orateurs avaient à peine besoin d'évoquer le glorieux passé de la France chrétienne, les murs parlaient d'eux-mêmes. Et pourtant, comme on aimait à les entendre!

Un grand orateur, un vétéran de l'armée du bien, avait assumé la lourde tâche de clore les débats et de succéder à cette phalange de jeunes vaillants. Franchement, malgré tous les éloges qu'on m'en avait faits, j'ai craint un moment que le célèbre M. Jacquier, avocat lyonnais, ne restât au-dessous de sa tâche et que la comparaison ne lui fût funeste. Les *jeunes* avaient si bien parlé! Je me trompais. Dès que M. Jacquier eut pris la parole, je compris que j'étais en présence de l'un des plus beaux types d'orateur que l'on puisse imaginer. Il a gardé le feu de la jeunesse, et il a de plus l'expérience à son crédit. C'est un *vieux* qui a su rester *jeune* dans tout ce que la jeunesse a de fougueux et d'entraînant; mais c'est un *vieux* qui parle avec la triple autorité de l'âge, du talent éprouvé et du succès acquis. Je n'insisterai pas, Messieurs, sur le splendide discours du brillant orateur lyonnais, il couronnait dignement tout ce que j'avais vu et entendu en cette mémorable journée.

II

Le lendemain, jeudi, 14 mai, le soleil se levait radieux dans un ciel sans nuage. C'était le jour de l'Ascension. Les congressistes de la veille se faisaient pèlerins pour de bon. A la messe du matin, dite par Mgr Péchenard, communion générale. A dix heures, grand'messe solennelle, pendant laquelle doit avoir lieu une cérémonie qui donnera au pèlerinage sa signification spéciale et toute sa portée: le renouvellement des promesses baptismales. Dans l'après-midi, procession de la châsse de saint Remi dans la basilique qui lui est dédiée, cérémonie que précédera un grand discours de l'illustre conférencier de Notre-Dame, notre recteur à nous des Facultés de Paris, Mgr d'Hulst; et enfin, dans la soirée, banquet de clôture présidé par le plus brillant orateur de France, le comte Albert de Mun.

Riche programme, Messieurs, où la note religieuse, vous l'aurez remarqué, domine absolument.

Le patriotisme ne devait pourtant pas être oublié. Une cérémonie toute spéciale, la bénédiction du drapeau des étudiants alsaciens et lorrains de l'Université catholique de Lille en serait le prétexte et l'occasion. J'intervertis l'ordre que j'ai suivi pour le premier jour et vous parle tout d'abord de cette manifestation patriotique; j'essaierai de vous faire entendre ensuite quelques échos des manifestations religieuses de ce grand jour.

Donc, vers les neuf heures et demie, les trains de Paris nous ayant amené les retardataires,

nous nous retrouvions tous réunis dans la cour d'honneur du palais archiépiscopal. Sur le double escalier du perron se massent les professeurs et les représentants officiels des Facultés de Paris, de Lille, d'Angers, de Toulouse, de Rennes et de Lyon. C'est le cardinal lui-même, qui, malgré les ordres des médecins, en dépit de la consigne, tient à venir recevoir nos hommages et bénir le drapeau.

Quand Son Eminence parut, revêtue de la pourpre romaine, entourée de ses vicaires généraux et des recteurs des universités catholiques de France, un immense *vivat* éclata. Le président de l'Association de la jeunesse catholique, M. le comte de Roquefeuille, salua au nom de tous l'illustre prince de l'Eglise.

Le spectacle était vraiment beau! Au milieu des bannières et des oriflammes qui flottaient dans la brise du matin, un étudiant tenait haut et ferme le drapeau tricolore d'Alsace-Lorraine, voilé d'un large crêpe. Vous savez, Messieurs, que depuis 1870, les provinces d'Alsace et de Lorraine appartiennent aux Allemands. Ce crêpe voilant les trois couleurs est donc une protestation. " D'un geste solennel, racontait un chroniqueur, le cardinal se découvre devant le drapeau en deuil. On dirait qu'il va pleurer, tant sa voix tremble et tant il y a de tristesse dans sa physionomie. Il parle des provinces perdues. "Prions Dieu, dit-il, qu'il nous les rende et qu'il nous fasse dignes de les recevoir ", et il prononce les formules sacrées sur le drapeau.

M. Gervais, de Lille, lui adresse alors ce court et cordial merci: " Eminence, permettez-moi au

nom des étudiants lillois, d'offrir à Votre Grandeur la profonde expression de leur respectueuse gratitude. En bénissant ce drapeau, vous avez fait luire une clarté d'espérance dans ces cœurs où brûle l'ardent amour de la patrie. Nous emporterons pieusement cet étendard des Alsaciens et Lorrains de l'université catholique de Lille; mais au nom de mes amis et au nom de leurs successeurs, j'en fais le serment solennel, lorsque, tôt ou tard, l'heure de la victoire aura sonné, lorsque nous pourrons arracher ce crêpe qui voile l'éclat de nos trois couleurs, les étudiants viendront déposer ce trophée dans cette salle des Rois, témoin de tant de gloire. Et ce jour-là, dans l'antique cathédrale, retentiront les accents d'un *Te Deum* comme jamais ses voûtes n'en auront entendu!"

On comprend, Messieurs, quelle indicible émotion empoigne alors tous ces cœurs enthousiastes. Car le drapeau, c'est la patrie! "Le drapeau, s'écriait un jour, dans un de ses plus admirables mouvements d'éloquence, le Père Monsabré, n'est-il pas le signe auquel se reconnaît une nation? Ses fastes historiques, ses institutions, ses lois, ses coutumes, sa vie, tout est là: là, dans ce morceau d'étoffe que les vents tourmentent ou qui pend négligemment sur sa hampe. Il se lève, on se lève avec lui; il marche, on le suit; il s'agite dans la mêlée, on l'entoure, on le défend au péril de sa vie. Les sabres, les balles, la mitraille se disputent ses lambeaux. Ce n'est plus qu'une guenille, et devant cette guenille abreuvée de gloire, les tambours battent, les soldats présentent les armes. Debout, citoyens, voilà la France qui passe! Vive la France!"

C'est sous l'empire de ces émotions bénies que nous nous formâmes en procession pour nous rendre, tous ensemble, drapeaux déployés, dans cette superbe cathédrale, où jadis, pour parler avec Victor Hugo:

......Venaient tous nos rois,
De ce pas triomphant dont tremblaient les deux pôles
S'humilier devant la croix.

Le vénéré cardinal archevêque de Reims ne put célébrer la messe pontificale; Mgr Baunard le remplaça à l'autel. Messieurs, j'ai eu l'honneur et le bonheur d'assister un jour à la messe jubilaire du Pape dans Saint-Pierre de Rome. La circonstance était sans doute beaucoup plus solennelle. A l'occasion du cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat, Léon XIII, entouré de plus de quarante cardinaux et de près de deux cent cinquante archevêques et évêques, célébrait le saint Sacrifice à l'autel de la Confession, c'est-à-dire, sur le tombeau même de saint Pierre, le premier Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Je ne sais pas pourtant si la messe de Reims n'a pas laissé dans mon âme des souvenirs tout aussi bienfaisants, tout aussi réconfortants. Quand, à l'évangile, un prêtre à la voix puissante et forte monta en chaire et récita, au nom de tous, la formule de la rénovation des promesses du baptême, quand j'entendis ces voix jeunes et fières sortir de plus de trois mille poitrines et répéter, après le prêtre, en une puissante clameur: "Je crois en Dieu; je crois en Jésus-Christ; je crois au Saint-Esprit; je crois à l'Eglise; je crois à la vie éternelle..." et quand je vis, Messieurs, toutes ces mains levées vers l'autel en

signe de serment; dans mon cœur de catholique et dans mon cœur de prêtre, je me sentis heureux d'être l'enfant d'un pays qui est né de la France; je me sentis heureux d'appartenir, dans une certaine mesure, à cette nation franque, qui, malgré ses fautes et malgré ses revers, me paraissait être toujours la *grande nation.*

La cérémonie terminée, le célébrant entonna le *Credo* que trois mille voix prolongèrent sous les voûtes de la Basilique en retentissants échos. Etait-il possible d'écouter, sans tressaillir jusqu'au plus intime de l'âme, ces milliers d'étudiants chanter, avec une émotion visible, le *Credo* que leurs pères et leurs aïeux chantaient, il y aura bientôt quatorze siècles, ce *Credo* que les croisés de saint Louis allaient répéter jusque sous les murs de Jérusalem, ce *Credo* que redisaient les hommes d'armes de Jehanne la Bonne Loraine, ce *Credo* que murmurait encore sur l'échafaud de 93 celui qu'on a appelé le roi-martyr.... et cela, Messieurs, dans cette superbe cathédrale de Reims, où tant de princes reçurent l'onction royale pour la gloire de la France et le service de Dieu!

La gloire de la France n'a-t-elle pas été, en effet, d'accomplir dans le monde les Gestes de Dieu: *Gesta Dei per Francos!* C'est la pensée que développa, à la réunion de l'après-midi, dans la basilique de Saint-Remi, le conférencier de Notre-Dame de Paris, Mgr d'Hulst. L'éminent recteur des Facultés catholiques de Paris est avant tout un philosophe qui ne cherche l'éloquence que dans les raisons des choses. En inclinant l'avenir devant le passé, suivant sa belle expression, il

voulait donner une leçon aux hommes de l'avenir. Lumière, pureté, dévouement, telles sont les trois divines forces que Clovis et ses Francs emportèrent du baptistère de Reims; lumière, pureté, dévouement, telles sont les trois forces dont nous devons nous aussi nous munir. Tout son discours est là! Pendant une heure nous écoutons dans un religieux silence, "le seul applaudissement que demande la parole de Dieu," écrivait quelqu'un, les calmes et nobles accents de l'éloquent prélat, que l'un de ses biographes n'a pas craint d'appeler "le premier des ecclésiastiques de France par la notoriété et le talent."

Permettez-moi, Messieurs, d'ouvrir ici une parenthèse, pour rendre un sincère et filial hommage à la mémoire de cet illustre prélat, dont l'Eglise de France pleure actuellement la perte. Mgr d'Hulst a rendu à sa patrie et à l'Eglise, dont il était l'enfant soumis, des services assez grands pour qu'il soit naturel à tous ceux qui aiment l'Eglise et la France, de s'émouvoir devant la tombe qui vient de se fermer. Ceux qui l'ont connu et admiré ont la consolation de se rappeler que si Mgr d'Hulst a été un homme d'étude et un savant, la science n'a pas tué chez lui l'amour de la vertu et de la perfection chrétienne; ils sont heureux de se souvenir "que la mort du juste est précieuse aux yeux de Dieu."

Je reviens, Messieurs, à la Basilique de Saint-Remi. Après le discours du regretté Mgr d'Hulst, la procession s'organise, les présidents et autres dignitaires des diverses associations ont l'honneur de porter sur leurs épaules la châsse qui contient les restes glorieux de Saint-Remi, le "Baptiste

de la France," disait Mgr d'Hulst. Touchante et grandiose manifestation que cette promenade religieuse dans l'intérieur de l'église; elle aurait ajouté à l'émotion de tous, si déjà nous n'avions été, j'ose le dire, fatigués d'être émus!

Cependant nous n'avions pas fini! nos mains avaient encore à applaudir et nos cœurs avaient encore à battre et plus vite et plus fort. Un dernier orateur devait prendre part à ce tournoi d'éloquence, si l'on peut ainsi dire, et c'était le temps, bien que nous fussions en France, de répéter avec les Anglais: *The last but not the least*, le dernier mais non pas le moindre! C'est qu'en effet, M. le comte Albert de Mun avait accepté de venir présider notre banquet de clôture. Le grand orateur catholique n'avait pas pris la parole en public depuis plus de deux ans, pour cause de maladie. C'était pour moi une occasion presque inespérée d'entendre celui dont si souvent, alors que j'étais sur les bancs du collège, j'avais admiré les beaux discours dans les *Annales catholiques* de Chantrel.

Avez-vous remarqué, Messieurs, que très souvent quand on a beaucoup loué un homme devant vous, un orateur surtout, et qu'il vous arrive de l'entendre, il reste au-dessous de l'idéal que vous vous en étiez formé? Je ne vous cacherai pas que c'est là une impression que j'ai ressentie en entendant MM. de Curtins et Cattori en Suisse, le P. Zocchi en Italie, Mgr d'Hulst, le P. Olivier et même le P. Monsabré en France. Pour M. de Mun, ç'a été tout le contraire! Il a grandi encore dans mon admiration; et j'aime autant vous l'avouer tout simplement: je me sens incapable de vous dire l'impression qu'il m'a faite. C'est

pour moi le plus grand, le plus sympathique et le plus éloquent orateur que j'aie jamais entendu.

Si au moins, Messieurs, je pouvais me permettre de vous résumer le merveilleux discours qu'il nous a donné à Reims, où il était venu, disait-il, "retremper ses forces au contact de notre jeunesse, comme un voyageur meurtri aux pierres du chemin, baigne à l'eau vive de la source son front et ses mains." Lui aussi, il évoquait le passé de la France pour y puiser des leçons de foi et de patriotisme et les jeter avec toute la force de sa noble éloquence à cette jeunesse qu'il fait profession de tant aimer. Son discours ne se résume pas; il faudrait tout dire, car tout est si beau! Je citerai les mots de la fin, qui me serviront à moi aussi de conclusion. L'illustre orateur voulait mettre en garde ses jeunes compatriotes contre ce dégoût de la lutte qui provient souvent de la crainte ou de l'habitude de l'insuccès. "Contre cet "état d'âme, disait-il, je voudrais, Messieurs, jus- "qu'au bout vous défendre de toutes mes forces. "Car la vie c'est la lutte et non pas la victoire. Je "me souviens qu'au jour de Gravelotte — Gravelotte, vous le savez, est une des journées terribles de la guerre franco-prussienne, pendant laquelle M. de Mun a servi sous les drapeaux — "Je me souviens qu'au jour de Gravelotte et sous "la pluie des obus, un de mes chefs se tournant "vers moi, me dit, le visage souriant: "Ah! quelle "belle fête!" Ce n'était pas la vaine fanfaron- "nade d'un calme affecté, mais, dans le noble or- "gueil du métier, la joie sincère du devoir accom- "pli. Depuis, j'ai souvent pensé, sur d'autres "champs de bataille, à cette parole du soldat, et

"j'ai connu que le sacrifice était une fête, même "quand il fait couler le sang par les blessures du "cœur. Ce sont, Messieurs, les joies que je vous "souhaite comme le cortège de votre vie. Il en "est peut-être de plus douces: il n'y en a pas de "plus nobles ni de plus fécondes. Et quand elles "vous paraitront trop amères, continuait-il, re- "tournez, Messieurs, votre pensée vers ces grands "jours de Reims. Laissez vos cœurs s'enivrer "dans l'orgueil de vos fastes patriotiques. Re- "montez de Clovis à Jeanne d'Arc, de Tolbiac à "Orléans, le cours de cette merveilleuse épopée "qui fait à notre nation une place unique entre "les nations... Vous trouverez, dans la contem- "plation de ces grands souvenirs et de ce spec- "tacle inattendu, la foi qui enfante les sacrifices "et l'espérance qui exalte les courages!"

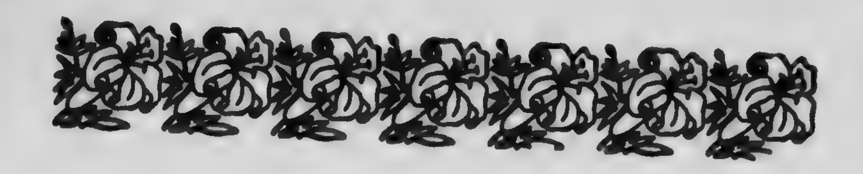
Avais-je tort, Messieurs, de prétendre que nos jeunes cousins d'outre-mer ont donné à Reims un témoignage de patriotisme? Puissent-ils, ces chers amis, être fidèles à toutes les belles résolutions qu'ils ont emportées dans chacune de leurs provinces, dans chacune de leurs villes! Puissent-ils, selon le vœu de M. de Mun, être des hommes d'action! Ils réussiront alors, avec l'aide de Dieu, à "bouter hors de France", comme disait Jeanne d'Arc, les Juifs et les francs-maçons qui la voudraient déchristianiser!

J'ai cru bien faire, Messieurs, en vous communiquant ces impressions et souvenirs des belles fêtes de Reims! Si j'ai pu contribuer à augmenter en vos âmes l'amour de cette religion, qui a fait notre ancienne mère patrie si grande, et le respect de ces traditions françaises qui sont une

noble part de l'héritage de notre race canadienne; si j'ai réussi à vous exhorter, par cette modeste conférence, à être toujours d'excellents citoyens et de bons chrétiens, Messieurs, j'ai atteint mon but, j'en suis heureux et j'en remercie Celui qui selon le mot de saint Paul "donne l'accroissement" "*qui incrementum dat, Deus.*"

Novembre 1896.





UN CHEVALIER DE DIEU

Ier ARTICLE

LE 21 janvier dernier, M. le comte Alb_rt de Mun prononçait un discours, à la chambre française, à propos du "projet de loi relatif au contrat d'association". C'est l'un des plus beaux qu'il ait jamais dits.

Personne n'ignore, parmi les lecteurs des feuilles publiques qui se distinguent des liseurs de nouvelles, que ce projet liberticide, que l'on veut imposer à la France — comme tant d'autres, hélas! — au nom de la liberté, ne vise à rien moins qu'à supprimer graduellement, sur le sol de notre ancienne mère patrie, toutes les congrégations religieuses.

"A supprimer graduellement", avons-nous dit. En effet, le ministère Waldeck-Rousseau fait des réserves pour le moment. La commission chargée d'étudier le projet entend ne pas toucher pour l'instant, c'est son rapporteur M. Trouillot qui nous l'affirme, aux congrégations autorisées. Même, si nous en croyons Don Alessandro, notre

distingué collaborateur romain, (1) et tout indique qu'il sait puiser ses renseignements à bonne source, l'ambassadeur français auprès du Vatican, M. Nisard, aurait proposé tout récemment au Souverain Pontife, au nom de son gouvernement, de ne sacrifier complètement que les Jésuites et de conserver toutes les autres congrégations, mais en les mettant sous la dépendance absolue des évêques diocésains... c'est-à-dire, d'enlever à toutes les congrégations leur organisation et leur autonomie particulière, et puis de *tuer* tout simplement les Jésuites! Rien que cela! Cette information venue de Rome nous donne, à la vérité, quelque espérance. Le gouvernement fait mine d'entrer dans la voie des concessions. Qui sait si le parti au pouvoir, représenté par le ministère Waldeck-Rousseau, se sentant d'une part porté trop loin par les bruyantes sorties de ses amis intransigeants, les socialistes, dont M. Viviani s'est fait l'éloquent porte-parole, et, se voyant d'autre part mis en contradiction avec lui-même par les modérés de la faction Méline-Ribot et par les catholiques comme Piou et de Mun, ne va pas ajourner son funeste projet sur les " associations ", comme il fit l'an dernier pour son projet sur le " stage scolaire "?

Le pape n'a pas accepté les propositions de M. Nisard. Il ne veut pas qu'on désorganise ces filles dévouées de l'Eglise qui s'appellent les congrégations; et les opportunistes de la chambre française n'auront pas son assentiment non plus

---

(1) Cette étude a paru dans la *Semaine Religieuse* de Montréal, dont le correspondant anonyme Don Alessandro est le collaborateur.

pour occire avec sécurité ces bons fils de Loyola.

D'ailleurs, les Pères Jésuites ont la vie tenace! On a beau les bannir, les chasser, les dépouiller et les *tuer*, ils ont pris l'habitude depuis longtemps de ne pas s'en porter beaucoup plus mal, de prospérer quand même, de ressusciter toujours et d'aller jusqu'à faire le plus de bien possible à leurs persécuteurs eux-mêmes. Actuellement ils comptent encore de nombreux anciens élèves dans les rangs de la chambre française et jusque sur les bancs des ministres. Le sang des persécutés et des martyrs féconde toujours la moisson chrétienne!

Il n'en reste pas moins vrai, hélas! que la lutte actuelle en France est très vive et qu'elle peut amener les conséquences les plus funestes. Voilà pourquoi les événements qui se déroulent depuis un mois sous les arceaux du Palais Bourbon méritent à bon droit de fixer l'attention publique.

Dans ce débat désormais fameux, où tous les partis ont été représentés par des hommes éminents dont la réputation d'éloquence n'est plus à faire, la grande figure du comte Albert de Mun, que l'un de ses biographes appelait si justement, dès 1895, le *Chevalier de Dieu*, nous paraît dominer toutes les autres d'une grande hauteur.

Certes, nous ne nions pas à MM. Renault-Morlière, Viviani, Piou, Trouillot, Waldeck-Rousseau, Ribot et Lerolle de grandes et belles qualités, et nous ne cachons pas que la lecture des discours de ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos convictions chrétiennes est des plus instructives et des plus attachantes. Où qu'il soit, le talent est un don de Dieu qui mérite des égards. La supériorité

intellectuelle est par elle-même digne d'admiration. Elle est un reflet humain de la beauté divine. Si, hélas! par aveuglement ou par calcul, avec bonne ou mauvaise foi, des hommes supérieurs mettent leurs talents au service d'une cause malheureuse, on peut et on doit les combattre; mais il n'est pas défendu de s'incliner devant leurs belles qualités, il convient de respecter leur bonne foi peut-être et il faut en tout cas être charitable pour les personnes, toujours.

Toutefois il semble que, dans cet important débat, le discours du comte Albert de Mun ait en quelque façon épuisé la matière, surtout au point de vue catholique, et qu'il ait fait bonne justice en stigmatisant le néfaste projet des radicaux et des socialistes.

C'est pourquoi, voulant exposer sous les yeux de nos lecteurs ce passionnant sujet, qui une fois de plus en France met aux prises les chevaliers de Dieu et les tenants de la libre pensée, nous croirons avoir atteint notre but lorsque nous aurons étudié et admiré avec eux, en une courte série d'articles, la magistrale pièce d'éloquence tombée l'autre jour des lèvres d'Albert de Mun.

L'éloquent député a touché tous les points importants du trop fameux projet, d'une main de maître, il a arraché tous les masques, avec autorité, il a montré les situations diverses sous leur vrai jour.

C'est dans le rôle d'une revue religieuse, comme la nôtre, de signaler ainsi de temps à autre les hauts faits d'un chevalier de Dieu. Ce serait peut-être moins dans ses attributions de s'arrêter, quand ce serait pour les discuter, aux sophismes,

aux faux-fuyants, et aux déclarations haineuses et blasphématoires que le *centre gauche*, la *gauche* et l'*extrême gauche* ont multipliés naguère sous les voûtes de la chambre française.

Ces messieurs, Ludovic d'Eu, (1) après beaucoup d'autres écrivains, les a appelés des *sectaires*. Qui donc nous a dit qu'on s'en était quelque part étonné? Les élus du suffrage universel, paraît-il, ne sont pas des sectaires, car les élus... c'est le peuple! Curieux argument! Qu'importe, après tout! Lors même que le suffrage serait donné *librement* et qu'il serait vraiment la voix de la majorité de la nation, ce qui est plus que contestable... Qu'importe! si les élus du peuple trompent le peuple. Qu'importe! s'il est vrai que les hommes au pouvoir, en France, sont les instruments de l'œuvre maçonnique et anti-chrétienne. Qu'importe alors! Le mot est dur, mais il est juste: ce sont des sectaires. C'est là notre conviction, et nous l'affirmons en toute liberté.

Contre ces sectaires, le chevalier de Dieu qu'est le comte Albert de Mun, s'est levé une fois encore; et, comme il a coutume de le faire, depuis vingt-cinq ans qu'il est en chambre, il leur a livré un rude et vif combat.

Nous parlerons, si l'on veut bien, du brillant chevalier et de sa joute éloquente dans nos prochains articles.

---

(1) Ludovic d'Eu, un autre correspondant anonyme de la *Semaine Religieuse*.

IIe ARTICLE

LE COMTE DE MUN

Le comte Albert de Mun est de haute et bonne lignée. Pour ne pas nous arrêter à une généalogie trop détaillée, notons seulement que d'après une *curieuse révélation* (sic), que publiait le *Petit Journal*, de Paris, le 3 décembre 1894, l'éloquent député descendrait en droite ligne de Clovis I, roi des Francs... tandis que, d'autre part, au témoignage de l'abbé G. Bertrin, il coulerait dans ses veines du sang de Marie Stuart! Tout le monde sait, au reste ,que la famille de Mun est dès longtemps illustre, et on n'ignore pas non plus que le comte Albert est le fils d'Eugénie de la Ferronays, par conséquent le neveu de madame Augustus Craven, l'auteur du charmant *Récit d'une sœur*.

Quoi qu'il en soit de ces nobles origines, M. de Mun a mieux encore que la noblesse du sang: il possède la noblesse de l'âme. Profondément chrétienne, son âme sait vibrer, en effet, avec émotion au souffle de tous les sentiments d'une nature généreuse et aimante.

Et non seulement cette âme chevaleresque sait s'émouvoir, ce qui est déjà bien, mais aussi, ce qui est encore mieux, elle sait communiquer aux autres son émotion et sa conviction: c'est dire que c'est une âme d'orateur.

Oui, malgré l'adage latin *nascuntur poetæ, fiunt*

oratores (1), on peut affirmer que M. de Mun est né orateur; car il possède à un haut degré toutes les qualités naturelles nécessaires à l'art de convaincre.

"La nature a beaucoup fait pour M. le comte "Albert de Mun, écrit quelque part l'abbé G. "Bertrin (2). Il respire à la fois la distinction et "la force. Avec sa taille élancée, ses épaules ro- "bustes, sa moustache dense et courte, et les "pures lignes de son noble visage que des yeux "profonds éclairent d'une flamme vive, il offre un "rare mélange de beauté fière et de mâle vigueur.

"C'est bien ainsi que l'imagination se repré- "sente, dans un portrait idéal, un gentilhomme "soldat. Son discours est commencé avant qu'il "ait ouvert la bouche: la sympathie qu'il pro- "voque, dès qu'il paraît, travaille pour lui et fait "à sa parole un chemin facile vers les cœurs. La "voix est grave, musicale, d'un timbre clair et so- "nore; le geste modéré avec de l'ampleur; le port "aristocratique, d'une grâce un peu hautaine, "mais sans morgue et sans apprêt."

Ces dons du ciel, M. de Mun les a cultivés par un travail opiniâtre, et c'est ainsi, en développant ses belles qualités naturelles, qu'il s'en sert depuis vingt-cinq ans passés, à la Chambre française, pour la gloire de Dieu et l'honneur de son Eglise!

Pour nous, il nous paraît imposible à qui a eu la bonne fortune d'entendre une fois M. de Mun,

---

(1) On naît poète, on devient orateur.

(2) Grandes figures catholiques (l'abbé Bertrin), vol. IV, p. 275.

de ne l'oublier jamais. Rien qu'à le lire, on sent qu'il a du souffle et de l'action, mais quand on l'a entendu, c'est bien autre chose... On croit ouïr encore l'admirable musique de sa parole, on revoit son geste ample et digne, sa figure si noblement expressive, son beau front, son œil intelligent, et tout cela donne au discours que vous lisez je ne sais quel entrain et quelle vie.

Et quand vous voyez, qu'après Bossuet, Montalembert et tant d'autres, ce puissant orateur s'est fait le champion de l'Eglise et le chevalier de Dieu, vous vous sentez fier d'être son frère dans la foi! Car, vraiment, un si noble talent fait honneur au nom catholique!

Ne croyez-vous pas en effet qu'il était honorable aux députés de la droite d'entendre, l'autre jour, M. Deschanel, le président de la Chambre française, rappeler à l'ordre l'un des interrupteurs de M. de Mun, en lui disant simplement: "Respectez au moins le talent".

C'est ce beau talent, avec lequel le grand orateur catholique a défendu la vérité, à propos du "projet de loi relatif au contrat d'association", que nous voudrions mettre en relief sous les yeux du lecteur. Mais comme nous sentons notre insuffisance en face d'une pareille tâche! Qu'on veuille bien nous le pardonner, et ne voir dans nos articles que la bonne intention que nous avons d'être peut-être utile à ceux qui s'occupent de cette haute question de la loi d'association, si palpitante d'intérêt.

Dans la mémorable séance du 21 janvier dernier, M. de Mun soutenait donc la cause des congrégations religieuses, que le projet de loi de M.

Waldeck-Rousseau menace dans leurs droits les plus certains.

Les congrégations, a-t-il dit d'abord, en substance, ne sont pas aussi riches qu'on veut bien le prétendre, et le fameux "milliard" qu'elles possèdent, selon M. Waldeck-Rousseau, n'est qu'un fantôme, qu'on a évoqué comme un épouvantail et qui s'évanouit dès qu'on veut le toucher. D'ailleurs la mainmorte congréganiste est loin d'être la plus considérable qui existe en France, et le péril économique que l'on signale dans le prétendu milliard est un mythe.

On n'a pas droit, non plus, de mettre les religieux hors la loi commune, a continué l'orateur catholique, sous prétexte qu'ils sont des *corps improductifs;* car leur œuvre à l'extérieur et à l'intérieur du pays est toute à l'honneur et à l'intérêt de la patrie française, en même temps qu'elle est à la gloire de Dieu.

La vraie raison, a-t-il proclamé enfin, de l'action anti-cléricale du gouvernement, c'est que l'on veut revenir indirectement, avec moins de franchise mais avec autant de haine, à l'attaque, si souvent renouvelée et si souvent infructueuse, contre les *admirables éducateurs* que savent être les religieux pour les chers élèves que les pères de famille leur confient librement. "Derrière le bruit et les mots, ce qu'on aperçoit, c'est l'éternelle prétention des Jacobins à gouverner les idées, à imposer des doctrines, à révolter les consciences."

Or cela, c'est un attentat aux droits les plus sacrés des pères de famille français, et le gouvernement ne saurait être justifiable d'opprimer ainsi le droit par la force.

Telles sont les propositions générales qu'a développées M. de Mun, avec une sûreté de doctrine, une science des faits, une logique et une éloquence de diction qui décuplaient la vigueur de ses raisonnements et qui sont absolument dignes de la plus complète admiration.

Nous essaierons de nous expliquer sur chacune de ces propositions, avec textes à l'appui, dans les articles qui suivront.

IIIe ARTICLE

Le Milliard des Congrégations.

La première question qu'aborde M. de Mun dans son discours, c'est celle de la richesse des congrégations religieuses en France. Quel est donc cet épouvantail du "milliard" des congrégations que le gouvernement Waldeck-Rousseau a voulu agiter devant le pays?

On a fait une enquête, explique l'orateur, pour reconnaître la nature et la qualité des biens religieux. Cette enquête, elle est incontrôlable et partant sans autorité. Quels biens appartiennent aux religieux? On ne sait pas au juste. Il y a confusion voulue, et voulue à ce point que M. le directeur des contributions (M. Payelle) prévient lui-même ses agents que les données statistiques qu'ils vont recueillir, pour l'information du gouvernement, ne pourront pas servir comme base d'un impôt! Devant l'impôt, voyez-vous, on pour-

rait réclamer, faire instance auprès des tribunaux, et l'administration ne doit pas s'exposer à perdre de nombreux procès.

Mais comment l'enquête — en l'acceptant telle qu'elle est — comment l'enquête compose-t-elle le prestigieux milliard? Voyons jusqu'à quel stupéfiant résultat peut conduire le parti pris.

Il y a d'abord un item de 295 millions, pour lesquels le fait générateur des taxes est encore indéterminé... Ces biens sont à l'usage des *congréganistes*, mais il n'est rien moins que prouvé qu'ils soient la *propriété* des religieux... *et d'une!*

Il y a ensuite un autre item de biens simplement occupés par les *congrégations*, lequel se chiffre à 217 millions... *et de deux!*

Il y a enfin un troisième item, et celui-là s'élève à 123 millions, de biens possédés *indirectement* par les *religieux*, mais *directement* par une société civile ou commerciale reconnue... *et de trois!*

Cela donne 635 millions à déduire du fameux milliard!

"Vous n'imaginez pas, affirme M. de Mun, en s'adressant aux maîtres du pouvoir, que nous allons accepter sans discussion, sans protestation et sans appel aux tribunaux, les attributions de propriété qu'il a convenu à vos agents de faire pour grossir le volume et constituer le *milliard.*" (Appl. à droite.)

"Vous comptez sur les tribunaux?" interrompt quelqu'un.

"Permettez-moi de rappeler, répond vivement le distingué député avec un à-propos sanglant, qu'il vous est arrivé précisément de les consulter quelquefois, les tribunaux, et peut-être trouve-

rait-on l'explication de votre précipitation à affirmer vos droits, sans recourir à la justice, dans la manière dont quelques-uns d'entre eux vous ont répondu." Et l'orateur cite des faits.

En définitive, même d'après les chiffres de l'enquête officielle, le *milliard* se réduit à 435 millions. Et ces millions représentent, en plus — toujours d'après les chiffres du rapport officiel — 48 mille *hectares* de biens de mainmorte, tandis que les communes possèdent en France 4 millions 510 mille hectares, qui sont aussi des biens de mainmorte. Voilà les chiffres qu'il faut comparer. Car si la mainmorte est un péril économique, elle ne l'est évidemment pas pour les seuls congréganistes! La conclusion s'impose.

N'y a-t-il pas en outre, argumente M. de Mun, la mainmorte de la féodalité financière, que les socialistes — les soutiens du gouvernement d'aujourd'hui — ont dénoncée avant M. Drumont et les antisémites? N'y a-t-il pas enfin la mainmorte ouvrière, que vous ministres, vous voulez organiser et "pour laquelle je suis, continue M. de Mun, pour laquelle je voterai, moi, le vieux défenseur de l'idée syndicale"...?

"Pourquoi donc n'avez-vous plus de clameurs que contre les congrégations?"... et le brillant orateur apostrophe ainsi le chef du gouvernement, M. Waldeck-Rousseau: "Vous dites au peuple, à cette foule de déshérités, qui n'ont ni les moyens ni les loisirs de contrôler et de vérifier vos chiffres: "Tu attends une caisse des re-"traites... jusqu'ici nous n'avions pas d'argent, "mais... il y a le *milliard*, il est là derrière ces "murs de couvents, qui sont dans tes villes et qui "offensent ta vue..."

A ce moment les socialistes applaudissent, et comme leurs applaudissements engagent et condamnent le gouvernement qui s'appuie sur eux, M. de Mun les note avec son ordinaire à propos: "Oui, soulignez de vos applaudissements; ils iront dans le pays, escortant la phrase que je viens de prononcer!" (Appl. vifs et répétés à droite et au centre.)"

"Eh! bien, conclut l'orateur, je demande à la Chambre, je demande au pays, si de la part d'un chef de gouvernement il se peut entendre une excitation plus coupable de la passion populaire?"

Et il y a ici plus qu'une excitation coupable des passions ambitieuses des masses, il y a encore dans cette spoliation brutale, qu'on veut légaliser, M. de Mun le fait bien voir, "la préparation de la plus cruelle et de la plus amère des déceptions". Quels sont, en effet, en grande partie, les immeubles des congrégations religieuses? Des hôpitaux, des orphelinats, des collèges... Or, qu'est-ce que cela va rapporter pour la fameuse *caisse des retraites* aux ouvriers?

"Il y a dans le pays — il faut citer ce beau passage! — une congrégation religieuse qui s'appelle les "Petites Sœurs des Pauvres". Ses immeubles comptent dans le fameux *milliard.* Que rapportent-ils?... Je sais qu'il y a là des vieillards qui sont recueillis dans la misère, qu'on loge, qu'on couche, qu'on soigne et qu'on nourrit. Je sais ce que cela coûte, mais je ne sais pas ce que cela rapporte." (Appl. à droite.)

Le même argument, on le comprend, peut se présenter pour le grand nombre de toutes ces propriétés, asiles des petits et des vieux, des pauvres et des souffrants. Il ne perd guère sa force non

plus lorsqu'il s'agit des collèges. L'Etat sait ce que lui coûtent les lycées. Qu'on fasse un rapprochement avec les écoles libres, il sera significatif.

Et en supposant même, continue en substance le puissant argumentateur, que le gouvernement s'empare de tous les biens ou *possédés* ou simplement *occupés* par les religieux, il faudra, pour réaliser le *milliard* et le verser aux fonds de retraite, vendre ces biens, payer les hypothèques...! A qui vendra-t-on ces hôpitaux, ces orphelinats et ces collèges...?

En un mot ce *milliard* c'est un fantôme que les hommes du gouvernement ont voulu jeter aux yeux du peuple, comme un épouvantail, pour le tromper sciemment; c'est un fantôme qui s'évanouit dès qu'on veut le saisir!

On pourrait encore ajouter que le gouvernement, dans son projet actuel, fait des réserves qui diminuent d'autant le merveilleux *milliard*. Parce qu'en effet il ne peut songer, pour le moment, à imposer au pays l'équivalent du bannissement de toutes les congrégations, il proclame, d'accord avec la commission, qu'il ne touchera pas aux biens des congrégations autorisées. Vous voyez en conséquence ce pauvre *milliard* allant toujours s'affaiblissant.

N'insistons pas cependant sur ce dernier point. Il ne faudrait pas trop compter sur cet adoucissement apporté à la loi draconienne dont sont menacés les religieux. L'adoucissement ne sera que temporaire. Mis en appétit, les socialistes, dont le ministère subit l'influence, exigeront... et obtiendront plus et encore plus. Aujourd'hui, ils se contentent d'un "gâteau". C'est en atten-

dant. Plus tard il leur faudra un repas complet, jusqu'à ce qu'ils demandent le vrai festin, le grand " festin capitaliste ". C'est un premier pas dans la voie funeste, il engage l'avenir! " Que ferez-vous, monsieur le président du conseil, poursuit M. de Mun avec une logique écrasante, que ferez-vous, quand les adversaires de la propriété capitaliste (les socialistes) viendront ici vous demander d'appliquer à la propriété industrielle et financière les raisonnements qu'on applique aujourd'hui à la propriété des congrégations? "

On le saisit tout de suite, c'est là une question qui met à nu la fourberie opportuniste du ministère Waldeck-Rousseau.

Toutefois, on avait tenté à l'avance et on devait tenter encore de répondre à cette gênante question. Pour continuer le débat, il fallait que M. de Mun suivit ses adversaires sur un autre terrain.

Ce sont les sociétés congréganistes *seules* que l'on doit sacrifier, disait-on, parce que les autres sociétés, les financières et les industrielles par exemple, profitent au pays, tandis que les congrégations sont des *corps improductifs.*

Il s'agissait donc maintenant d'exposer, avec sincérité et d'après les faits, les œuvres qu'accomplissent les nombreux religieux français, pour l'intérêt et pour l'honneur de leur patrie, au dehors aussi bien qu'au dedans de la France.

Le thème était suggestif. La haute éloquence du comte de Mun allait le développer avec une ampleur de vue et une chaleur de sentiment dignes des beaux jours des Berryer et des Montalembert.

Nous y viendrons dans notre prochain article.

IVe ARTICLE

L'œuvre des Religieux en France.

Pour expliquer l'insoutenable position du gouvernement, proposant une véritable loi d'exception contre les congrégations, le rapporteur de la commission, M. Trouillot, avait dressé contre les religieux tout un réquisitoire. "Les congrégations, avait-il dit, sont nuisibles à l'Eglise et à l'Etat."

M. de Mun ne fait que signaler le ridicule de la prétention, émise par M. Trouillot, de défendre l'Eglise contre les religieux, puis il vient à la vraie question, c'est à savoir: Les religieux français sont-ils nuisibles à l'Etat? Et, s'emparant des paroles mêmes du ministre des Affaires Etrangères, M. Delcassé, des ambassadeurs Constans et Doumier et de plusieurs autres, peu suspects de cléricalisme, il rend un splendide hommage aux religieux, qui, de l'aveu de tous, travaillent partout à l'honneur du drapeau de la France, en même temps qu'à la gloire de Jésus-Christ.

Pour ne citer qu'un fait récent, entre tous ceux qu'il évoque, écoutons comment il parle du rôle des religieux dans les affaires de Chine:

"Hier encore, quand le grand drame de Pékin a été terminé, quand le rideau s'est levé sur toute cette magique histoire, une figure est apparue, celle d'un homme en union parfaite avec le mi-

nistre de France, uni avec lui dans le péril et dans le combat, comme la veille dans la négociation et la paix: c'est la figure de Mgr Favier. (Rumeurs à l'extrême gauche).

" Il n'y a personne ici ni au dehors qui ait oublié cette grande journée du 11 août de l'année dernière, quand, au drapeau tricolore déployé sur le sommet de la cathédrale, à la fanfare du *Père Bugeaud* sonné par le clairon des chrétiens, par l'évêque lui-même, répondit tout à coup la clameur des petits soldats habillés en bleu. (Vifs applaudissements.) C'étaient les marsouins conduits par le commandant Darty; et l'évêque termine son récit en disant: "On s'embrassa en pleurant. Nous étions délivrés et délivrés par des soldats français!" Il exprimait dans ces dernières paroles, avec le contentement du salut inespéré, la joie du patriotisme satisfait." (Vifs applaudissements à droite et au centre.)

Tels sont les missionnaires: apôtres sans doute, mais aussi patriotes dans le beau sens du mot.

Aussi bien leurs œuvres sont-elles partout admirables. Et M. de Mun, ce qui ne manque pas de piquant, va jusqu'à rappeler, que lors de l'Exposition Universelle, il eut l'occasion de remarquer que les *œuvres* exposées au pavillon des missions catholiques, avaient l'avantage d'intéresser grandement M. le Président de la République (1) et M. le ministre du commerce. (2)

Eh! bien, par qui donc va-t-on remplacer dans les colonies ces apôtres patriotes? Qui en parti-

---

(1) M. Loubet.
(2) M. Millerand.

culier enseignera à leur place les 600,000 à 700,000 enfants qu'ils instruisent là-bas, en Orient, en Extrême-Orient, en leur parlant de Dieu et de la France?

Sans doute on fait encore des réserves, et, pour les hommes actuellement au pouvoir, comme pour tous les gouvernements même les plus radicaux, l'anticléricalisme n'est pas explicitement un article d'exportation. Pour l'œuvre de la France à l'étranger on hésiterait encore à se priver directement de l'assistance des missionnaires. Mais enfin, si l'on tarit l'eau à la source, que va-t-il arriver? Si l'on supprime les missions en France, il est clair qu'il n'y aura plus de missionnaires français.

Après avoir établi que loin d'être nuisibles les religieux sont indispensables à l'action de la France à l'extérieur, comme du reste l'avait si admirablement indiqué le Souverain Pontife dans sa lettre au cardinal Richard, l'orateur catholique se demande si les religieux sont bien — comme on le prétend — inutiles et improductifs à l'intérieur même de la patrie française.

Il rend volontiers hommage, en passant, aux services que fournit l'*Assistance Publique* — œuvre laïque sous le contrôle de l'Etat — mais il la met au défi, étant données les charges financières qui l'écrasent, de subvenir en plus aux besoins de cette multitude de pauvres, de malades et de miséreux que soutient la charité catholique.

Pour le moment il n'insiste pas sur les œuvres d'enseignement, il doit y revenir. Il s'arrête plutôt à montrer, non sans une fine pointe d'ironie, l'étrange conduite des membres du cabinet Wal-

deck-Rousseau, qui s'en vont de par la France, dans leurs tournées officielles, décorant ici et là des religieuses et des missionnaires... tandis que s'élabore au ministère le néfaste projet qui doit *tuer* doucement toutes les œuvres des moines et des bonnes sœurs! Contradiction flagrante!

Oh! je sais, dit-il, qu'on va nous répondre qu'il ne sera fait aucun mal aux congrégations autorisées... mais, remarque-t-il à nouveau, "le gouvernement reste pour l'avenir le prisonnier des principes qu'il pose," il faudra qu'il en vienne logiquement (c'est ce que prouve l'addition au projet de loi demandée par les socialistes) à supprimer toutes les congrégations. Donc cette réponse ne vaut rien.

D'ailleurs, poursuit le puissant logicien, enfermant les promoteurs de la loi dans un dilemme qui n'est pas commode, si le grand danger économique que vous redoutez est constitué par la mainmorte congréganiste, vous ne pouvez pas distinguer entre congrégations autorisées et congrégations non autorisées! Car la mainmorte existe autant chez les unes que chez les autres.

Il y a plus encore! Il y a le fameux principe nouveau des *droits qui ne sont pas dans le commerce*, dont a parlé M. Waldeck-Rousseau, il y a le principe étrange de "*l'illicéité des vœux*", qu'on a cru devoir défendre avec ardeur. Or, les religieux autorisés, comme ceux qui ne le sont pas, renoncent à des droits qui ne sont pas dans le commerce. En vertu de ses principes, le gouvernement doit donc supprimer les premiers aussi bien que les derniers, car eux aussi ils font des vœux.

Et puisque ces religieux ont le privilège d'in-

quiéter si fort les *charitables libres penseurs*, l'éloquent champion de la cause catholique saisit l'occasion de s'expliquer à leur sujet.

On ne comprend pas, chez les docteurs de la libre pensée, comment il se fait que des hommes libres se renoncent à eux-mêmes — *abneget semetipsum!* — librement, pour se consacrer à Dieu et à ses œuvres. Ces hommes-là, pour M. Viviani, ne sont et ne peuvent être que des mécontents et des découragés. Pour le brillant orateur socialiste, l'inlassable fécondité des congrégations ne se peut expliquer que par les faveurs de l'ancien régime ou par certains besoins de revanche.

Oh! il faut lire la réponse de M. de Mun, cette noble et vibrante page, où le grand orateur catholique donne à la Chambre française l'une des plus belles et des plus profondes leçons de christianisme qu'elle ait jamais entendues. Déjà elle a été citée cette page par toutes les revues catholiques. Elle mérite, on va le voir, d'être conservée aux générations chrétiennes de l'avenir. Elle est certainement l'un des échos les plus pathétiques du magique *sequere me* de Jésus, le divin Maître:

" Messieurs, cette question profonde des œuvres de religion, M. Viviani l'a touchée dans son beau discours, dont moins que personne — encore tout confus des paroles qu'il m'a adressées — je pourrais méconnaître l'éloquence et la hauteur. M. Piou lui a magnifiquement répondu, et je ne devrais pas ranimer ici ce débat philosophique. Cependant, que M. Viviani me permette de le lui dire, il ignore ce qui se cache dans ces asiles, dont il a parlé dans une langue à la fois si noble et si passionnée. Il l'ignore, et il en cherche vaine-

ment le secret dans les aspirations inassouvies et dans les injustices d'une société imparfaitement organisée. Ce n'est pas là qu'il le trouvera. Il n'en découvrira même qu'une bien faible part dans l'abdication volontaire des âmes découragées de la vie, qui demandent au cloître le silence et la paix.

"M. Viviani a éveillé l'écho de la grande voix de Berryer. J'ose le dire, Berryer, Berryer lui-même, dans ce superbe discours de 1845, n'a soulevé qu'un coin du voile, et, sans doute, M. Piou le disait, il n'est pas permis de le soulever tout entier devant une assemblée politique. Cependant, permettez-moi de le dire, non! ce n'est pas le découragement et la lassitude, ce n'est pas la déception du cœur ni l'effroi de la vie qui peuple les couvents; c'est l'irrésistible et l'impérissable attrait du sacrifice et du dévouement (vifs appl.); c'est le mystérieux besoin que la foi met aux âmes croyantes d'accomplir par ce don de soi-même la loi fondamentale du christianisme. Ne cherchez pas ailleurs le secret de la vie religieuse: il est là, à des profondeurs où les lois et les gouvernements ne peuvent atteindre, où s'alimente sa source intarissable et d'où s'élancent sans trêve, vers le monde refroidi par l'égoïsme, labouré par la misère et la souffrance, ces hommes et ces femmes qui ont renoncé à lui demander ses joies pour lui donner leurs exemples de pauvreté volontaire, de charité héroïque, d'obéissance réfléchie, de dévouement sans récompense humaine, quelquefois payés par l'outrage et par le mépris, et qui font ainsi dans le sacrifice de leur liberté, le dernier, le plus magnifique, le plus décisif usage de la liberté elle-même!" (Appl. prolongés.)

C'est à ce moment, que, rappelant à l'ordre un interrupteur de l'extrême gauche, M. le président Deschanel, évidemment sous le charme de cette chaude éloquence, disait simplement: "Respectez au moins le talent!" Qui, en effet, ne serait pas ému à de tels accents? Mais le parti pris est aveugle et sourd et l'on comprend, hélas! les interruptions des socialistes!

Elles n'empêchent pas cependant le grand orateur catholique de continuer le développement de sa puissante argumentation.

Contre les héritiers des doctrines de 89, il établit donc qu'en vertu même des principes de la "déclaration des droits de l'homme", toutes les lois qu'on a voulu naguère créer ou appliquer contre les congrégations religieuses se sont effondrées dans les mains de ceux qui s'en voulaient servir; et, la raison, on le perçoit, en est assez simple: c'est que, d'une part, la *Révolution* a proclamé avec éclat la liberté pour tous et que, d'autre part, les religieux sont eux aussi des citoyens tout comme les autres hommes!

Et c'est ainsi que M. de Mun en arrive à se demander pourquoi les républicains du gouvernement actuel, se séparant violemment des hommes du *centre*, rompent avec toute logique et veulent imposer au pays cette fameuse "loi d'association" que réclament les radicaux et les socialistes?

"Ah! c'est que, dit-il, parmi ces congrégations "religieuses, parmi ces citoyens, il en est "quelques-uns qui, usant du droit qui appartient "à tous, prétendent enseigner la jeunesse et "trouvent en France beaucoup de familles prêtes "à leur confier leurs enfants".

Et c'est bien là la vérité. La mainmorte, le milliard, les vœux illicites... tout ça, c'est la mise en scène, c'est la parade! L'orateur veut aller au fond du débat. Nous tâcherons de l'y suivre dans un prochain et dernier article.

Ve ARTICLE

Les Religieux et l'Enseignement.

L'INSTRUCTION et l'éducation de l'enfance et de la jeunesse sont partout et toujours la grande question nationale. Quiconque aime sa patrie et veut travailler à sa gloire ne peut évidemment pas se désintéresser de l'avenir, et, l'avenir, il appartient aux jeunes, c'est indéniable!

Aussi n'est-ce pas seulement en France, on peut le noter au passage, que les luttes contre l'Eglise se font d'une manière plus ou moins directe, sur le terrain de l'enseignement. Voilà pourquoi surtout, il est utile de suivre et d'étudier les événements qui se déroulent actuellement à la Chambre française. Il s'en dégage une leçon dont les économistes chrétiens de tous les pays peuvent faire leur profit.

Pénétrant donc au fond du débat, après avoir nettement dégagé la position, M. de Mun, dans son discours du 21 janvier dernier, arrive à la grosse question de l'enseignement des religieux.

Tout d'abord il remarque avec esprit et jus-

tesse, que l'opportunisme de M. Waldeck-Rousseau ne lui a pas permis d'être aussi franc que ses compromettants alliés, les socialistes. L'obligation où il s'est trouvé de retraiter naguère, à propos du projet de loi sur le stage scolaire, l'ayant sans doute suffisamment instruit, M. le Président du Conseil ne s'est pas senti assez fort pour braver directement l'opinion publique. Mais les socialistes sont moins amis des faux-fuyants. L'expédient du *milliard* et de la *mainmorte* ne leur suffit pas. Grâce à leurs amendements, la question de l'enseignement émerge des subtilités d'un débat, que M. Waldeck-Rousseau aurait voulu plus habile et moins direct.

Les religieux sont-ils dignes ou indignes d'être les maîtres de la jeunesse, de celle que les pères de famille leur confient libremnt? Voilà le nœud gordien de toute la discussion.

Or, pour soutenir leur prétendue indignité, il faut des preuves. C'est élémentaire. Et puisqu'il y a cinquante ans — pour ne parler que de la dernière période—que les religieux enseignent en France, M. Trouillot (qui fut l'élève des Jésuites!) n'avait qu'à chercher ses preuves dans l'expérience d'un passé assez récent. Au lieu de cela, M. le Rapporteur de la commission s'est lancé (*proprio periculo*) dans les considérations théologiques, il s'est diverti avec des cas de conscience et il a dénoncé la morale catholique avec des citations latines plus ou moins arrangées.

On pouvait le prévoir, l'érudition de M. Trouillot s'est trouvée assez vite à court... Mais, il y a dans la Chambre française d'autres élèves des religieux et des Jésuites. Ceux-là M. de Mun les invite à se lever.

"Eux aussi ils se lèveront, dit-il, et ils vous demanderont compte (à M. Trouillot) de l'accusation que vous portez contre eux.

"Ils nous conduiront devant les tableaux d'honneur où sont inscrits, dans nos écoles, les noms de tous ceux qui tombèrent pour le drapeau (appl.) en quelque main qu'il fût porté, depuis le Mexique jusqu'au Tonkin, sur les champs de bataille de l'Est et sur ceux de la Loire, à Madagascar comme au Soudan.

"Ils nous montreront la liste des ingénieurs, des savants, des explorateurs comme Brazza et Soleillet, des soldats comme Marchand et Baratier, qui, étrangers à toute pensée politique, ont épuisé leurs forces, exposé leur vie, consacré toute leur intelligence à bien servir la patrie par tous les moyens que fait enfanter l'énergie humaine. Où, quand la France a-t-elle trouvé des serviteurs plus loyaux, plus fidèles, plus efficaces? (Vifs applaudissements.)... "Il faudra dire, poursuit plus loin l'éloquent orateur, il faudra dire qui, quels maîtres, quelles leçons, quelles doctrines ont formé, pendant dix siècles, les écrivains, les penseurs, les littérateurs et les savants! Il faudra dire quelles ombres le dogme a jetées sur l'esprit de Pascal, sur l'esprit de Descartes, de quelles ombres il a obscurci le génie de Corneille et celui de Bossuet (applaudissements), de quelles ombres il a obscurci le génie de Pasteur!..."

A cette doctrine des maîtres religieux, Jésuites et autres, à cette doctrine qui est celle de l'Eglise, à cette doctrine qui a formé les générations qui ont fait de la France la *grande nation*,

M. de Mun se demande justement quelle doctrine on pourra bien substituer et au nom de qui ou de quoi. Il jette aux opportunistes le mot célèbre d'Etienne Lamy, en 1879; il les somme de montrer aux chrétiens de France "de quel Sinaï ils descendent," eux, qui veulent leur dicter une loi nouvelle pour leur conscience! Et il répond pour eux en faisant toucher du doigt, pour ainsi parler, l'infinie variété des enseignements que donnent les maîtres de l'Etat, en philosophie, en histoire et en économie sociale. "Quoi! conclut-il, par un superbe mouvement, dans ce choc, dans ce chaos d'idées et de doctrines, une seule sera proscrite, une seule n'aura ni droit dans la cité, ni voix dans l'école, et ce sera l'idée, la doctrine catholique?"

Comment donc concilier cette thèse autoritaire et arbitraire avec celle de la liberté pour tous? Sur quel article de la *déclaration des droits de l'homme* peut-on bien appuyer ce dogme exclusiviste? C'est là un problème que les pontifes de la libre pensée ne réussiront jamais à résoudre, fussent-ils armés de tout le bagage de la science moderne!

Comment des libres penseurs, dont "l'histoire se confond avec celle de la libre discussion", peuvent-ils sans rougir imposer aux pères de famille catholiques un enseignement et des maîtres qui répugnent à leurs convictions?

"Mais, ajoute M. de Mun, les partis ne connaissent pas la pudeur." Pourvu qu'on réussisse à étouffer l'action de la vie catholique qui se manifeste si belle en France, ces dernières années, on sera content! Et alors, s'inspirant de cette

foi chrétienne vive et ardente, qui a si souvent fait la force des plus généreux fils de la France, confiant toujours, malgré les tristesses de l'heure présente, dans les destinées futures de sa noble patrie, le successeur de Berryer et de Montalembert prédit, avec une admirable assurance, aux ennemis de la religion, qu'en dépit du nombre, qu'en dépit de leurs forces actuelles... ils seront en définitive défaits et vaincus! parce qu'ils ont, dit-il, "dans leur famille, un héritier plus dangereux que les prétendants au trône!"

"Votre illusion est étrange, s'écrit-il en s'adressant aux gouvernants opportunistes, vous croyez que vous pourrez d'une main contenir ceux-ci (l'extrême gauche) et de l'autre combattre ceux-là (la droite). C'est une bien grande erreur. Nous serons peut-être vaincus, mais c'est vous qui serez écrasés.

"Et peut-être, alors, serez-vous bien heureux de trouver dans ce pays quelques hommes attardés dans les ténèbres du dogme qui croiront encore, pour les avoir appris de leurs maîtres, à quelques-uns des principes sur lesquels s'appuie l'ordre social et qui vous aideront à défendre contre l'héritier les restes de l'héritage" (Appl.)

Passant plus loin aux signes des temps que ne veulent pas comprendre les fanatiques de la libre pensée, M. de Mun poursuit: "Vous entendez monter autour de vous, avec surprise, plusieurs avec colère, du sein des milieux intellectuels, le bruit grandissant des aspirations religieuses et des professions de foi imprévues..."

"Vous voyez cela et vous ne comprenez pas! Vous croyez qu'avec des lois et des décrets, vous

viendrez à bout d'arrêter cet incessant courant de renaissance religieuse! Mais non! tout ce que vous tenterez tournera contre vous-mêmes! Et, vraiment, moi qui rêve, pour mon pays, le retour complet à la foi chrétienne, et qui, dans ma carrière, ne me suis fortement attaché qu'à cette seule idée, je suis tenté de saluer comme une aurore vos promesses de persécutions. Vous croyez semer des impies, la France récoltera des chrétiens!" (Appl.)

Nous avons tenu à citer longuement cette superbe manifestation de foi chrétienne et de patriotique confiance, parce qu'il nous paraît que la gravité des circonstances lui donne une remarquable valeur.

Ah! sans doute, le grand orateur catholique n'a pu s'empêcher de le dire, ce n'est pas sans tristesse que ses amis et lui acceptent le terrible combat qu'on leur présente. Ils sont tristes d'une "tristesse patriotique"! Mais quand même, ils ont confiance.

"Au-dessus des disputes et des passions... il y a un fait qui domine l'histoire des dernières années. C'est l'immense, l'universelle aspiration vers l'apaisement et la réconciliation... L'idée de la patrie devient chaque jour plus puissante: il semble que par un secret instinct la foule embrasse plus étroitement son image sacrée, comme la cité romaine le palladium antique, pour lui demander de rétablir entre les citoyens l'harmonie rompue..."

Il n'y a pas à le nier, ce signe des temps a une éloquence significative!

Mais, hélas! cet apaisement, le ministère Waldeck-Rousseau ne l'a pas voulu. Il a mieux aimé rallumer la guerre religieuse!

"Soit! termine le moderne confesseur de la foi, soit! ce sera votre responsabilité, monsieur le Président du conseil, devant le pays et devant l'histoire. Je crois qu'elle pèsera lourdement sur vos épaules et sur votre nom. La nôtre est dégagée. Il ne nous reste qu'à combattre avec toute notre énergie, sans rien abandonner des droits qui nous appartiennent et sans perdre l'espérance de trouver encore dans le pays et dans le parlement, des hommes assez indépendants, assez confiants dans la liberté, pour les défendre avec nous." (Appl.)

Nous voudrions avoir à dire que ce discours si digne, si logique et si vibrant à rallié les votes de la majorité. Mais, on le sait, tel n'est pas le cas. La loi a été adoptée en principe. On en discute les articles point par point depuis deux mois. Ces jours derniers on était à l'article 14e ayant pour but, tel qu'amendé, de supprimer l'enseignement par les religieux; le *câble* nous apprend que, le 22 mars, M. de Mun est revenu à la tribune, reprendre sans doute et développer les idées qui étaient à la base de son argumentation du 21 janvier dernier. Nul doute que la majorité a encore été fidèle à M. Waldeck-Rousseau et, selon toute apparence, la fameuse loi sera définitivement votée.

L'hiver est triste et sombre au cher pays de France. Le 2 février, le pape disait au P. Bailly, qu'il craint pour notre ancienne mère patrie. Mais malgré ses craintes, Sa Sainteté espère encore et sa sympathie pour la *très noble nation des Francs* ne se dément pas.

Ici, sur les bords du St-Laurent, tout ce touche aux destinées de la chère patrie française nous émeut à juste titre. Aussi est-ce de grand cœur que nous prions pour les opprimés et les persécutés.

D'autre part, nous nous souvenons avec fierté que la France est encore la grande pourvoyeuse des œuvres chrétiennes, nous pensons avec émotion à sa générosité pour le pape, à son action pour la propagation de la foi, nous saluons avec respect ses légions de missionnaires, et, malgré les tempêtes de l'orage qui l'assaillent, nous avons foi quand même, nous avons foi toujours en son avenir chrétien.

Selon l'admirable expression de M. de Mun: "on croit semer des impies, la France récoltera des chrétiens!"

Et, entre toutes les raisons qui soutiennent notre confiance, ce n'est certes pas la moindre que nous donne actuellement l'admirable lutte que les catholiques soutiennent à la tribune de la Chambre française. Si, en effet, sous la coupole du Palais Bourbon, souvent la force prime le droit, le droit ne s'en affirme pas moins avec éclat, et les tenants de la libre pensée trouvent à qui parler.

Aux noms des Brisson, des Viviani, des Trouillot et des Waldeck-Rousseau, ennemis habiles et puissants sans doute, nous opposons avec une inébranlable confiance — car l'avenir est à Dieu! — les noms des Piou, des Lasies, des Lerolle, des Gayraud, des Lemire et celui du comte Albert de Mun, leur incomparable maître à tous!

En terminant cette modeste étude, qu'il nous soit permis d'envoyer respectueusement de nos lointains rivages, à tous ces vaillants défenseurs du droit et plus spécialement au *Chevalier de Dieu*, qu'est le comte Albert de Mun, l'humble témoignage de notre profonde admiration. (1)

Sherbrooke, mars 1901. *(Semaine Religieuse de Montréal.)*

---

(1) Après la lecture de ces pages, M. le comte Albert de Mun, *vivement touché des sentiments* que je lui avais exprimés, m'adressait, à la date du 28 avril 1901, *ses sincères remerciements.*—E.-J. A., ptre.





UN APPEL A DIEU (1)

La livraison des *Etudes* des Pères de la Compagnie de Jésus du 5 septembre 1901, nous apportait naguère un article, signé par le Révérend Père Joseph Burnichon, qui est vraiment admirable de fond et de forme.

Le Père Burnichon l'intitule: "Les derniers jours d'un condamné." On devine qu'il s'agit de ces *condamnés* pour le crime de *vœux de religion*, que la loi dite d'*Association*, en France, va chasser ou a déjà chassés loin du sol de leur patrie.

Avec une vivacité saisissante, le distingué Jésuite peint l'état d'âme de ces vénérables bannis, au moment de leur départ; avec une vigueur très fière, il stigmatise les illogismes et les brutalités des républicains autocrates de 1901; avec une dignité très noble, il proteste contre les lois odieuses; avec un bon sens implacable, il écarte les explications boiteuses et les prétextes fallacieux; puis, à la façon des martyrs, il finit par s'incliner devant l'iniquité des hommes en en appelant à Dieu: "Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello!"

---

(1) Cette étude a paru dans la livraison de novembre 1901 de la *Revue Canadienne*.

Nous avons lu cet article, une première fois, par un dimanche d'octobre. La nature était triste. Les feuilles s'en allaient au vent toutes jaunies et froissées. Les arbres, dénudés, paraissaient comme abandonnés. Le ciel lui-même, en gris sombre, pleurait doucement, par intervalle. Cette poésie automnale était comme le cadre naturel dans lequel nous groupions, par la pensée, les bannis fugitifs de là-bas.

Nous arrivions aux dernières lignes de l'article précité quand un rayon de soleil traversa soudain la croisée, juste au moment où ce cri du chrétien, venu du cœur sous la plume du Jésuite, illuminait notre tristesse: "Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello!"

Oui, certes, ils ont droit d'en appeler à Dieu, les chers proscrits de France! et c'est pour le redire à nos amis de la *Revue Canadienne* que nous nous hasardons à analyser les belles pages signées par le Père Burnichon. Ceux qui souffrent là-bas sont deux fois nos frères, par le sang et par la foi. Souvenons-nous-en et ne leur marchandons ni nos sympathies ni nos prières.

* * *

Du 1er juillet au 1er octobre, deux cent mille religieux et religieuses de France ont dû prendre parti entre la demande d'autorisation exigée par la loi et la dissolution menaçante. Le Pape a laissé à chacune des Congrégations visées par l'ultimatum de la *loi Waldeck* le soin de voir et de décider lequel des deux maux était pour elle le moindre. Beaucoup ont choisi l'exil.

Le Père Burnichon explique que les Jésuites n'ont pas eu à choisir. "Certaines victimes étaient marquées d'avance pour le sacrifice," entre autres, évidemment, les fils de Loyola. "La Compagnie de Jésus, écrit-il, est en possession de recevoir les premiers coups." D'ordinaire en effet, de tous les condamnés à mort par les potentats de la libre pensée, les Jésuites sont pour le moins de la *première charrette*. On se souvient des lois de M. de Bismarck et des décrets de 1880. D'où l'écrivain des *Etudes* conclut qu'il est aussi bien que personne en position de parler des *derniers jours d'un condamné.*

Quant à nous qui voyons les choses de loin et qui n'avons pas à en souffrir personnellement, nous nous consolerons peut-être en pensant que les Jésuites savent mourir... et ressusciter, parce que pour eux, plus que pour tout autre sans doute, s'est réalisée la prophétie de Tertullien, le sang de leurs martyrs a toujours été une semence féconde.

Mais, pour les *condamnés* eux-mêmes, il s'agit de marcher au supplice, et si forte que soit la foi, la nature a bien le droit de protester.

Tout d'abord que vont-ils souffrir?

* * *

Quitter son couvent, sa famille religieuse, ses frères, ses œuvres et sa vie pour la terre de l'exil qu'est-ce que c'est bien si ce n'est laisser là "tout un ensemble de choses dont on ne fait pas l'inventaire, dont le banni lui-même ne saurait pas dire le nom et dont pourtant l'absence *tue*."

“ Supposez, continue le Révérend Père, qu’on
“ vienne un jour vous arracher par la force, de
“ votre demeure, cette demeure fût-elle une chau-
“ mière, vous séparer de votre famille, vous dis-
“ perser, vous et les vôtres, avec défense de vous
“ retrouver sous le même toit; est-ce que votre
“ cœur ne sera pas brisé et votre existence flétrie?
“ Est-ce que l’on vous consolera beaucoup en vous
“ montrant les rues et les boulevards, et en vous
“ disant que vous êtes libres maintenant d’aller
“ où bon vous semble, de loger comme il vous
“ plaira, à l’hôtel ou en garni, à condition que pas
“ un des vôtres n’y sera avec vous? ”

Ah! sans doute, ceux qui prétendent anéantir les congrégations en seront pour leurs frais — et ces frais-là vont grever le budget! — Oui, on peut *dissoudre* les communautés en abusant de la force, mais la congrégation se maintiendra quand même, car son existence dépend de la conscience de ses membres, et le conscience est au-dessus des atteintes de la force brutale. Jadis les édits des Néron et de Domitien se sont exécutés, mais l’Eglise a vécu.

Il n’en reste pas moins vrai que la dissolution et la dispersion feront souffrir. L’écrivain des *Etudes* le sait par expérience et il en parle avec une émotion communicative: “ Il y a vingt ans,
“ le gouvernement mobilisa la police, l’armée et
“ les serruriers pour nous jeter à la rue... Oui; il
“ y eut alors, pendant des années, pour la plupart
“ des religieux expulsés, de cruelles souffrances
“ morales, sans parler des autres. Nous sommes
“ hommes après tout et nos âmes ne sont pas
“ fortes à la façon des rochers. Puis, on ne re-

"commence pas sa vie à tout âge, et quand on "essaie de transplanter les arbres qui ne sont "plus jeunes, ils languissent et ils meurent..."

* * *

Et c'est cette vie-là qu'il leur faut revivre!

De par quel droit ose-t-on, en ce temps de *liberté* et *d'égalité*, mettre ainsi les gens à la porte? Il n'y en a pas d'autre que celui de la force. La voix autorisée de Léon XIII a réprouvé hautement "de telles lois, parce qu'elles sont contraires au droit naturel et évangélique..." (Lettre aux supérieurs généraux, 22 juin 1901.) Le droit évangélique, les Jacobins qui gouvernent la France ne s'en préoccupent guères, mais au moins on serait en lieu d'attendre qu'ils n'abdiquent pas leur raison. Même pour eux le droit naturel subsiste. Et pourtant!...

Le Père Burnichon rappelle à propos le mot de Renan, répondant à quelqu'un qui demandait à suivre un cours de droit naturel au Collège de France: "Il n'y a pas de droit naturel!" Cette parole peut surprendre dans la bouche d'un homme aussi avisé que Renan, mais, après tout, quand on nie Dieu, que voulez-vous qu'il reste à l'homme si ce n'est sa force brutale... et ses faiblesses?

Le droit naturel, écrit le Père Burnichon, "a été singulièrement négligé dans les discussions de l'une et de l'autre chambre," lorsque s'est votée la loi d'*association*.

Nous en demandons pardon à l'illustre écrivain des *Etudes*, mais nous ne sommes pas prêt à ad-

mettre, pour notre part, ces reproches indirects à l'adresse des députés et des sénateurs catholiques.

On comprend sans peine qu'il ait fallu aux champions de la bonne cause, et au Palais Bourbon et au Luxembourg, suivre avant tout leurs adversaires sur le terrain où ils se plaçaient. A cela rien d'étonnant. Mais dire qu'ils ont *singulièrement négligé* de traiter la question au point de vue du droit naturel, c'est à notre avis — disons-le respectueusement — aller trop loin.

Les députés catholiques et leurs collègues du sénat ont trop noblement et trop fièrement défendu une cause qu'ils savaient à peu près perdue d'avance, pour qu'on ne leur rende pas ce témoignage qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu, qu'ils n'ont rien *négligé* et qu'ils ont livré le plus beau combat oratoire qui se soit entendu, sous les voûtes des chambres françaises, depuis les jours de Montalembert et de Dupanloup.

Qu'on relise, par exemple, le discours du 21 janvier, à la chambre, de M. le comte Albert de Mun, (1) ou encore les déclarations du 13 juin, au sénat, de M. l'amiral de Cuverville, et nous croyons que l'expression du Révérend Père Jésuite paraîtra au moins un peu forte.

Dans l'un de ces brillants mouvements d'éloquence dont il a le secret, et alors qu'il donnait aux députés de France l'une des plus profondes leçons de christianisme qu'ils aient jamais reçues, M. de Mun s'écriait: " Non! ce n'est pas le décou-

---

(1) Cf. l'Etude qui précède : " *Un Chevalier de Dieu.* "

"ragement et la lassitude, ce n'est pas la décep-
"tion du cœur ni l'effroi de la vie qui peuplent les
"couvents, c'est l'irrésistible et l'impérissable
"attrait du sacrifice et du dévouement (vifs ap-
"plaudissements); c'est le mystérieux besoin que
"la foi met aux âmes croyantes d'accomplir par
"ce don de soi-même la loi fondamentale du
"christianisme. Ne cherchez pas ailleurs le
"secret de la vie religieuse: il est là, à des pro-
"fondeurs où les *lois* et les *gouvernements* ne
"peuvent *atteindre*, où s'alimente sa source inta-
"rissable et d'où s'élancent sans trêve, vers le
"monde refroidi par l'égoïsme, labouré par la mi-
"sère et la souffrance, ces hommes et ces femmes
"qui ont renoncé à lui demander ses joies pour
"lui donner leurs exemples de pauvreté volon-
"taire, de charité héroïque, d'obéissance réflé-
"chie, de dévouement sans récompense humaine,
"quelquefois payés par l'outrage et par le mépris,
"et qui font ainsi dans le sacrifice de leur liberté,
"le *dernier*, le plus *magnifique*, le plus *décisif usage*
"de la *liberté elle-même!*" (Appl. prolongés.)

Et le 13 juin, au sénat, en réponse au rapporteur M. Vallé, nous entendons M. l'amiral de Cuverville rappeler avec énergie les propres paroles du Pape, à savoir que "partout où a été respecté "le *droit naturel* de tout citoyen de choisir le genre "de vie qu'il estime le plus conforme à ses goûts "et à son perfectionnement moral, partout aussi "les ordres religieux ont surgi comme une pro-"duction spontanée du sol catholique..." Et ce n'est pas avec une force moindre que M. l'amiral proclame ensuite "que les vœux ne relèvent que de la conscience" et que "la *loi* ne les connaît pas,"

ou encore, en citant une lettre d'un père de famille justement indigné, "que traiter ainsi les re-"ligieux en criminels c'est les priver de leurs "*droits légitimes*...!"

Nous le savons bien, personne ne s'est borné à ne développer que la thèse de droit naturel, on y ajoutait des considérants venus d'autre source; mais il nous avait paru que de tous ces discours catholiques et modérés (factions de Mun-Gayraud et Méline-Ribot), que nous avons tous lus aussi bien que ceux de leurs adversaires, il jaillissait une note d'ensemble qui disait à M. Waldeck-Rousseau et à ses fidèles: "Vous commettez une injustice! Vous péchez contre le bon sens! Vous violez la nature." N'était-ce pas là un appel au droit naturel?

Le Père Burnichon y revient — et en cela nous l'admirons, — avec une belle vigueur que n'affaiblit en rien une fine pointe d'ironie. Le Code, dit-il, ne reconnait pas les vœux? Soit. Mais de ce qu'il ne les reconnait pas, s'ensuit-il qu'il les défende? C'est absurde.

D'ailleurs, continue-t-il, je ne demande pas à la loi de sanctionner mes vœux. J'ai le droit naturel de formuler dans mon for intérieur tel engagement, même perpétuel... cela me regarde et ne regarde que moi! La loi n'a rien à y voir sans se permettre une "invasion tyrannique et vaine sur le domaine de la conscience."

C'est là du franc-parler ou nous ne nous y connaissons pas. C'est dire carrément à ces Messieurs du Parlement: frappez, si vous voulez, du glaive de votre loi; mais sachez-le bien, ma conscience est plus haute que vos coups. Libre je

suis et libre je reste, dans mon cœur et dans mon âme. Vous vous attaquez au droit naturel. Cela ne l'empêche pas de rester debout. Votre loi n'en est pas une.

Encore une fois ce langage est digne et ferme; mais le distingué correspondant des *Etudes* n'eût rien perdu à ne pas reprocher aux orateurs catholiques de la chambre et du sénat une *négligence* que l'on peut, croyons-nous, persister à ne point voir.

* * *

Si on attente au droit naturel par cette loi d'*association*, on viole aussi, argumente l'écrivain des *Etudes*, le droit constitutionnel qui veut l'égalité de tous les citoyens devant la loi. C'est très clair en effet. Pour les uns la *loi Waldeck* est "libérale jusqu'à l'abdication," pour les autres elle est "autoritaire jusqu'à l'absolutisme." En vertu de son dispositif, vous êtes libres d'être des francs-maçons, des socialistes, des anarchistes, des sans-patrie... mais non pas des religieux ou des religieuses! Pour cela il vous faut demander l'autorisation au gouvernement et non pas l'autorisation légale, qui confère la personnalité civile, mais — comme le note très bien le Père Burnichon — ce qu'il vous faut, dans toute la force odieuse du terme, c'est la *permission*.

Pourquoi deux poids et deux mesures?

Le savant religieux a cherché les raisons des persécuteurs de moines et de nonnes dans leurs *rapports* et leurs *discours*. Il n'a rien trouvé, et pour cause.

M. Vallé, le rapporteur au sénat, a parlé de vœux non autorisés par le Code! Déjà, justice est faite de ce procédé qui consiste à conclure du fait qu'une chose n'est pas sanctionnée par la loi à ce fait tout autre qu'elle est défendue. C'est tout bonnement absurde.

M. le rapporteur a rappelé en outre — lui, un républicain! — que l'autorisation préalable était jadis exigée sous les régimes monarchiques! Les voilà bien sous leur vrai jour, quoi qu'ils en disent, les hommes des principes de 89! "Crois ce que je dis! Fais ce que je veux... ou meurs!" Louis XIV n'a jamais été aussi autocrate.

Mais, avait expliqué M. Waldeck-Rousseau, et beaucoup ont repris l'argument, les associations religieuses ne développent pas l'individu comme les autres sociétés humaines; elles le diminuent au contraire, l'annihilent au profit de la congrégation. Et voilà pourquoi il faut aux religieux un traitement spécial, un règlement particulier!...

Oh! comme elle est fière et belle, la riposte du fils de St-Ignace: "Non; nous ne nous sentons "pas le moins du monde absorbés, ni diminués, "moins encore anéantis. Il n'est pas un religieux "qui ne puisse dire comme ce moraliste: Quand "je me regarde, je me méprise; mais quand je me "compare, je suis tenté de m'enorgueillir. Sans "forfanterie aucune, nous pouvons affirmer que "nous cultivons notre intelligence et trempons "notre volonté, sous la discipline religieuse, "autant que nos voisins, dans la possession de "ce qu'ils appellent leur indépendance; et, à tout "prendre, nous nous estimons plus libres que

“beaucoup de nos concitoyens dont les servitudes
“sont autrement lourdes que celle de notre règle;
“et je ne parle pas même ici des fonctionnaires
“de haut et bas étage pour qui la liberté, sous ses
“formes les plus précieuses, est certainement
“moindre que dans les couvents les plus austères.
“Avant de crier au paradoxe, je demande qu'on
“prenne la peine d'examiner et de réfléchir. Non,
“une fois encore, notre personnalité n'est point
“si diminuée, si anéantie qu'on se plait à le dire;
“si elle l'était en effet, apparemment on ne se
“donnerait pas tant de mal pour nous extermi-
“ner. On ne part pas en guerre contre des ca-
“davres.”

Au reste, si prononcer des vœux c'est une violation des lois, comme on l'a proclamé du banc des ministres, pourquoi parler d'autorisation? Et l'intelligent Jésuite, bon dialecticien comme tous ses frères, laisse ces Messieurs du *ministère* et des *commissions* dans l'impasse d'un dilemme qui n'est pas commode: Ou bien, leur dit-il, nos vœux sont contraires au droit et vous n'avez pas à les autoriser; ou bien, ils sont dans l'ordre et vous n'avez qu'à nous laisser tranquilles! C'est simple et concluant.

* * *

Cette prétendue raison de “l'abdication des droits de l'individu” n'est donc qu'une habileté qu'on présente pour la galerie et que les auteurs de la loi néfaste ne jugent pas au sérieux, c'est évident; mais, ils s'en vont répétant, et d'autres avec eux — même des catholiques!—: “Ces sociétés de religieux, ce ne sont pas des associations comme les autres...!”

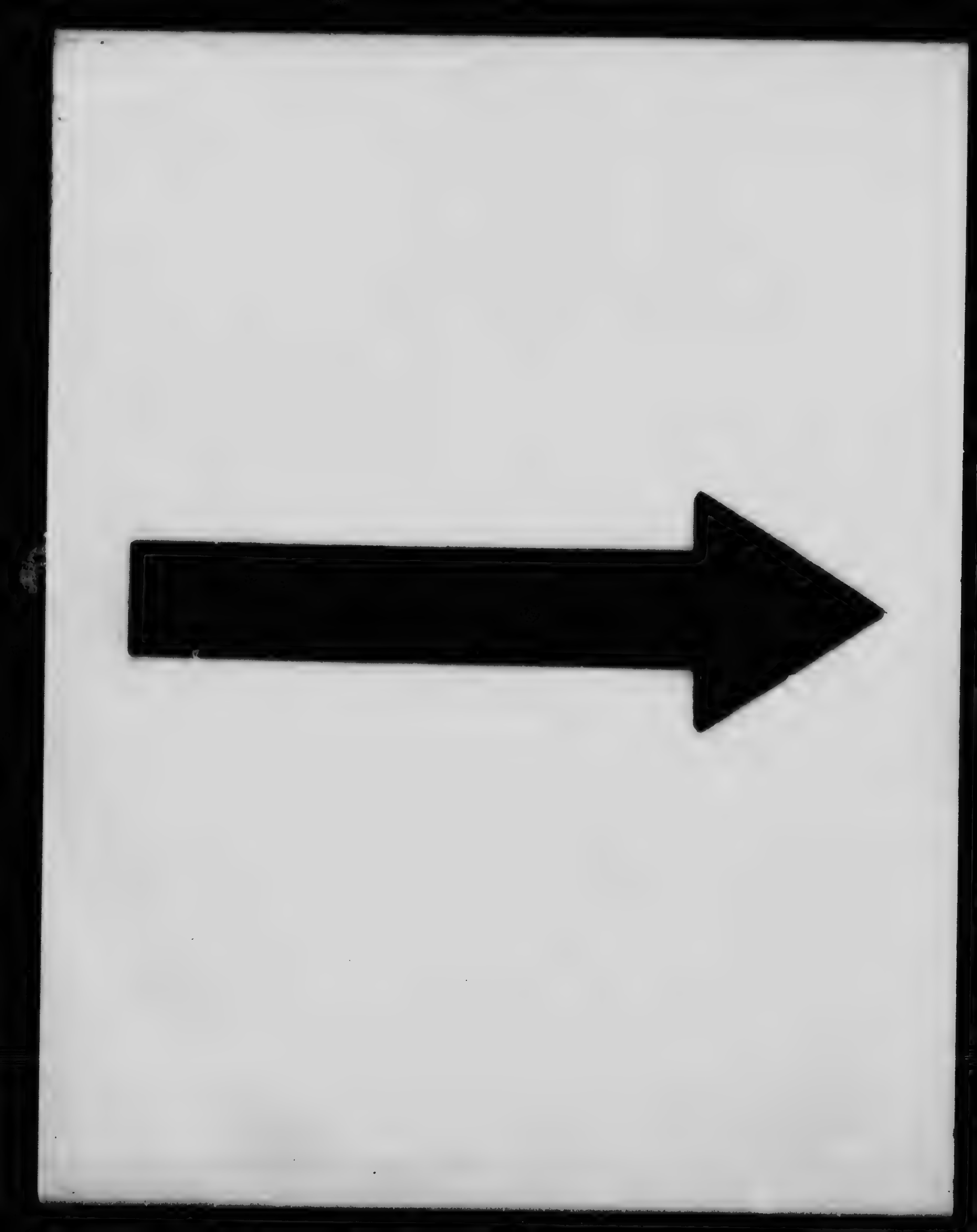
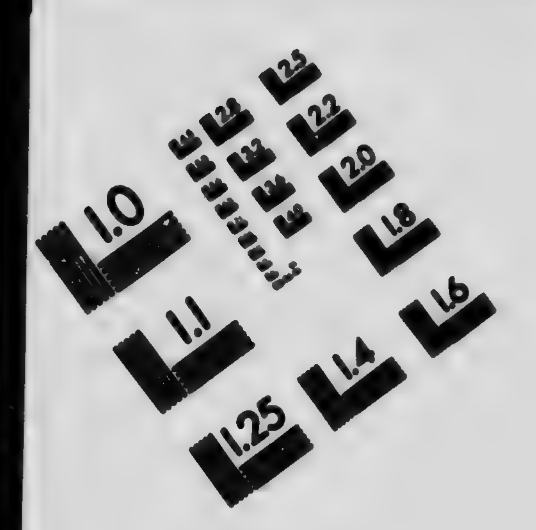
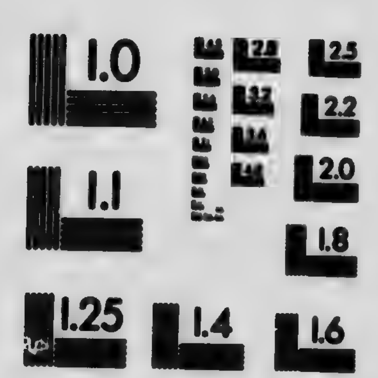
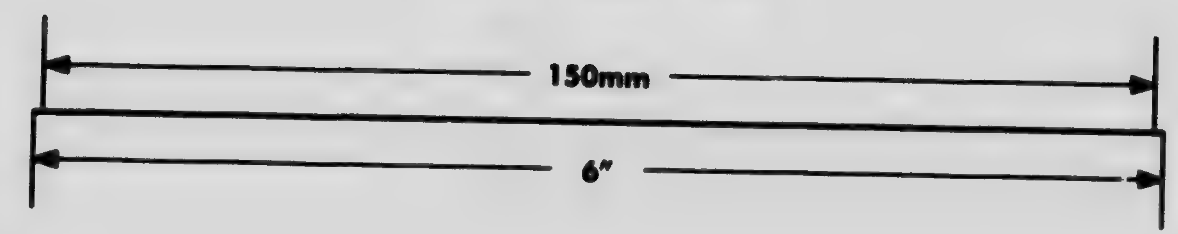


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

Pour ça, bien sûr, admet le Père Burnichon, "il "y a certaines différences entre un couvent d'Ur-"sulines et une loge de francs-maçons"; mais la question est de savoir si le caractère propre du religieux lui mérite d'être privé des franchises communes.

Les religieux font des vœux, des promesses à Dieu!

En quoi cela fait-il tort à la société? Si absolue que soit leur obéissance, elle ne les mènera jamais qu'à faire bien et mieux. Que dites-vous, au contraire, de l'obéissance aveugle et idiote du socialiste anarchiste dont le bras frappe souvent à la tête et au cœur des nations? Vraiment, le Caserio de Carnot et le Czolgoss de McKinley ne vous paraissent-ils pas autrement dangereux que tous les Jésuites du monde?

Mais les Jésuites et autres religieux vivent en communauté!

A qui cela nuit-il? si c'est leur goût et leur désir, qu'avez-vous à y voir? Ne vit-on pas en communauté dans vos lycées et dans vos hôtels des bains de mer?

Oui, mais les moines ne sont pas libres de quitter la communauté, on exerce sur eux une contrainte morale, il faut les protéger contre leurs supérieurs!

D'abord, ce n'est pas le cas qu'on leur en impose, le Père Burnichon le nie avec raison. Celui qui possède un tant soit peu l'histoire de l'Eglise et des communautés le sait très bien. D'ailleurs ce qu'on affirme sans preuve se réfute de même: "quod gratis asseritur et gratis negatur." Enfin, il serait curieux de demander aux milliers de

religieux et de religieuses qui quittent la France, au moment où nous écrivons ces lignes, d'où vient la *contrainte* qu'ils subissent, si c'est de leurs chers règlements ou de la néfaste *loi Waldeck!*

Mais toujours, reprend-on, il y a le danger économique, le péril de la mainmorte!

On se le rappelle, l'illustre comte de Mun a fait jadis s'évanouir bel et bien le *fantôme* du milliard des Congrégations. L'écrivain des *Etudes* n'ignore pas que ce point est réglé pour tout le monde. Inutile d'insister, chez les voteurs de la loi, radicaux et autres, aussi bien que chez les opposants, modérés et catholiques, l'épouvantail des richesses congrégationnistes est une simple mise en scène destinée à éblouir les badauds; et puis, souligne le Révérend Père, "si la mainmorte est "nuisible, la mainmorte religieuse ne l'est pas "plus que la mainmorte laïque"; or, tout le monde sait que celle-ci, en France, se compte dans la colonne des mille, tandis que celle-là n'en est qu'aux unités.

Encore un coup, pourquoi donc les religieux doivent-ils être traités avec une rigueur spéciale? Et le Jésuite logicien fouille les discours... Enfin, il trouve dans celui de M. Léon Bourgeois à la chambre, une pièce de résistance. Nous la connaissions cette pièce, ayant lu dans le temps le discours de l'ancien ministre radical. A la chambre même on ne s'était pas gêné pour hausser les épaules. Il y a de quoi!

Parmi les innombrables cahiers de devoirs, envoyés à l'Exposition de 1900, le dit M. Bourgeois a lu sur celui d'un élève des Frères de la Doctrine chrétienne des paroles blessantes... pour les

Protestants! Horreur! On s'est voilé la face et on a... affiché le discours Bourgeois dans toutes les communes de France!

Et dire que c'est là de l'histoire! que c'est par quelques faits de cette nature qu'on prétend prouver que les religieux sont un danger pour la République! O liberté des républicains radicaux de 1901, que ton soleil est pâle!

* * *

Qu'on ne nous parle plus des excès d'absolutisme du Roi-Soleil ou du grand Bonaparte! Au moins ces gens-là étaient roi ou empereur et ils étaient logiques; mais, Messieurs Waldeck-Rousseau, Millerand et Vallé ne sont que des républicains, eux!

Cela ne les a pas empêchés — tant la nécessité est mère de l'invention — de chercher des précédents à leur loi draconienne dans l'*autorisation préalable* de jadis. "Du temps des rois, disent-ils, "on ouvrait et on fermait les couvents... à sa "dévotion, selon son bon plaisir! Donc nous "pouvons en faire autant."

"Mais alors, riposte finement le Père Jésuite, "ce n'était pas la peine de changer, et l'on pou-"vait faire l'économie de révolutions qui nous "ont coûté horriblement cher."

La monarchie avait autrefois absorbé toutes les libertés des citoyens. C'est un excès dont, au dire de plusieurs, les monarques sont morts! Mais au moins les gens s'appelaient en ce temps-là des *sujets* et non pas des *citoyens*! Mais au moins on avait la décence de dire carrément:

l'Etat c'est moi! (Louis XIV) ou encore: c'est légal parce que je le veux! (Louis XVI). Et puis, devant l'omnipotence du souverain *tous* devaient s'incliner. Le favoritisme créait des "mignons" et c'était un abus, c'est vrai; mais il ne constituait pas toute une catégorie de sujets en une cohorte de bannis et de chassés.

Sous les Louis XIV et les Napoléon, dit très bien l'écrivain des *Etudes*, "nul n'avait la liberté "de ses gestes. Aujourd'hui, tout le monde l'a, "nous seuls exceptés. Pourquoi? On a renversé "le trône et avec lui tout l'édifice politique que "le trône soutenait. Pourquoi aller ramasser "dans ces ruines les liens qui enchaîneront toute "une catégorie de citoyens...?"

Et le Jésuite justement indigné, jette à la face de ses persécuteurs la vraie réponse à ce pourquoi. Ah! c'est parce que vous êtes les plus forts et que vous abusez de votre force. Vous me faites penser, continue-t-il (équivalemment) avec une ironie mordante, à ces revendeuses, du sac des Tuileries de 1848, qui se carraient dans les fauteuils des rois en ricanant grossièrement: "A présent, c'est nous qui *sont* les princesses."

Mise en belle humeur — malgré la tristesse de l'heure actuelle — la fine plume du Révérend Père pénètre avec adresse les dessous de la table, où sont assis les *princes* nouveaux, "ces huit à "neuf cents personnages, dit-elle, parmi lesquels "un certain nombre ne sont honorables que selon "la formule parlementaire", et, savez-vous ce qu'elle nous révèle? C'est que, paraît-il, il n'y a pas moins de soixante-dix de ces Messieurs qui ne touchent pas leur traitement, attendu que leurs

créanciers ont obtenu en justice une saisie-arrêt! Qui sait, si on eût voulu les acheter, se demande le Père Jésuite, si la majorité de 60 votes de M. Waldeck-Rousseau se fût maintenue?...

* * *

Ce n'est pas tout de faire voir l'injustice de la *loi Waldeck* et la faiblesse de ses considérants. Puisque le P. Burnichon a entrepris de nous dire l'état d'âme de ces *condamnés* nouveau genre, à leurs *derniers jours*, il lui convient d'analyser aussi la position que crée la néfaste loi à ceux-là mêmes qui demandent l'*autorisation;* car, il ne faut pas l'oublier, ceux-là restent aussi des *condamnés!* Quelques-uns verront sûrement échouer leur requête dès l'ouverture des procédures et les formalités de la demande. C'est entendu, "il y a des victimes marquées d'avance pour le sacrifice." Celles-là elles font aussi bien de prendre tout de suite le chemin de l'exil. Mais les autres?...

On n'ignore pas que les congrégations *autorisées* restent quand même à la merci d'un décret des ministres. Sitôt qu'elles déplairont à l'une ou l'autre des têtes importantes du souverain à 700 têtes, on leur biffera l'autorisation d'un trait de plume. C'est la lettre de cachet, tout simplement.

Qu'on se serve de pouvoirs discrétionnaires pour rappeler à l'ordre certaines sociétés dangereuses et même les dissoudre, c'est parfois nécessaire au bien de l'Etat; mais ces pauvres religieux quelle nouvelle *conspiration des poudres* pourraient-ils bien imaginer? N'importe, ce sont des suspects! Il faut les proscrire!

En les supprimant ainsi en *bloc*, songe-t-on qu'on atteint les religieux jusque dans leurs foyers et dans leur intimité? Dans une société politique, scientifique ou littéraire, il n'en va pas ainsi. La société supprimée, les sociétaires ont encore leur foyer et leur toit. Mais une congrégation est tout ensemble la société, le toit et le foyer, où se meut, s'abrite et s'alimente la vie du religieux. Partant, on ne devrait dissoudre une congrégation qu'avec mille précautions; il faut être aveuglément prévenu pour ne pas le comprendre. Quand même, à celles-là qu'ils daignent *autoriser*, ces Messieurs du Parlement n'offrent en perspective rien de plus rassurant qu'un coup de plume... qui peut être mortel. O égalité républicaine, que tu es étrange!

* * *

Donc la lettre de cachet existe bel et bien. Vous êtes moines ou nonnes! "Non placet!" Allez-vous-en! Vous n'avez pas de droits!

Et le Révérend Père cite le mot cruel de la mégère de Juvénal: "Qu'on dresse une croix pour "cet esclave," dit-elle. — Mais, quand il s'agit de "la mort d'un homme, on peut attendre qu'il "soit coupable de quelque chose... — Imbé- "cile, un esclave est-il un homme?... Je le veux, "je l'ordonne; sit pro ratione voluntas: là où il "n'y a pas de raison que ma volonté suffise!" (Sat. VI.)

Ce qui est le plus attristant, poursuit l'écrivain des *Etudes*, c'est que l'esprit public se désintéresse de cette si grave question. Le Révérend Père

reconnait certes que des voix et des plumes autorisées n'ont pas ménagé leurs sympathies aux religieux proscrits, mais il note avec douleur que beaucoup, parmi ceux qui n'ont pas à souffrir personnellement de l'injustice de cette loi, se consolent assez vite. On croit que la loi ne sera pas appliquée, qu'il y aura des adoucissements. D'aucuns vont jusqu'à justifier leur tranquillité en faisant des reproches aux religieux, par exemple: d'avoir bâti trop d'églises, d'avoir fait trop d'œuvres, de n'avoir pas soutenu les journaux catholiques, de n'avoir pas repris l'Alsace-Lorraine aux Allemands, même d'avoir envoyé Dreyfus à l'île du Diable et de n'avoir pas assez (ou trop?) travaillé à l'élection des députés catholiques et enfin (qui le croirait?) de n'avoir pas, par ladrerie, acheté les députés à vendre! Assurément ces reproches et d'autres semblables, venus de plumes catholiques, sont singulièrement pénibles! Hélas! l'humanité est toujours faible par un point et l'égoïsme est parfois bien osé!

Quoique le Père Burnichon se soit un peu complu à ressasser ces vilenies et à faire voir ce mauvais côté des choses, nous ne nous permettrons pas de l'en blâmer. Il était en droit de légitime défense aussi bien contre les faibles de la bonne cause que contre les intolérants du parti adverse. Nous souhaitons de tout cœur qu'on ouvre davantage les yeux à certains endroits et qu'on réfléchisse mieux à la situation que cette loi malheureuse a faite aux catholiques de France!

* * *

Que reste-t-il donc aux religieux bannis de leur patrie? Il leur reste à pardonner et à s'en remettre à Dieu! "C'est toute la vengeance que "ces affreux Jésuites tireront des hommes qui "leur auront fait tant de mal."

D'autres crieraient "aux armes" et demanderaient du sang! L'écrivain des *Etudes* est trop bien le fils de St-Ignace pour ne pas connaître l'étonnante leçon que le Christ et ses martyrs ont enseignée au monde, dix-neuf siècles passés!

Nous n'avons pas pu lire sa dernière page sans ressentir une vive émotion, et, comme nous le disions au début de notre article, le rayon de soleil que nous octroyait soudain cette triste nature d'automne au moment où nous finissions la lecture des "derniers jours d'un condamné," était une bien faible image du rayon de foi chrétienne qui sortait réconfortant de cette page dernière et de ce dernier cri du cœur: "J'en appelle, ô Jésus, à votre tribunal — *ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello!*"

Avant de finir ainsi, le Père Jésuite avait voulu cependant remarquer que la Providence ménage parfois, dès ici-bas, des représailles qui sont terribles aux persécuteurs. Voici le souvenir historique qu'il remémore avec un à-propos significatif: "Au dix-huitième siècle, un homme d'Etat "se distingua entre tous par une animosité sau- "vage contre les Jésuites; ce fut Pombal. La "destruction de la société ne suffit pas à l'as- "souvir; il lui fallut par surcroît, la mort de "plusieurs centaines de religieux qu'il fit empri-

"sonner et laissa pourrir dans des cachots "infects. Soixante ans après, la Compagnie de "Jésus, rappelée du tombeau par le pape Pie VII, "rentrait au Portugal. Deux Jésuites français "venaient y fonder un collège. La première "messe qu'ils célébrèrent sur le territoire portu-"gais, fut dite dans une chapelle délabrée, devant "un cercueil. Ce cercueil portait une simple ins-"cription: Sébastien Carvalho, marquis de Pom-"bal. Depuis de longues années, les restes du "malheureux avaient, pour ainsi dire, été oubliés "là, attendant qu'un Jésuite vint leur donner la "sépulture chrétienne. Le P. Delvaux récita les "prières de l'Eglise sur le cadavre du persécuteur "et du meurtrier de ses frères. Après la cérémo-"nie, une femme en grand deuil vint se jeter à ses "pieds, lui demander pardon pour sa famille, et "lui offrir ses jeunes enfants pour être les pre-"miers élèves du futur collège. C'était la petite-"fille de Pombal."

L'histoire nous offre ainsi de ces rapprochements qui devraient porter à réfléchir même ceux qui bornent leur ambition aux choses d'ici-bas.

Pendant qu'on chasse les religieux, les socialistes et les anarchistes ont le champ libre. Que les Princes et les Présidents se tiennent pour avertis. Sans religion, point de morale et sans morale point d'ordre social. Prenez garde, ô puissants d'un jour, pendant que vous bannissez les moines, les bombes se préparent et les poignards s'aiguisent: Carnot, Humbert et McKinley seront suivis par d'autres. La vie est faite d'imprévu. Hier trente-deux princes de sang royal se promenaient dans les jardins de Christian IX

de Danemark, mais hier aussi Humbert était frappé et McKinley tombait. La scène change vite sur le théâtre de notre pauvre terre! Une seule chose est certaine, et celle-là les religieux l'enseignent, l'avenir est à Dieu pour le temps et pour l'éternité!

Et voilà pourquoi nous comprenons que, malgré la voix de la nature peut-être et en dépit de sa juste indignation, le Révérend Père Burnichon trouve la force de conclure son émouvant article par un mot de pardon, qui rend plus vibrant son éloquent appel à Dieu:

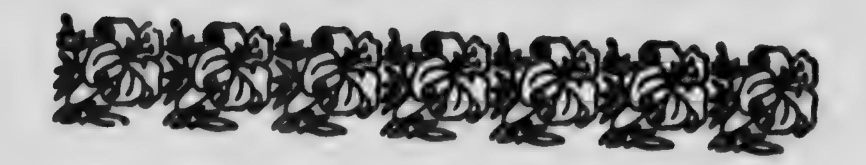
"Quels que puissent être, écrit-il, les retours "de la fortune politique, il est à croire que les hu-"miliations posthumes de Pombal lui seront "épargnées (à M. Waldeck-Rousseau). De retour "en France, les Jésuites — car ils reviendront — "n'iront pas jeter l'eau bénite sur le sarcophage "de M. Waldeck-Rousseau, qui, peut-être, repo-"sera au Panthéon... Qu'il savoure donc en paix, "*in senectute bona*, la gloire d'avoir à son tour "proscrit les Jésuites! Et puisse cette gloire lui "être légère, quand il lui faudra paraître devant "Celui dont le nom sacré nous a mérité sa haine!

"C'est le seul recours que sa loi laisse aux vic-"times contre leurs oppresseurs. C'est là qu'elles "leur donnent rendez-vous:

"Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello."

On ne saurait mieux penser ni mieux dire.

Sherbrooke, octobre 1901. (*Revue Canadienne.*)



CHOSES DE FRANCE

Les *choses de France* nous intéressent toujours, et c'est à juste titre. Mais les nouvelles qui nous arrivent de là-bas sont le plus souvent tellement éparpillées sur les ailes multicolores de la grande presse, qu'il nous est plaisant et instructif d'analyser à loisir de temps en temps quelques échos plus puissants.

A la séance publique annuelle des cinq académies de France, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, a prononcé, le 25 octobre dernier, (1) un remarquable discours sur la situation générale de son pays. L'un de nos grands quotidiens, la *Patrie*, de Montréal, l'a reproduit *in extenso*, dans son numéro d'hier.

Le charmant et fin diseur qu'est l'ancien ministre des affaires étrangères est, croyons-nous, assez favorablement connu de nos lecteurs. Voici comment il pose la question qu'il veut traiter, et à laquelle il ne nous paraît pas donner une réponse bien complète:

" La terre française est plaisante et fertile. Elle " est douce à voir et plus douce au revoir. C'est " la France *tant jolie*. On vante l'agrément de

(1) 1901.

"son climat, la beauté de son ciel, la richesse de "ses plaines... Sur cette terre d'élection une "race illustre s'est perpétuée depuis quinze cents "ans. Le pays a fait le peuple. La France est "une patrie."

"Cependant, sur ce sol resté le même, la race "aux multiples origines a vieilli; elle s'est mo-"difiée, elle s'est *dépouillée*. Elle a plus de fleur, "plus de délicatesse, plus de bouquet; on ne le "nie guère. Mais a-t-elle gardé sa vertu première, "son énergie vitale? Ne succombe-t-elle pas sous "le poids de sa longue existence? Ne se précipite-"t-elle pas vers une chute inévitable?..."

La question, on le voit, est clairement exposée en un prélude harmonieux, vif et aisé. La réponse est, me semble-t-il, bien optimiste. Elle consiste à donner, en un style enchanteur, quelques exemples "singulièrement significatifs," pris dans la plus récente histoire, qui témoignent de la force de résistance et de la force d'initiative françaises.

La lutte économique, finalement couronnée de succès, que les vignerons français, aidés des savants, ont soutenue contre la maladie dont fut frappé le vignoble du midi de la France au lendemain de 1870; le triomphe des grandes inventions modernes qui ont si admirablement "accru la mobilité de l'homme" et qui doivent tant au génie français; les merveilles de l'expansion coloniale qui ont porté si loin, en Afrique et en Asie, le bon renom de la patrie française: tels sont les considérants sur lesquels l'éloquence tout athénienne, et j'oserais presque dire élégamment païenne, de l'homme d'Etat académicien s'en donne à bouche que veux-tu!

En tout cela, de Dieu il n'est pas question un seul instant!

C'est pourtant une belle page, très académique; mais elle n'est pas rassurante. Le timide appel " à l'apaisement des colères et à la réconciliation des esprits ", que M. Hanotaux fait entendre au moment de conclure est bien faible, et, perdu qu'il est dans cet admirable fouillis de phrases mélodieuses et sonores, il n'a l'air ni convaincu ni propre à convaincre!

Que les forces françaises, ainsi dites de résistance et d'initiative, ne soient ni " en léthargie ni en demi-sommeil ", que l'humanité, " en se soulevant pour voir s'ouvrir devant elle des horizons nouveaux, ne puisse pas négliger le bras de la France qui la soutient ", qu'il y ait encore des hommes " qui ont besoin de projets et des hommes qui ont besoin d'espérance ", comme parlait Talleyrand, et à qui les colonies lointaines offrent un champ d'activité vraiment immense, on peut en demeurer d'accord; mais on ne saisit pas bien pourquoi la *léthargie* ne viendra pas, comment le *bras* restera puissant et si les *espérances* ne s'abîmeront pas bientôt dans l'anarchie!

La France se dépeuple! M. Hanotaux le voit sans doute, mais il ne veut pas en parler, le point noir irait trop mal dans le beau ciel qu'il décrit amoureusement. Pourtant ce sont les points noirs qui amènent les orages dans un beau ciel! Ce sont ceux-là qu'il faut voir si l'on veut éviter les tempêtes!

" Au train dont vont les choses, disait récem-
" ment Camille Ract, dans son livre sur la *Natalité*,
" dans quarante ans, si la France ne se ressaisit

" pas, elle sera fatalement tombée au dernier rang " des peuples civilisés ".

C'est peut-être excessif, ce n'est assurément pas aussi tendrement coloré que le beau langage de l'éloquent académicien; mais n'est-ce pas plus douloureusement instructif?

Certes il est gentil de décrire en termes si délicats l'automobile, le sous-marin et les courses en ballons: " par les routes à peine frayées, les " deux roues de la bicyclette se poursuivent ra- " sant le sol, et multipliant, par leurs chaînes, " leurs billes et leurs pneus élastiques, la pres- " sion du pied qu'enivre la trépidation réci- " proque ",... " il s'enfonce (le sous-marin) et dis- " paraît sous les eaux. Il retient son haleine, " ferme ses paupières. Et pourtant il voit dans " leur glauque solitude... ", " dans le mystère " du parc de Meudon, l'œuvre s'achève: l'espace " déjà plus d'une fois a été parcouru. La tour " Eiffel porte sa pointe dans les nues pour servir " de bornes aux courses nouvelles "...

Mais toutes ces descriptions qui jaillissent légères, aisées, confiantes, sur les lèvres de l'académicien charmeur, n'en laissent pas moins subsister le point noir au beau milieu de leur optimisme rose!

M. Hanotaux est certainement mieux avisé lorsqu'il demande " des lois plus douces et un lien commun d'union et de fraternité " entre tous les Français. Il a raison de réclamer " l'apaisement des discordes." Il est dans le vrai quand il laisse entendre que c'est dans le rôle traditionnel de la France, " d'être l'apôtre vigilant et fort de la tolérance et de la paix! "

Cependant cette conclusion est bien froide. On sent qu'il lui manque ce rayon de foi qui a si souvent vivifié les *gestes des Francs!* L'élan oratoire s'arrête court! Faire appel aux traditions de la France quinze fois séculaire et ignorer Dieu, c'est un *geste* faux.

* * *

A cette même réunion solennelle des cinq académies, M. le comte de Franqueville, qui la présidait, a été beaucoup mieux inspiré, quoiqu'il ait parlé en un style moins brillant. "Trop souvent, "disait-il, au milieu des agitations de cette pé-"riode — le XIXe siècle — l'une des plus pathé-"tiques de notre histoire, le sang français a coulé "dans des luttes fratricides, et, si l'on a pu ins-"crire sur les murs de nos monuments ces trois "grands mots que nos ancêtres ont inconsciem-"ment tirés de l'Evangile: Liberté, Egalité, Fra-"ternité, il est malheureusement trop vrai que "l'heure n'est pas encore venue où la liberté "régnera dans les lois, l'égalité dans les mœurs, "la fraternité dans les cœurs."

Le distingué savant rendait hommage à son tour à la science française et à ses illustres champions, en particulier aux treize académiciens décédés depuis un an; mais il voyait aussi et il ne craignait pas de signaler les points noirs et les orages à conjurer. On estime que 58 millions d'individus parlent le français, remarquait-il, tandis que 80 millions parlent l'allemand, 85 millions le russe, 116 millions l'anglais et 360 millions le chinois. Et il concluait justement à la nécessité de répandre la langue et l'influence françaises. Or, à

ce sujet, il faisait allusion à la persécution antipatriotique que subissent actuellement les congrégations de France, dans des termes très clairs et très significatifs:

" Il y a, grâce à Dieu, dans le monde, des forces " plus puissantes que celles des canons, il y a des " choses que l'argent même ne suffit pas à donner. " Un homme dont le témoignage n'est pas suspect, " M. Foncin, inspecteur général de l'Instruction " publique, dit fort justement, dans le volume " publié au nom de l'*Alliance française*, lors de la " dernière exposition universelle: " En Orient, " nous devons le meilleur de notre influence aux " missionnaires, à leurs écoles, à leurs institu- " tions de tous genres, et les Sœurs de Saint-Vin- " cent-de-Paul qui, à Jérusalem, soignent les lé- " preux, font plus pour la France et la langue " française que le prestige de milliers et de mil- " liers de baïonnettes."

On saisit dans ce langage un accent viril et une note chrétienne qui consolent de la rhétorique par trop païenne de M. Hanotaux. Et si le comte de Franqueville ne laisse pas de terminer son substantiel discours par une citation d'Horace, elle prend sur ses lèvres une tournure et un sens chrétiens:

Genti date remque prolemque
Et decus omne...

Cela veut bien dire ici: O Dieu, donnez à la nation la richesse et de nombreux rejetons; ô Dieu, donnez-lui toutes les gloires!

* * *

A cette revendication déjà très fière de l'âme catholique française une autre voix autorisée, académique aussi et en plus sacerdotale et épiscopale, avait donné, quelques jours plus tôt, une formule admirable que nous voulons citer pour finir ces *choses de France* .

Son Eminence le cardinal Perraud, évêque d'Antun, qui a siége, on le sait, non loin de M. Hanotaux, à l'Académie française, au cours d'une lettre qu'il écrivait à son retour de Rome, et qu'il datait le 12 octobre, de Paray-le-Monial, écrivait, en parlant de l'attitude du Souverain Pontife en face des persécutions dont le gouvernement maçonnique de Paris accable les religieux français: "Par cette attitude si pleine de cou-
" rage et de majesté, l'auguste pontife nous donne
" l'exemple des sentiments qu'il nous faut avoir
" et des dispositions où il convient de nous établir
" pour tirer profit des épreuves actuelles.

" Assurément, il ne nous est pas défendu de
" nous indigner, car il est des circonstances où
" l'indignation est un devoir...

" Mais, pour être profitables aux causes qui les
" provoquent, ces justes soulèvements de la cons-
" cience, ces colères que le Psalmiste déclare légi-
" times, doivent, avant toute chose, se traduire
" par des prières plus ardentes et plus soutenues,
" et aussi par de plus vigoureux efforts, des sa-
" crifices plus généreux!"

* * *

Tant que des paroles comme celles-là se feront entendre, il sera permis d'espérer contre toute espérance!

Ces *choses de France* sont bien instructives pour nous Canadiens! Nous avons chez nous la foi et le parler de France. Notons bien que l'une et l'autre ne se séparent pas. M. Brunetière, une autre voix académique, proclamait naguère à Besançon, " que le catholicisme et la grandeur de la France étaient deux choses inféodées l'une à l'autre ", et, après Bossuet, l'histoire lui donne raison.

Aimons la France et les *choses de France*. Ce sentiment est l'une de nos forces vives. Mais sachons distinguer entre la mélodie du doux parler de France, quelque belle qu'elle soit, et ce qui garde le véritable accent français, nous voulons dire, le catholique. L'autre peut être bon français, ce n'est pas du français vrai.

Sherbrooke, novembre 1901. *(Semaine Religieuse, de Montréal.)*





SAVOIR ET CULTURE (1)

Ier ARTICLE

L'ENSEIGNEMENT secondaire, en France, vient de subir une réforme qui n'a pas été et ne cessera pas d'être probablement le sujet de plus d'une discussion. C'est le 14 février 1902 que le texte de cette réforme a été définitivement accepté par la chambre des députés, et c'est le 31 mai suivant que les décrets, qui en faisaient une loi, devaient être portés.

Or, dès la première quinzaine de mars, l'un des membres les plus en vue de l'Université de France, M. Alfred Fouillé, de l'Institut, publiait dans les *Débats* une série d'articles où il combattait avec vigueur le système de M. Leygues, ministre de l'instruction publique dans le cabinet Waldeck-Rousseau, système que vient de défendre et que va appliquer le nouveau ministre, M. Chaumié, collègue de M. Combes.

En terminant sa remarquable étude, M. Fouillé, parlant de la nécessité de revenir aux *classiques* et

---

(1) *Savoir et Culture :* Le mot *savoir* mis en opposition au mot *culture*, est pris ici dans son sens le plus général. Il signifie ensemble de connaissances étendues mais superficielles. Le *savoir* est moins approfondi que la *science*. Cf. : *Dict. des S.*, Lafaye, p. 23.—E.-J. A.

à la *philosophie* qu'on sacrifie, hélas! au *moderne* et aux *sciences*, écrit textuellement: « Nous ne demandons pas que tous les maîtres soient des philosophes de profession... nous demandons que tous les maîtres soient munis non pas seulement d'un *savoir*, mais d'une *culture*... »

Ces deux mots: *savoir* et *culture* me fournissent précisément le sujet de cette modeste étude. L'enseignement secondaire—celui-là même qu'on reçoit dans nos collèges classiques au Canada — doit-il tendre à donner aux enfants et aux jeunes gens surtout du *savoir* ou bien de la *culture?* Voilà le point auquel je voudrais m'arrêter.

On rencontre si souvent des gens, d'ailleurs bien intentionnés, qui sont loin d'être *documentés* sur une telle question, qu'il n'est pas inutile de l'étudier. C'est bien vite fait de crier qu'il faut supprimer le latin et le grec de notre enseignement, que tout ce bagage du moyen âge ne convient plus aux besoins de nos temps, que personne ne parle ni n'écrit le grec, et, que très peu parlent et écrivent le latin, enfin, qu'il faut être de son temps et viser aux choses pratiques! Mais ne serait-il pas équitable aussi, avant de juger la question, d'interroger les professionnels, de scruter les témoignages des hommes du *métier* et d'étudier les faits attestés par ceux qui ont des choses de l'enseignement une connaissance aussi pratique qu'approfondie?

Or, de tous les discours et documents qui ont été récemment publiés en France à propos de la réforme dont j'ai parlé, il se dégage une note générale qui n'est guère propre à réjouir ceux de nos réformateurs qui combattent le grec et le latin.

Cette note je voudrais essayer de la saisir et de la fixer. Ce sera, je pense, aussi instructif qu'intéressant.

J'ai là, sous mes yeux, avec le texte même de la réforme de l'enseignement secondaire, le rapport supplémentaire de M. Ribot, président de la commission parlementaire qui a longuement étudié la question, la lettre du ministre M. Leygues au même M. Ribot, les articles de M. Fouillé, le discours que vient de prononcer (30 juillet) le nouveau ministre, M. Chaumié, sur la même question, et enfin des extraits du long débat qu'a suscité au sénat l'interpellation Denoix, notamment les discours de MM. Denoix, Fabre, Wallon et de Lamarzelle.

C'en est assez, il est permis de le croire, pour être à même de se former sur le sujet une opinion motivée.

Disons d'abord en quoi consiste la réforme de M. Leygues, le ministre de l'instruction publique dans le défunt cabinet Waldeck-Rousseau.

L'enseignement secondaire est désormais en France de sept ans. Il se poursuit en deux cycles, l'un de quatre ans, de la sixième à la troisième inclusivement, l'autre de trois ans: la seconde, la première et la philosophie.

Dans le premier cycle les élèves seront répartis en deux divisions: pour les uns, une plus large part sera faite aux lettres; l'étude des sciences sera surtout le partage des autres.

Dans le deuxième cycle, qui comprend trois années, on aura quatre sections: la *gréco-latine*, la *latine-langues vivantes*, la *latine-sciences* et la *sciences-langues vivantes*. Chaque élève choisira la section

qu'il voudra, et, de même que tout chemin mène à Rome, ainsi chacune de ces voies conduira celui qui saura la tenir à un baccalauréat "unifié", qui ouvrira les portes de toutes les carrières scientifiques, industrielles, pédagogiques, médicales ou légales sous le beau ciel — un peu troublé — de la République française.

Par conséquent tout bachelier, quelle que soit la voie qu'il aura suivie jusque-là, pourra étudier non seulement le *génie* ou l'*industrie* mais encore la *médecine* ou le *droit*. (Il va sans dire qu'on n'a pas pensé à la *théologie*, et pour cause!)

Il est aisé de prévoir, étant donné le goût du temps pour les choses plus terre à terre et plus pratiques, que bon nombre de bacheliers ès *sciences-langues vivantes*, n'ayant connu aucune gymnastique intellectuelle gréco-latine, se lanceront hardiment dans les champs de la médecine et du droit.

C'est justement là, ce qui a servi de thème aux protestations et aux discussions.

Je n'ai pas dessein de refaire cette longue polémique. Pour intéressante qu'elle soit, elle ne vient pas à mon but.

Encore un coup, je voudrais plutôt faire voir, d'après les dires de ces messieurs au lendemain de la fameuse et très laborieuse enquête parlementaire, quel a été et quel est le véritable rôle de l'enseignement gréco-latin, ou encore, si on l'aime mieux, quelle est la valeur de la formation littéraire dite *classique*, à laquelle on substitue virtuellement, par la récente réforme, la formation moderne *sciences-langues vivantes*.

La différence entre les deux méthodes de formation, pour le dire tout de suite, d'une façon claire et précise, me paraît consister en ce que l'une — la classique — donne surtout de la *culture*, tandis que l'autre — la moderne — tend à fournir du *savoir*. C'est pourquoi la tendance des bacca-lauréats modernes est de charger, d'encombrer et de *bourrer* les têtes des jeunes gens, tandis que la tendance de la méthode classique est de *cultiver* les esprits et les cœurs.

Chose curieuse, ceux-là même qui, comme MM. Leygues et Chaumié, conduisent l'enterrement de l'enseignement classique se sentent obligés de couvrir son cercueil de fleurs, et, selon le mot du député socialiste, M. Viviani, de lui faire de superbes *oraisons funèbres*. D'autre part, les tenants des saines traditions littéraires de la France, comme MM. Fouillé, Fabre, Wallon et de Lamarzelle, trouvent aisément de beaux et sincères accents pour chanter les gloires de l'enseignement gréco-latin et conjurer leur pays de ne pas marcher gaiement à la ruine de sa supériorité littéraire et intellectuelle.

Ce sont ces témoignages que je voudrais citer à mes compatriotes et amis de la *Semaine Religieuse* dans une couple d'articles qui suivront prochainement celui-ci. Ils donneront peut-être à réfléchir à quelques-uns de nos bruyants réformateurs. Ils démontreront en tout cas qu'il n'est pas prudent, au dire des hommes les mieux renseignés, sous prétexte de nous mettre dans le mouvement et d'être pratiques, de rejeter le grec et le latin de nos programmes.

Un prochain article nous permettra d'entrer dans le vif de la question.

IIe ARTICLE

Nous avons dit, dans notre dernier article, que les grands maîtres de l'Université de France n'ont pas osé sacrifier le vieil enseignement classique sans lui rendre hommage. Il convient de ne pas affirmer sans prouver, nous allons donc citer les paroles de ces messieurs. Nous étudierons ensuite le sentiment de M. Fouillé, de l'Institut. Nous verrons enfin, à propos de l'interpellation Denoix, au sénat, les avancés du dit M. Denoix et, aussi, la magnifique défense, qu'a faite de l'enseignement gréco-latin M. le sénateur Fabre. Nous nous réservons d'apporter dans un autre article, les précieux témoignages de MM. les sénateurs Wallon et de Lamarzelle.

* * *

Voici comment M. Leygues, alors ministre de l'Instruction publique, parlait, dans sa lettre à M. Ribot, de l'enseignement classique: « L'étude de l'antiquité grecque et latine a donné au génie français une mesure, une clarté et une élégance incomparables. C'est par elle que notre philosophie, nos lettres et nos arts ont brillé d'un si vif éclat; c'est par elle que notre influence morale s'est exercée en souveraine dans le monde. Les humanités doivent être protégées contre toute at-

teinte et fortifiées. Elles font partie du patrimoine national " (1).

* * *

Le successeur de M. Leygues, M. Chaumié, n'est pas moins explicite dans le discours qu'il prononçait, le 30 juillet dernier, à la distribution des prix du Concours général: " Rompre avec cette tradition — celle de l'enseignement des lettres anciennes — délaisser cette *culture* classique dont vous venez de dire, monsieur le professeur, à la fois les vertus et le charme, ce serait en même temps commettre une ingratitude et manquer à un devoir sacré. Qui de nous pourrait oublier ou méconnaître la part considérable qui revient aux lettres anciennes dans la formation de l'âme française et l'empreinte dont, de génération en génération, elles ont marqué notre race? " (2).

On peut s'étonner à bon droit que les grands maîtres de l'Université ne fassent pas suivre leurs belles paroles par des actes qui protègent efficacement cet enseignement classique, dont ils reconnaissnt si bien la haute valeur. Ce sont là des mystères politiques que comprennent les seuls initiés. Au demeurant, il reste acquis à l'histoire qu'on ne saurait tuer l'enseignement gréco-latin sans rendre hommage à la grandeur de son rôle.

---

(1) Cf. *Questions actuelles*, 1er février 1902, p. 136.

(2) Cf. *Questions actuelles*, 9 août 1901 page 338.

* * *

M. Fouillé, qui n'est pas tenu, lui, à toutes les roueries de la diplomatie officielle, y va plus carrément: " Notre pays, écrit-il, avait jusqu'ici conservé son prestige littéraire et philosophique; on veut lui enlever ce qui lui restait... Ce serait une honte pour la France, qui est la moderne Grèce, de renier ses traditions les plus désintéressées, et, sous prétexte de démocratie, de travailler à l'abaissement démagogique des fonctions libérales... Les députés, ennemis des études d'humanité et de philosophie, les attaquent au nom des besoins modernes... Ils ne s'aperçoivent pas que ce qui fait la force de l'industrie, même chez les nations rivales de la nôtre, c'est que les sciences, ces vraies mères de l'industrie, n'y sont étudiées au lycée que dans leurs principes désintéressés et en étroite union avec les lettres... Après une éducation vraiment générale et libérale les esprits se spécialisent sans perdre la faculté de dominer leur propre spécialité... Si vous voulez qu'une montre marche et vous donne l'heure, ne commencez pas par briser le grand ressort. Le grand ressort, ici, ce n'est pas le calcul utilitaire, c'est l'amour de la vérité pour elle-même, c'est l'ardeur à la recherche, c'est la générosité de l'esprit, c'est le souci de la grandeur nationale... Les pires des utopistes, ce sont les réalistes; les pires des idéologues, ce sont les hommes soi-disant pratiques, qui abattent l'arbre pour en cueillir les fruits " (1).

---

(1) Cf. *Questions actuelles*, 12 avril, pages 150 et 154 *passim*.

On l'aperçoit aisément, M. Fouillé demande qu'on forme d'abord l'esprit, par les humanités et la philosophie, on l'ornera ensuite de toutes les fleurs de la science. En d'autres termes: qu'on *cultive* avant tout l'esprit pour le préparer à s'assimiler le *savoir*. La *culture* de l'esprit ne se fait pas évidemment sans la semence de quelque *savoir*, mais on comprend facilement qu'est-ce qui constitue, selon M. Fouillé, la différence des deux méthodes et ce pourquoi la méthode classique est supérieure à la méthode moderne.

* * *

Les décrets du 31 mai ont amené deux sénateurs, amis du gouvernement et de l'Université, MM. Denoix et Fabre, à interpeller le nouveau ministre, M. Chaumié, à la réouverture des Chambres, et, comme il fallait s'y attendre, d'autres sénateurs, notamment MM. Wallon et de Lamarzelle, ont également pris part au débat.

M. Denoix ne témoigne guère en faveur de l'ancienne méthode, c'est un partisan déclaré du système moderne. Il se plaint — je le note par parenthèse — que l'*esprit de famille* fait totalement défaut dans les lycées de l'Etat (il n'y a pas lieu d'en être étonné!), mais il prétend qu'on l'obtiendra, cet *esprit de famille*, en ne changeant pas les professeurs pour les promouvoir et en leur donnant plutôt des promotions sur place par une augmentation de traitement. On peut garder ses doutes sur l'efficacité du procédé. Un peu d'esprit chrétien ne nuirait pas. On a beau dire, voyez-vous, la *solidarité* n'est toujours qu'un pastiche assez pâle de la *charité*.

Puis M. le sénateur, sans remarquer qu'il déplace un peu la question, affirme qu'il n'est pas nécessaire de savoir lire dans les textes anciens pour connaître l'antiquité. C'est, on le savait déjà, la grosse objection. Non, sans doute, il n'est pas nécessaire de lire dans les textes anciens pour connaître l'antiquité, mais, par exemple, c'est en apprenant à lire dans les textes anciens qu'on acquiert cette souplesse d'esprit qui fait qu'on comprend mieux l'antiquité, et aussi, les vrais besoins moraux et sociaux de l'humanité de tous les temps. Et c'est là la vraie question. Il ne s'agit pas tant de *savoir* mais bien d'être *cultivé!*

* * *

M. Fabre, un autre sénateur partisan du gouvernement, est loin de sacrifier aussi lestement les *classiques* aux nécessités du *struggle for life* moderne: " Quand vous me répondrez, dit-il au ministre, vous louerez avec enthousiasme l'enseignement classique; vous direz qu'il est incomparable; vous exilerez les humanités comme Platon exilait les poètes de sa république, en les couronnant de fleurs. Mais qu'importe que vous exaltiez en paroles les humanités, si, dans le fait, vous leur portez un coup mortel? Les paroles passent; les actes demeurent " (1).

Plus loin M. le sénateur s'écrie avec un grand accent de conviction: " Par cette double gymnastique de la version et du thème grec ou latin

---

(1) Cf. *Questions actuelles*, 16 août 1902, page 39.

qui fait qu'étant donnés les mots on a à trouver les idées et qu'étant données les idées on a à trouver les mots, que de vigoureuses intelligences, habiles aux puissantes analyses et aux puissantes synthèses, se sont développées!" (1).

Voilà certes, une jolie phrase, pleine de sens, qui mérite d'être retenue et méditée; en voici d'autres qui touchent à la plus haute éloquence: "Les anciens ont formulé en termes inoubliables les idées maîtresses, les idées mères auxquelles il appartient d'être à travers tous les âges le viatique de la pensée humaine. Ces idées, vous les retrouvez bien ailleurs, mais vous les retrouvez enveloppées, mêlées et non pas dans toute leur pureté... Il y a dans ces vieux livres une école de bon sens, une école d'énergie à laquelle on ne trouve rien de comparable dans les civilisations plus savantes. Quiconque s'est nourri de cette moelle en retient un levain de grandeur intellectuelle et morale. Hégel, l'illustre penseur allemand, a dit avec justesse et profondeur qu'il n'existe pas de meilleure leçon de philosophie qu'une tragédie de Sophocle (2). N'y a-t-il pas lieu d'ajouter qu'il n'existe pas de plus bel apprentissage de l'humanité que ce contact continu, que cette conversation choisie avec les génies antiques, qui est l'objet des études classiques? Remarquez, Messieurs, que je n'insiste pas sur la parenté étroite qui existe entre notre langue et la langue latine... Je ne parle pas non plus

(1) *Questions actuelles*, 23 août 1902.

(2) Nous ne faisons pas nôtres sans réserve toutes les affirmations de M. Fabre.—E.-J. A.

de la nécessité pour les médecins de connaître les étymologies de tels ou tels mots, ni du besoin qu'a le jurisconsulte de savoir par cœur les vieilles formules juridiques... Sans doute, ces raisons valent, mais elles ne comptent pas à côté des raisons d'intérêt moral qui, ici, dominent tout. Voulez-vous découronner le génie de la France?... Voulez-vous l'amoindrissement des âmes?... Voulez-vous l'extension du calcul, avec ses régidités, dans ces hautes sphères où la spontanéité et l'intuition doivent dominer, et où l'esprit de finesse, avec ses délicatesses, doit se substituer aux lourdeurs de l'esprit géométrique? Oh! alors, favorisez, par une inique et fausse égalité des sanctions (c'est-à-dire par le baccalauréat unifié), la déchéance des humanités; mais sachez que vos médecins, uniquement frottés de sciences et de langues vivantes, n'auront plus ce tact pénétrant, cette puissance de divination, ce souci de l'être moral, envisagé par delà l'être physique, qui élevait si haut leur vocation de sauveurs d'hommes; sachez que vos avocats ne seront pas soutenus par ces grands préceptes, par ces visions de justice éternelle dont ils étaient redevables aux lettres, les grandes inspiratrices comme les grandes consolatrices " (1).

---

(1) *Questions actuelles*, 23 août 1902, pages 39, 40, 41 *passim*.

IIIe ARTICLE

A CETTE même séance du Sénat, dans laquelle M. Fabre, comme nous l'avons vu, avait si heureusement rappelé le grand et beau rôle de l'enseignement gréco-latin, deux sénateurs catholiques, MM. Wallon et de Lamarzelle, ont également soutenu la supériorité de la méthode classique. Eux aussi ils ont proclamé que, dans l'enseignement secondaire, il faut surtout s'occuper de rendre les jeunes esprits aptes à s'assimiler le *savoir*, et cela, en les formant par une *culture* qui a fait ses preuves, par cet enseignement gréco-latin qui a donné à la France un si glorieux passé littéraire et intellectuel.

Le doyen d'âge du sénat, M. Wallon, a parlé avec *humour* et *esprit*. Le ministre ne devait pas rire. Je veux citer une partie de sa spirituelle harangue, laquelle, j'en suis sûr, ne manquera pas de piquant pour ceux de nos lecteurs qui ont entendu, le printemps dernier, lors de son passage au Canada, M. Croiset, le doyen de la Faculté des Lettres de Paris: « En disant que l'enseignement classique était compromis (par la réforme), expliquait M. Wallon, j'ai entendu parler du grec et du latin. Pour le grec, nul ne peut le nier. A la veille du jour où la question devait être tranchée dans le Conseil supérieur, le membre de ce Conseil qui, par son titre même, était spécialement désigné pour la défendre, le professeur de littérature grecque, doyen actuel de la Faculté des

Lettres de Paris, M. Alfred Croiset, était adjoint à la mission qui allait en Amérique assister à l'inauguration du monument de Rochambeau. *(Sourires)*".

"Nul n'était mieux qualifié pour représenter l'Université de Paris en Amérique: il parle l'anglais comme le français, et l'on sait qu'il parle et écrit le français dans la perfection. Après avoir rendu hommage à Rochambeau — est-ce précisément pour cela qu'il était envoyé en Amérique? *(nouveaux rires)* — il a pu visiter aussi quelques universités américaines, et il y aura fait bonne figure. L'Université de Paris n'aura qu'à y gagner: mais le grec? Il est vrai que, pour le grec, ce qu'on voulait c'était la mort sans phrase! *(Très bien.)* Quant au latin, sans l'abandonner encore, on lui fait la part aussi petite que possible. Comment comprendre cela de la France, poursuit M. Wallon. En France, comme en Italie et en Espagne, le latin devrait avoir la première place au sortir de l'enseignement primaire; car c'est le sol où plongent toujours vivantes les racines mêmes de la langue... Parlerai-je de l'histoire? dit encore le spirituel sénateur, c'est un peu ma partie. On veut sans doute en *moderniser*, en élever l'enseignement. Peu de faits et de dates, l'esprit de l'histoire, la morale, la philosophie de l'histoire! Les faits et les dates sont bien pourtant le fond de l'histoire, et la lumière de l'histoire; et, pour faire la philosophie de l'histoire, il n'est pas inutile de savoir un peu l'histoire. *(Rires approbatifs.)* (1)".

---

(1) Cf. *Questions actuelles*, 23 août 1902, pages 45 et 46.

Je n'ai pu résister au plaisir de citer cette dernière boutade, qui n'est guère dans mon sujet. Elle est si plaisante et si finement présentée!

Pour M. de Lamarzelle aussi bien que pour M. Wallon, le coup mortel que la réforme de l'enseignement secondaire porte à l'ancienne méthode gréco-latine sera déplorable et funeste à la France. Après avoir relevé les accusations dont on a chargé l'ancien régime et avoir expliqué comment l'enseignement critiqué de jadis *formait* les esprits et *trempait* les caractères, l'éminent sénateur en vient à la question gréco-latine: « La question du latin, dit-il, c'est la grosse question... Le latin, voilà l'ennemi! Beaucoup l'ont attaqué même parmi les lettrés les plus fins et les plus délicats. « Selon le mot de Rabelais: ils ressemblaient à ces enfants devenus forts qui se mettent à battre leur nourrice! » Mais, devant l'enquête parlementaire, d'autres lettrés, des plus brillants et en grand nombre, ont défendu leur *nourrice*, la méthode gréco-latine; des hommes de science (MM. Boutroux, Levasseur, Joubert, Bernès, Mercadier, Brouardel) ont déclaré qu'elle formait des hommes bien supérieurs à ceux sortis de l'autre enseignement; des représentants des chambres de commerce ont affirmé que l'instruction classique ne nuisait en rien au développement des aptitudes pour les carrières usuelles; des observateurs, comme MM. René Doumic et Paul Leroy-Beaulieu, ont attesté qu'il se fait actuellement aux Etats-Unis — pays pratique s'il en fut! — un grand mouvement vers les études entendues à la façon des vieilles méthodes européennes; enfin, M. le sénateur établit, d'a-

près les dépositions reçues à l'enquête, de MM. Perrot, Paul Leroy-Beaulieu, Blondel, Hanotaux et Manœuvrier, que l'enseignement dit moderne, que l'on substitue virtuellement à l'enseignement classique, lui est certainement inférieur. La seule réforme qu'on eût dû permettre, explique-t-il, c'est celle de la simplification des programmes, afin que l'enseignement tendît de plus en plus, selon l'esprit des vieilles méthodes, a être un enseignement de *formation.*

Enfin, le distingué sénateur conclut son remarquable discours par ces paroles, qu'il adresse au ministre, mais qui peuvent également être répétées à tous les enfants de la race française, où qu'ils soient: "Aujourd'hui, ce qui ressort de plus clair de la réforme des études imposée à l'Université, c'est l'abandon, dans l'enseignement futur, de l'ancienne formation de l'esprit français, qui sera remplacée par une formation d'ordre inférieur. C'est contre cela que j'ai voulu protester de toutes mes forces, me joignant à des hommes qui ne partagent en rien mes opinions politiques, ni ma foi religieuse... Ils s'unissent tout naturellement, tous ceux qui croient que la pensée française va être abaissée par cette prétendue réforme, et qui veulent au moins montrer qu'ils sentent le coup que l'on va porter à la grandeur morale de leur pays. Et cela est fait au moment où, dans le monde entier, particulièrement chez les peuples les plus pratiques, on fonde ou l'on renforce l'enseignement gréco-latin, où l'on essaye, par les mêmes moyens qui nous ont réussi, de conquérir un patrimoine intellectuel égal à celui de la France."

"Regardez bien cela, Monsieur le ministre, et songez que si vous abandonnez le glorieux héritage des ancêtres, des mains avides de rivaux sont là qui s'étendent déjà pour le saisir" (1).

Hélas! il semble bien qu'en France, dans le monde sectaire des gouvernants, on ne sache plus rien comprendre à ces hautes questions. Malgré les platoniques éloges dont ils l'ont comblée, les ministres ont sacrifié la méthode gréco-latine, et, ils ont fait voter la réforme. On n'a pas voulu se rendre aux solides raisons et aux superbes arguments qui ont été fournis par les hommes les plus compétents, catholiques et autres. On veut tendre au *savoir* sans se soucier des méthodes de *culture* intellectuelle que l'expérience a si heureusement consacrées. Quand même et toujours — c'est le mot de la loge! — il faut faire pièce aux idées que défendent les catholiques, unis d'ailleurs sur ce point avec tous les vrais libéraux dans la fidélité aux traditions glorieuses de la France!

Va-t-il donc falloir se résigner à croire que le noble et cher pays de nos pères ne se ressaisira pas! J'espère bien que non. Mais, grand Dieu! qu'on ouvre les yeux et qu'on se hâte!

* * *

Quant à ce qui nous concerne au Canada, je voudrais, en terminant, faire miennes les paroles de M. de Lamarzelle et dire à ceux qui parlent chez nous de réformes radicales à propos de nos

---

(1) *Questions actuelles*, 23 août 1902, page 60.

collèges classiques: "Regardez bien, Messieurs, lisez bien et entendez bien ce qui se dit ailleurs. Songez que si nous allions abandonner un enseignement de *formation*, pour un enseignement de *bourrage*, et, substituer à la *calture* de l'esprit un *savoir indigeste*, nous délaisserions l'une des plus belles parts de notre glorieux héritage national.

Tout en acceptant les réformes de détail que les circonstances peuvent suggérer, restons fidèles à la bonne vieille méthode gréco-latine. Son passé nous garantit son avenir. Elle nous a donné nos guides et nos gloires, nos évêques et nos hommes d'Etat! Elle saura bien nous en donner encore!

Sherbrooke, septembre 1902. *(Semaine Religieuse*, de Montréal.)





L'IDEE FRANCAISE ET CATHOLIQUE CHEZ LES CANADIENS (1)

I

Ses origines et ses raisons d'être.

L'HOMME n'est jamais content. Créé et mis au monde pour des destinées immortelles, il s'attarde trop souvent au pays des rêves et des hypothèses. Toujours il s'imagine qu'il serait mieux s'il était autrement qu'il n'est. Toujours il se figure que tout irait comme dans le meilleur des mondes, s'il pouvait commander à chacune des circonstances de sa vie. Hélas, messieurs, c'est encore une illusion au milieu de tant d'autres. Je l'éprouve bien en ce moment.

L'an dernier, à la fin de mai, au soir d'un beau jour, puisque c'était un jour de noces d'argent (2),

---

(1) Conférence donnée à Worcester, Mass., à un auditoire franco-américain des Etats-Unis, le 5 janvier 1902.

(2) Les noces d'argent sacerdotales du Père Brouillet, curé de Notre-Dame de Worcester.

je paraissais devant vous, dans cette salle, et je vous affirmais — ce qui était d'ailleurs très vrai! — que je n'avais pas même de sujet à développer. C'était alors la grosse épine du moment, et, sous la riche moisson de bravos et de sourires que votre bienveillance m'accordait, je sentais toujours la fine pointe de l'épine me toucher au cœur. Je la trouvais cruelle. Mon Dieu, me disais-je, si au moins j'étais préparé!

Or, en voici bien une autre. Aujourd'hui je suis bien préparé, je ne vous le cache pas; je suis même soigneusement préparé. Mais le démon de la vanité (contre lequel je parle tant aux dames quand je prêche des retraites) me glisse à l'oreille ce méchant propos: l'an dernier on t'a dit que tu avais de l'esprit (on l'a même imprimé!) et, malheureux, tu l'as cru! Ce soir tu es obligé d'en avoir, sinon tu es un homme coulé! Or, mesdames et messieurs, je ne sais rien de plus embêtant que d'avoir de l'esprit à heure fixe. Vous connaissez le proverbe: l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Donc, mon épine de ce soir n'est pas moins cruelle que l'autre. On m'a bien donné un sujet, cette fois. Mais quel sujet et par conséquent quelle épine!

Ce sujet il est vaste comme la plus belle partie du monde, il est grand comme une épopée, il est brillant et noble comme la patrie canadienne-française. Je pourrais, pour vous le présenter, emprunter les premiers vers de la *Légende d'un peuple* et redire avec M. Fréchette:

> O notre histoire, écrin de perles ignorées,
> Je baise avec amour tes pages vénérées.

Mesdames et messieurs, je viens vous parler d'histoire du Canada et plus exactement de l'idée française et catholique chez les Canadiens.

Appelé un jour de Saint-Jean-Baptiste à donner une forme déterminée à mon patriotisme, je l'avais précisé dans ces quelques strophes que je vous demande la permission de vous citer tout d'abord; car si vraiment, comme je l'espère, cette modeste pièce exprime le patriotisme canadien tel qu'il doit se concevoir, elle me servira d'exposé sommaire de tout le sujet que je veux traiter devant vous, en parlant de l'idée française et catholique chez les Canadiens:

Lorsque du Canada fut parti le drapeau
Qui faisait notre orgueil en honorant la France,
Nous, peuple délaissé du continent nouveau,
Plaçant en Dieu d'abord notre ferme espérance,
Loyaux à nos vainqueurs et forçant leurs respects,
N'avons jamais cessé, gardez-en l'assurance,
Dans les jours de bonheur comme aux temps plus mauvais,
De regarder souvent vers les côtes de France !

Malgré les abandons, nous étions dans nos droits !
La gloire du passé, c'était bien notre gloire !
Quand au cri : " Dieu le veut ", jadis nos plus grands rois
Conduisaient les croisés de victoire en victoire ;
Quand l'humble Jeanne d'Arc, fidèle aux voix des cieux,
Boutait l'Anglais dehors et sauvait la patrie,
Près de ceux des Français, nos généreux aïeux
Ne se fatiguaient point sacrifiant leur vie.

Hélas ! Dieu l'a voulu, nos chers vieux drapeaux blancs
Pour repasser les mers ont refermé leur aile ;
Mais l'étendard anglais, au cœur des nouveaux Francs
S'il imposa respect, laissa d'être fidèle !
A l'ancienne patrie on gardait son amour,
Tandis qu'à la nouvelle on donnait sa parole ;
Et quand vint désormais des fêtes le grand jour,
Le Canadien joyeux se dit : Je me console !

Je me console ! ah oui, chante tout Canadien,
Car librement je puis à nos couleurs anglaises,
Sur les riches versants du pays laurentien,
Marier en plein vent les trois couleurs françaises.
Gardant mes souvenirs, donnant ma loyauté,
Je m'en vais, tressaillant de joyeuse espérance,
Ami de Dieu mon maître, en toute liberté,
Je suis sujet anglais, mais toujours... fils de France !

" Gardant mes souvenirs, donnant ma loyauté ". .....

C'est là, si je ne me trompe, mesdames et messieurs, la double caractéristique de notre patriotisme. C'est de la loyauté dans la fidélité et de la fidélité dans la loyauté que doit être constitué notre amour de la patrie canadienne. Et voila pourquoi en première ligne, l'idée française et catholique a chez nous, sujets anglais, son droit de cité. Vous apercevez déjà que je rétrécis quelque peu le cadre du sujet que l'on m'avait fourni. Il le faut bien. Car, à chanter ici toutes les gloires de nos héros et de nos héroïnes, je n'en finirais jamais. Si ailleurs en effet on a pu admirer quelques grands hommes, chez nous, on l'a dit, c'est tout un peuple qui fut grand.

Ce peuple, dont vous êtes sortis comme moi, ce sera devant l'histoire son éternel honneur d'avoir su rester fidèle aux héroïques souvenirs de ses origines. Et la raison en est très simple: ces souvenirs sont si beaux!

Je fus un jour, messieurs, dans une course en Bretagne, au rocher de Saint-Malo. Par une après-midi de septembre, toute pimpante de soleil, j'entrai dans la vieille cathédrale. A travers les vitraux coloriés une demi-lumière nous arrivait qui donnait aux nefs et au chœur une teinte

antique qui convenait admirablement aux évocations historiques. J'étais ému. Prosterné devant l'autel, près du balustre, j'achevai de me faire à cette quasi obscurité et je distinguai bientôt, sur une des dalles du bas-chœur, ces lettres inscrites en superbes mosaïques: "Ici s'est agenouillé Jacques Cartier, avant son départ pour la découverte du Canada... (Signé) Honoré Mercier, Premier Ministre de Québec." Messieurs, je n'en demande pas d'autre preuve, celui qui a fait graver cette inscription-là était un patriote dans toute la force et dans toute la beauté du terme.

Et je me souvenais, au fond de la vieille cathédrale malouine, de ces heures d'angoisse que le grand découvreur Cartier a dû connaître. Je voyais surgir dans le lointain ce vieux rocher de Québec, où se sont écrites en lettres de sang les plus belles pages de notre histoire. Je songeais à Montréal, si coquette et si fière au pied de sa montagne vraiment royale. Je pensais à nos fleuves géants, à nos rivières immenses, à nos montagnes boisées, à nos campagnes si riches. Je nommais Champlain, Maisonneuve, Frontenac, Laval, Montcalm, Lévis. Quelle auréole, messieurs, autour du berceau de notre histoire et comme nous avons droit d'en être fiers!

Partout au Canada et même dans plus d'un centre de la Nouvelle-Angleterre, remontant à deux siècles en arrière, les Canadiens-Français ont le droit de saluer avec émotion le vieux drapeau aux fleurs de lis, le "cher vieux drapeau blanc!"

Dans cette partie du pays d'où je viens, c'est une joie que les âmes patriotiques peuvent légi-

timement s'accorder. Un peu au-dessous du confluent du Magog et du Saint-François, où est assise la jeune cité reine des Cantons de l'Est, Sherbrooke, et dans les limites mêmes de la ville, il est un rocher curieux, qui semble monter la garde au nom des siècles passés. Il se trouve comme fixé en plein dans les eaux du Saint-François. Au sommet de l'une de ses extrémités un vieux pin, poussé là je ne sais comment, paraît, plus heureux que les mortels, défier des ans l'irréparable outrage. Les anciens parmi nos concitoyens l'ont connu très vieux ce pin, et, l'autre année, on lui coupait une branche qu'on envoyait à l'Université de Québec, afin de lui faire dire son âge. La science affirma par la plume d'un botaniste de renom (Mgr Laflamme) que notre vénérable solitaire du rocher compte plus de deux siècles d'existence.

Or, il y a deux cents ans, en 1690, François Hertel, parti des Trois-Rivières avec 52 hommes, remontait le Saint-François et le Magog jusqu'au lac de Memphremagog, allant porter la guerre dans la Nouvelle-York, avec les armes et sous les couleurs de la France. Par conséquent, le vieux pin de Sherbrooke a vu flotter au large les fleurs de lis du "cher vieux drapeau blanc"! Et c'est là une pensée que j'aime à rappeler souvent à mes élèves de Belles-Lettres, car ces souvenirs leur parlent de choses qu'il ne faut pas oublier.

Non, il ne nous convient pas d'oublier! Il vous souvient, n'est-ce pas, mesdames et messieurs, de tout ce qu'a dit l'histoire. Il vous souvient de ces travaux obscurs auxquels les premiers colons venus de France ont dû d'implanter sur le sol

d'Amérique la race que nous sommes? Il vous souvient de ces marches longues et difficiles à travers nos grands bois, de ces luttes terribles contre le farouche Iroquois, de cette guerre implacable qu'on soutint si longtemps contre les flottes et les troupes de l'Angleterre? Il vous souvient, n'est-ce pas, des pages à jamais glorieuses qui se sont signées du plus pur de notre sang à Carillon et aux Plaines d'Abraham? Eh! que nous importe après tout que la force du nombre ait à la fin triomphé! Ces combats de jadis, ces combats de héros n'en restent pas moins dignes d'être chantés par le génie de la poésie et d'être immortalisés par le culte des beaux-arts! Et quand sera venu le jour — il vient déjà! — où notre jeune race, toujours fidèle, aura son siècle d'or, elle n'ira pas chercher ailleurs, soyez-en sûrs, les sujets de ses œuvres dramatiques et de ses épopées. Ils s'appelleront le « Siège de Québec » et le « Drapeau de Carillon! »

« O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
« Te souvient-il, » .....

écrivait Crémazie,

« Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
« Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes ? »

Oui, mesdames et messieurs, le Canada se souvient, et comme l'a dit excellemment un autre de nos poètes, notre histoire c'est avant tout un

« .....registre immortel, poème éblouissant,
« Que la France écrivit du plus pur de son sang ! »

Nos traditions sont françaises et voilà pourquoi elles sont fortes et belles, j'ajoute qu'elles sont

aussi catholiques et voilà pourquoi elles sont plus belles encore et plus fortes.

La foi au Christ, fils du Dieu vivant, la foi au Christ qui aime les Francs, c'est en effet la meilleure part de l'héritage de notre race sur les bords du Saint-Laurent. Aux noms des pionniers conquérants du sol il nous convient de joindre ceux des missionnaires civilisateurs; car là où la France arborait autrefois son étendard, la croix du chrétien prenait aussitôt place près de lui.

Et comme elle est touchante et belle l'histoire de ces hardis apôtres qui venaient jadis en nos immenses régions prêcher la doctrine et la morale de l'Evangile! "O mon pays, disait encore le poète (Crémazie),

Te souvient-il des jours où prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives,
Laissaient à tes enfants leur souvenir sacré !

Ah! messieurs, la foi catholique subit en nos temps de par le monde de bien rudes tempêtes. La France, le cher pays de nos souvenirs, l'antique fille aînée de l'Eglise, paraît oublier, officiellement du moins, sa divine mission de faire par l'univers les "Gestes de Dieu". Elle vient de bannir équivalemment de leur pays des hommes et des femmes coupables d'un seul crime, celui de s'être donnés à Dieu et à ses œuvres. Ailleurs, en Italie, en Espagne, en Portugal, la maçonnerie universelle poursuit son infernale besogne de perversion morale et sociale. Qu'on y prenne garde! Pendant qu'on chasse les

religieux, les socialistes et les anarchistes ont le champ libre. Que les Princes et les Présidents se tiennent pour avertis! Sans religion point de morale et sans morale point d'ordre social. Que les puissants du jour réfléchissent! Tandis qu'on bannit les moines, les bombes se préparent et les poignards s'aiguisent. La vie se fait ainsi par fois de terribles imprévus. Hier, on ouvrait à Paris et à Buffalo de splendides expositions qui parlaient de progrès matériels, c'est vrai! Hier trente-deux princes de sang royal se promenaient dans les jardins de Christian IX de Danemark, c'est encore vrai! mais hier aussi, Carnot était poignardé, l'impératrice d'Autriche était frappée, et Humbert tombait; mais hier aussi, vous le savez, messieurs, pour en avoir souffert dans votre loyauté et votre dignité de citoyens américains, mais hier aussi, une balle anarchiste, une balle stupide, vous tuait un Président aimé, M. McKinley, sur la tombe à peine fermée de qui vous me permettrez bien de déposer l'hommage de mon respect et de mon admiration.

Or, mesdames et messieurs, en présence de ces regrettables excès, dus à l'éducation sans Dieu, nous avons lieu assurément de bénir la Providence d'avoir entouré l'enfance de notre peuple des fortifiantes influences de la religion.

Ah! oui, qu'ils s'appellent des Récollets ou des Jésuites, des Sulpiciens ou des Prêtres des Missions Etrangères, qu'elles se nomment des Ursulines ou des Hospitalières, bénis soient à jamais ces apôtres de la vraie foi, bénies soient à jamais ces anges de la charité, qui ont veillé sur le berceau de la nationalité canadienne-française. Les

souvenirs qu'ils nous ont laissés sont les trésors les plus précieux de l'héritage national, n'hésitons jamais à l'affirmer et à le proclamer de toute la puissance de notre voix et de toute la force de notre ame. Oui! précieux souvenirs que ceux qui établissent ainsi l'édifice social sur les bases inébranlables des convictions religieuses! Impérissables souvenirs que ceux qui chantent ainsi la foi de nos origines et nous parlent, comme ils parlaient à nos pères, de l'immortalité de nos âmes et de la grandeur de la vertu!

Je ne voudrais pourtant pas donner dans le sermon, mais je suis sûr, messieurs, qu'il ne vous déplaît pas plus qu'à moi-même, de constater une fois encore, d'affirmer et de proclamer que nous devons en grande partie à notre foi catholique d'être restés fidèles à notre passé et d'être restés dignes de lui!

Ah! certes, je le crois et j'y reviendrai tout à l'heure, le peuple canadien-français doit et veut être loyal au drapeau qui protège ses destinées publiques depuis cent quarante ans; mais aussi il a droit de se souvenir!

Il a droit de se souvenir de l'ancienne mère patrie qui lui a donné avec la vie l'amour du beau et le culte de l'idéal. Il a droit de se souvenir d cette "doulce France" qui l'a abandonné, c'est vrai, mais dans l'antique histoire de laquelle plonge, par toutes ses racines vivaces, son histoire à lui, si belle et si digne de l'autre!

Il a droit aussi de garder et de défendre cette foi catholique par la vertu de laquelle il est resté ce qu'il est; car

Si nous avons gardé, pur de tout allia·e,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois...

comme parlait encore Crémazie, c'est à l'Eglise et à son clergé que nous le devons, et, s'il est vrai, selon la pensée d'un illustre Français de nos jours, M. Brunetière, que " le catholicisme et la France sont deux choses inféodées l'une à l'autre ", nous pouvons témoigner que c'est surtout vrai pour nous Canadiens-Français.

En sorte que, mesdames et messieurs, tout en étant loyaux à l'Angleterre, nous avons droit, je le répète, d'être fidèles à nos origines. Que si quelqu'un voulait s'en étonner, je prendrais volontiers au drapeau anglais lui-même, devenu nôtre, la fière devise que porte l'écusson d'Albion, pour redire sous son égide, sans forfanterie mais sans crainte:

Gardant mes souvenirs, donnant ma loyauté,
Je m'en vais tressaillant de joyeuse espérance,
Ami de Dieu, mon maître, en toute liberté,
Je suis sujet anglais, mais toujours... fils de France !

Honni soit qui mal y pense!

II

Conservation et force d'expansion de l'idée française et catholique au Canada.

Nous avons vu comment "l'idée française et catholique" est née avec notre histoire et jusqu'où, par conséquent, c'est notre droit de l'honorer du culte respectueux et aimant d'un inaltérable souvenir. Je voudrais dire maintenant comment cette "idée" s'est conservée au Canada sans faire tort à la loyauté légitime due à la couronne anglaise.

Et, ici, pour être clair, il faut distinguer la race française d'avec la France. Comme disait plaisamment quelqu'un, si nous aimons toujours beaucoup la France, nous aimons peut-être un peu moins les Français qu'autrefois.

Je relisais l'autre soir à votre intention une fort belle page d'un très beau livre que publiait, à l'aurore du XXe siècle, l'un de nos meilleurs écrivains, l'honorable juge Routhier: *Québec et Lévis.* Après avoir rappelé la première bataille des Plaines d'Abraham, laquelle de fait, vous le savez, fut décisive par la victoire de Wolfe sur Montcalm, le distingué publiciste écrit:

"Que va-t-il sortir de cette bataille que le "monde civilisé ignore? La France sera vain- "cue... Cet effacement de la France de la carte "d'Amérique entraînera-t-il cependant celui de

"la race française? Non! Le jeune arbre transplanté par elle sur les bords du Saint-Laurent "y a déjà poussé des racines vivaces, et c'est en "vain que les plants anglo-saxons l'entoureront "de leurs hautes futaies et le jetteront dans "l'ombre. Ils ne l'étoufferont pas!... Non! la "race française n'a pas trouvé la mort sur les "Plaines d'Abraham! La France seule y est "tombée dans la personne de Montcalm! L'épée "d'Albion a tranché le cordon ombilical qui unissait la mère à l'enfant; mais l'enfant est né "viable, et il vivra, en ne gardant avec sa mère "que des liens d'amour filial".

Messieurs, M. le juge Routhier a raison. L'enfant était viable. Il a vécu et il saura vivre. Nous l'avons prouvé là-bas, et, vous me permettrez d'ajouter que vous le prouvez ici également.

"Mais, cette race française, quel sera son "avenir? se demande encore M. Routhier, avant de quitter ce palpitant sujet. "Dieu seul le sait, "répond-il, mais quand le besoin de rêver m'entraîne vers le mélancolique plateau où se livra "la suprême bataille, il m'apparaît comme un "autel sur lequel l'élite des guerriers de France "a fait l'offrande de son sang pour la patrie, et "je ne puis croire que ce sang ait été versé en "vain. Si Dieu ne l'a pas accepté pour le succès "de la France, il a dû l'accepter pour l'avenir de "la Nouvelle-France!"

Quoi qu'il en soit, messieurs, des rêves poétiques de l'éloquent magistrat, l'avenir, il faut l'avouer, reste un secret pour nous comme pour tous; mais le passé nous est un sûr garant que nous avons droit de nourrir des espérances de grandeur future.

Est-ce à dire qu'il faille prêcher quelque part la déloyauté? Oh! non, ce serait forfaire à l'honneur. Les traités sont là. La parole est engagée, nous saurons la garder! Que si un jour le Canada français, fruit mûr, se détache de l'arbre anglais, de lui-même, sans secousse et sans violence, j'ai confiance que ce sera un beau fruit qui saura plaire au Bon Dieu et faire figure honorable au banquet des nations; mais la loyauté doit rester notre force et, si je ne me trompe, l'une des meilleures garanties de nos destinées nationales.

C'est d'ailleurs ce qu'affirme l'histoire de notre dernier siècle d'existence. Sous la protection du drapeau d'Angleterre nous avons merveilleusement progressé. Sans doute il a fallu lutter parfois; mais les joutes pacifiques de la tribune et du Parlement ont remplacé les combats sanglants de jadis. Si par aventure on a tenté de nous étouffer, nous avons su résister. Après nos grands guerriers nous avons eu nos grands orateurs. Les Bourdages, les Papineau, les Morin, les La Fontaine, les Cartier, les Mercier et les Chapleau, pour ne parler que des morts, ont prouvé à la fière Albion que la vieille langue française s'entendait à revendiquer et à défendre des droits de sujets anglais!

Ces luttes-là, mesdames et messieurs, qui rappellent à s'y méprendre les tournois oratoires des Démosthène et des Cicéron contre les Philippe ou les Antoine, ont bien certes leur noblesse et leur vaillance. D'autant mieux qu'elles n'ont pas fait sortir, en général du moins, nos co-nationaux des bornes ou des limites de la stricte loyauté. Que si des excès regrettables mais généreux

ont hâté, par moments, l'obtention de fins excellentes, par des moyens qu'il serait présomptueux pour moi de vouloir juger — comme en 1837 par exemple — on peut estimer que devant l'histoire les oppresseurs d'alors, bien plus que les opprimés, conservent leur large part sinon la plus large part des responsabilités encourues.

Tout cela au reste n'a fait que raffermir notre loyauté. Plus les libertés constitutionnelles qu'on nous octroyait, peut-être par crainte mais non pas moins réellement, étaient larges et dignes, plus nous nous attachions au drapeau qui les portait dans ses plis.

Certes, nous regardions souvent vers les côtes de France! On entendit chez nous les formidables échos de cette tourmente révolutionnaire qui, pour revendiquer en France des droits trop méconnus par l'absolutisme royal, n'en accumulait pas moins des ruines lamentables! On entendit chez nous se répercuter les mille bruits de cette marche triomphale dont Napoléon le Grand remplissait le monde! Ah! oui, le succès des armées françaises, d'où qu'il vint, sonnait joyeux toujours sur les bords du Saint-Laurent!

Mais on s'était rendu compte que le drapeau blanc ne reviendrait plus, et, noblement, on avait pris le parti de se faire tout seul une place sous le soleil d'Amérique! Pour cela, il fallait être loyaux aux pouvoirs établis, et, je le répète, nous l'avons été, sans faiblesse et sans lâche complaisance, mais aussi, sans trahison et sans arrière-pensée.

Lorsqu'en 1775, les envoyés du Congrès américain, l'illustre Franklin et le distingué Dr Car-

roll, mort en 1815 archevêque de Baltimore, vinrent demander aux Canadiens de se joindre aux colonies anglaises pour se déclarer indépendants, nos compatriotes répondirent qu'ils s'en tenaient aux traités et à la parole donnée. Ce n'est pas le lieu de discuter s'ils eurent raison en agissant ainsi. Je constate simplement un fait historique. A cette époque, donc, dans ce vieux Québec, dont quelques-uns, de nos jours, voudraient suspecter la loyauté, c'est bien plus sur l'élément français que sur l'élément anglais que le gouverneur Carleton s'appuya pour défendre la colonie canadienne en repoussant les troupes d'Arnold et de Montgomery.

Or, s'il a mérité les honneurs de l'immortalité devant l'histoire, ce Rugulus romain qui, pour être fidèle à sa parole, retournait à Carthage se livrer aux tortures qui l'attendaient, on m'accordera qu'il est digne d'admiration le peuple — le peuple pour qui le grand mot de liberté a d'ordinaire tant d'attraits — qui sut pourtant être ainsi fidèle à sa parole et garder la foi des traités.

Vous n'ignorez pas non plus, messieurs, car ces faits sont classiques pour nous tous, que c'est par loyauté toujours que les voltigeurs de M. de Salaberry, en 1813, sauvèrent la colonie d'une autre invasion!

Il y a plus, messieurs. Les luttes pour le droit de nos grands parlementaires se sont faites aussi dans un tel esprit de droiture et de loyauté, qu'un de nos concitoyens, sir E.-P. Taché, a pu proclamer sans qu'on protestât que le dernier coup de canon tiré pour l'Angleterre au Canada le serait par un Canadien-Français! Je pourrais même

aller plus loin et dire qu'aujourd'hui encore, devant le terrible spectacle qu'offre au monde la guerre du Transvaal, ceux-là qui chez nous protestent indignés, comme le vaillant député de Labelle, par exemple, M. Bourassa, le font au nom de l'honneur et de l'intérêt bien entendu de l'Angleterre, et non pas par déloyauté à son drapeau.

Remarquez, messieurs, que je n'apprécie pas, surtout ces récents événements, car il ne me convient point de paraître entrer sur le terrain politique, simplement je signale des faits, je constate et je conclus. Les Canadiens-Français, s'ils ont gardé le culte de la vieille France, ne manquent pas d'autre part au respect qui est légitimement dû au drapeau d'Albion. Leur fidélité ne nuit pas à leur loyauté pas plus que leur loyauté ne nuit à leur fidélité.

Quand donc, durant vos voyages au Canada, vous verrez à côté de l'étendard anglais les trois couleurs françaises claquer à la brise, ne vous étonnez pas et surtout ne vous méprenez pas.

Ce drapeau aux trois couleurs, ce sont les Anglais eux-mêmes qui l'ont arboré chez nous, les premiers, au lendemain de la guerre de Crimée, dans laquelle, il vous en souvient, les armées anglaise et française avaient sympathisé. Nous nous plaisons certes à saluer de nos acclamations le beau tricolore, parce qu'il est un symbole de la France et parce que, indirectement au moins, il nous parle de souvenirs aimés, mais il n'est pas et il ne doit pas être un insigne de déloyauté.

Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, d'avoir insisté quelque peu sur cette question

de la loyauté du Canadien-Français. Une étude sérieuse sur la conservation et la force d'expansion de l'idée française au Canada m'a paru nécessiter ce développement.

Il ne me reste qu'une considération générale à vous soumettre, et celle-là, j'en rends grâce au ciel, elle est admirablement consolante: Sous la protection intéressée peut-être mais large et bien entendue de l'Angleterre, la race aux idées françaises du Canada a étonnamment progressé. Les 60,000 abandonnés de 1760 sont aujourd'hui deux millions et même trois millions en vous comptant, messieurs. Et assurément nous vous comptons, car vous êtes toujours nos frères, et le drapeau étoilé est assez large, lui aussi, pour protéger les droits du sang et les libertés publiques de qui que ce soit.

Et qu'on ne s'avise pas de croire que cette force admirable de notre sang, que cette fécondité merveilleuse de la femme canadienne-française, si digne par toutes ses belles qualités d'être la mère d'un grand peuple, qu'on ne croie pas, dis-je, que cette extraordinaire natalité que le monde nous envie, est de l'histoire ancienne! Non, messieurs. Il y a des défections quelque part, il y a diminution dans les grands centres, mais en général et dans les campagnes surtout les familles de dix, quinze et dix-huit enfants se trouvent encore facilement. D'ailleurs, tant que la morale de l'Evangile sauvegardera notre population, il en sera toujours ainsi; car bon sang ne peut mentir et noblesse oblige!

De cette marche dans la voie du progrès, me permettrez-vous de citer une preuve éclatante?

Considérez ce qui se passe dans nos Cantons de l'Est. En 1850, sur une population de 3,000 âmes, Sherbrooke comptait 500 Canadiens-Français. En 1900, sur environ 11,000 âmes la même ville compte plus de 7,000 de nos compatriotes. En 50 ans nous avons augmenté de quatorze pour un, tandis que les autres nationalités ont à peine gagné deux pour un.

Partout au reste dans ces admirables pays de Sherbrooke, Compton et Stanstead, dont on avait prétendu faire, au commencement du dernier siècle, une sorte de réserve pour les Canadiens d'origine anglaise, partout l'élément franco-canadien, plus pauvre d'argent mais plus riche de vitalité et d'enfants, gagne du terrain, de l'influence et de la prépondérance.

Ajoutons, pour conclure, que les derniers recensements du Dominion ont établi que là où la population a augmenté, c'est à l'appoint canadien-français qu'on le doit, ou peu s'en faut.

Au Canada, on ne parle pas beaucoup de liberté peut-être, mais on en jouit, messieurs, ce qui vaut mieux. Jusqu'à un certain point au moins, grâce à ce gouvernement responsable que nos pères ont gagné à force d'éloquence et de patience, nous sommes véritablement nos maîtres. « Notre état social, écrivait il y a six « ans Edmond de Nevers, repose sur les bases les « plus démocratiques... Tous ceux qui aujour- « d'hui se trouvent à la tête de notre société sont « fils ou petits-fils de cultivateurs, de négociants « ou d'ouvriers. Il n'est aucune famille au Ca- « nada dont quelques membres ne se soient oc- « cupés, pendant les dernières générations, de

" travaux manuels; aussi le travail est-il juste-
" ment honoré dans notre pays." Et c'est parce que notre population est laborieuse et chrétienne, qu'elle reste morale et forte, et aussi longtemps qu'elle restera morale et forte, je veux dire catholique et française, car pour nous c'est la même chose, elle ne craindra pas l'avenir, messieurs, et elle marchera de succès en succès.

Notre prospérité matérielle a augmenté considérablement. Nos jeunes générations s'instruisent mieux qu'on ne le faisait jadis. Ce sont là d'heureux présages. Chaque année quelques-uns de nos compatriotes rapportent de Rome ou de Paris, soit en théologie, soit en médecine, des grades académiques qu'ils ont obtenus haut la main. Nos orateurs sont goûtés en France et en Angleterre. Nos écrivains se font lire. Nos journalistes sont industrieux et bien informés. Aux premiers rangs de la société, nos Evêques font bonne figure dans l'Eglise de Jésus-Christ et nos hommes d'Etat sont loin d'être inférieurs à leurs collègues anglais. Chose curieuse, ceux qui passent pour parler le mieux, en chambre, même l'anglais, ne sont pas toujours des Anglais d'origine!

Un jour, mesdames et messieurs, le général de Charette était reçu à Montréal par les Zouaves pontificaux canadiens. J'étais alors un jeune écolier d'environ quatorze ans et j'assistais dans la salle des Pères Jésuites, rue Bleury, à la séance de réception. De toutes les belles choses qui se dirent là, mon imagination d'enfant fut frappée par ce trait dont je vous garantis l'authenticité: " Je demandais à M. de Lamori-

cière autrefois, racontait M. de Charette, comment il fallait s'y prendre pour former un bon bataillon de zouaves; car il faut bien savoir que chez les zouaves de Pie IX on avait de toutes les nationalités et qu'il convenait par conséquent, dans la composition des cadres, d'avoir égard au tempérament national de chaque individu. M. de Lamoricière me répondit: « Placez les Français les premiers et les Anglais les derniers. Les Français avancent toujours et les Anglais ne reculent jamais." Or, continuait M. de Charette, j'en ai toujours conclu que les Canadiens pouvaient occuper n'importe quel rang: ils ont quelque chose de la ténacité anglaise et ils n'ont pas perdu la « furie » française!

Mesdames et messieurs, il y a du vrai dans cette aimable boutade. Je ne sais pas ce que l'avenir réserve à notre race; mais il me paraît permis de proclamer, par son passé, qu'elle est capable de grandes choses. Elle est capable d'avancer toujours et de ne reculer jamais.

Or cette force d'expansion, elle la doit à « l'idée française et catholique » qu'elle a su garder en toute liberté, si bien que le peuple canadien a incontestablement le droit de redire en présence de qui que ce soit:

Gardant mes souvenirs, donnant ma loyauté,
Je m'en vais, tressaillant de joyeuse espérance ;
Ami de Dieu, mon maître, en toute liberté,
Je suis sujet anglais, mais toujours... fils de France.

Cette idée française et catholique qui est notre héritage et notre force, elle est aussi, mesdames et messieurs, votre héritage et votre force, à vous, Franco-Canadiens des Etats-Unis. A Dieu ne plaise que j'ose m'immiscer dans des

questions très graves pour lesquelles je ne me reconnais ni compétence ni autorité. Mais il découle une conclusion pratique de tout ce que je vous ai dit, que l'on me permettra bien de préciser, la voici: C'est la fidélité à nos vieux souvenirs dans la loyauté aux pouvoirs établis qui a été la cause de nos progrès dans la voie du bien. Messieurs, c'est une leçon que notre histoire nous donne à tous.

Où que nous soyons, restons fidèles à notre foi et à notre langue, c'est notre droit! Mais respectons toujours profondément les autorités civiles et religieuses sous lesquelles nous sommes providentiellement placés, c'est notre devoir d'abord, et, en fin de compte, ce sera la clef de notre succès.

Qu'adviendra-t-il vraiment de notre race? Je l'ignore: si les discussions sont aux hommes, l'avenir est à Dieu!

Mais ce que je sais, ou ce qu'au moins j'ai essayé de vous faire voir, mesdames et messieurs, ce que je sais et ce que vous savez, c'est que "l'idée française et catholique" est pour nous tous un précieux patrimoine, que nous avons droit d'aimer sans manquer de loyauté aux drapeaux d'Angleterre et d'Amérique. Ce que je sais et ce que vous savez, mesdames et messieurs, c'est qu'il fait bon de garder nôtre "l'idée française et catholique"; c'est qu'il plaît à nos cœurs d'être Canadiens-Français; c'est que, dans cet esprit, nous aimons à chanter avec sir Georges-Etienne Cartier:

O Canada, mon pays, mes amours !

Févri[illegible] [illegible]902. *(Revue Canadienne.)*



QUEBEC ET LEVIS

Etude écrite pour la " Revue Canadienne ".

Un beau Livre Canadien à l'aurore du XXe Siècle.

C'EST toujours une banalité, au début d'un travail, de parler de son incompétence à traiter le sujet dont on va s'occuper. Un prédicateur de talent s'étant avisé un jour — c'était à la basilique de Québec, précisément — d'expliquer très au long son peu de préparation à développer le thème que les circonstances lui imposaient, quelqu'un disait fort spirituellement: " Mais alors, il n'avait qu'à ne pas monter en chaire, le bon abbé! "

Que si donc, quelque convaincu que je puisse être de mon incompétence et quelque réelle qu'elle soit, je m'excuse d'oser parler au public lettré, du beau livre qu'au déclin du siècle dernier M. le juge Routhier a voulu léguer à notre siècle XXe, on me dira peut-être: " Vous n'avez qu'à ne pas écrire! "

Oui! mais le moyen de vous taire, alors qu'on vous prie de la façon la plus aimable d'y aller de votre article? Le moyen de vous taire lorsqu'on

vous ouvre le plus gracieusement du monde les pages de la chère *Revue Canadienne?*

Le moyen de vous taire quand au sortir d'une lecture attentive des 350 pages de "Québec et Lévis", signées par M. Routhier, vous vous sentez le cœur si délicieusement ému?

Le souvenir de toutes les gloires de la patrie canadienne, pieusement évoqué sur cet admirable théâtre qu'est l'historique rocher de Québec, vous a fortement remué la fibre patriotique. Vous vous rendez compte jusqu'où il est bon à l'âme de relire cette histoire que nos pères ont si noblement écrite, le plus souvent en lettres de sang. Qu'importe alors! Il vous semble vraiment — périlleuse illusion peut-être — que vous n'avez qu'à laisser courir votre plume, que tout jaillira de source. Vous devenez brave! Après tout, on a toujours le droit de dire à ceux qui nous font du bien qu'on les aime et qu'on les remercie!

D'ailleurs, pas n'est besoin d'être artiste pour admirer franchement les bonnes et fortes œuvres des maîtres. Et dût-on leur faire çà et là quelques reproches, qu'importe encore! leur bienveillance et leur autorité elles-mêmes nous protègeraient; car les puissants à l'âme bien née sont d'ordinaire indulgents et débonnaires pour ceux qui sont faibles.

Il y a plusieurs manières d'apprécier un livre.

A l'école du village, et même ailleurs, on aime surtout dans un livre l'aspect extérieur, le côté graphique, les "images". Pour savoir si c'est un beau livre que l'on tient en main, on examine s'il est bien gros, si la reliure est riche, s'il a de

belles images, s'il est doré sur tranche... Une respectable grand'mère fit un jour une colère parce que son petit-fils avait reçu au collège, en premier prix, un livre qui n'était pas doré sur tranches! Pensez donc! Un premier prix! Il est vrai que le fils du voisin avait reçu, lui, un premier prix doré sur tranches et que la brave et honnête vieille... ne savait pas lire!

Admettons cependant, pour parler plus sérieusement, que ce côté graphique, cet aspect extérieur d'un livre a bien son importance et reconnaissons qu'à la vérité il convient de s'en occuper et de l'apprécier ailleurs qu'aux distributions des prix!

C'est évidemment ce qu'à compris l'éditeur de "Québes et Lévis", M. Alphonse Leclaire, le sympathique directeur de la *Revue Canadienne.* Il a soigné l'impression du livre et les "images" avec une attention scrupuleuse. S'il voulait bien me le permettre, je lui dirais même, qu'à mon humble avis, il a un peu péché par coquetterie. La toilette de son livre me paraît recherchée. Sans doute il a voulu que l'écrin fût digne du joyau à enchâsser. Et certes, je prétends bien que les belles et substantielles pages de "Québec et Lévis" méritent une riche mise en scène. Mais l'embarras, c'est que tout ça, comme dit l'autre, ça coûte cher. Et, ce beau livre ferait si bien dans les mains des petits et des pauvres, dans nos collèges et ailleurs; mais douze piastres?...

Je n'insiste pas non plus sur l'addition des "biographies et monographies" des hommes illustres de Québec et d'ailleurs, qui fait suite à

l'œuvre de M. Routhier. Elle peut avoir son utilité; mais elle enlève au volume de son unité et ne lui donne peut-être en retour qu'une valeur relative assez discutable. Je sais du reste que M. Routhier n'a eu rien à faire avec cette addition et c'est de l'œuvre de M. le Juge que je dois surtout m'occuper. (1)

Je m'en tiendrai donc à une affirmation générale. C'est à savoir, qu'à coup sûr, "Québec et Lévis", par son aspect extérieur et son côté graphique, est un superbe et beau livre. C'est un in-quarto, de plus de 500 pages, magnifiquement imprimé, abondamment illustré, richement relié et... doré sur tranches comme pas un!

Sans aucun doute, si on le donne en prix, il fera l'orgueil des petits-fils et les délices des grand'mères, de celles qui ne savent pas lire aussi bien que de celles qui portent lunettes d'or pour psalmodier leurs heures!

* * *

Pour ceux qui lisent et savent lire (ce n'est pas toujours la même chose!), ce qui les intéressera davantage, cela va de soi, c'est l'œuvre de M. le juge Routhier.

M. le Juge est un patriote convaincu et un chrétien éclairé. Son dernier livre suffirait à l'établir si d'ores et déjà sa réputation n'était faite

---

(1) J'ai appris, depuis que j'ai écrit ces lignes, qu'il existe des exemplaires de l'ouvrage de M. le juge Routhier, reliés sans cette partie biographique et avec un luxe beaucoup plus grand encore que celui de la reliure que j'ai devant les yeux.

à cet égard. Il me souvient avec quel bonheur, dans nos années de Lettres, au séminaire de Ste-Thérèse, nous entendions parler de ce "frère aîné", aussi remarqué pour ses succès littéraires que pour sa science d'homme de loi. Devenu professeur à mon tour, j'ai souventes fois communiqué quelques-unes des belles pages de Routhier aux chers jeunes gens qui me sont confiés et, eux aussi, j'ai vu qu'ils appréciaient le charme de son commerce délicat. Entre temps, je garde la souvenance d'une anecdote qui démontre à sa façon que le bon renom littéraire de l'érudit magistrat est connu au loin. Qu'on me pardonne le caractère trop personnel de cette anecdote. C'était à Lucerne, en Suisse, au mois de septembre 1893, à une réunion des jeunes catholiques de la noble Helvétie. Au moment où j'était présenté à M. de Montenagh, ce Monsieur, ex-député de Fribourg, entendant que j'étais Canadien, se mit à fredonner à mi-voix:

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux...

Puis, avec un fin sourire, il me disait: "C'est de M. le juge Routhier, n'est-ce pas? Vous voyez, monsieur l'abbé, que je connais le Canada!"

Ce que cette poétique évocation de la patrie absente fit alors sur moi d'impression, voilà que ces jours derniers la lecture de "Québec et Lévis" l'a fait admirablement revivre en mon âme. Et c'est pourquoi, la première parole qui se glisse d'elle-même sous ma plume à l'adresse de l'auteur du beau livre que je veux apprécier, c'est un merci qui vient du cœur. Vrai! on se sent

meilleur, quand on comprend mieux de quel beau pays on est le fils!

Ce vieux rocher de Québec, où il y aura bientôt 300 ans, Samuel de Champlain jetait les bases de la colonie naissante du Canada, il est digne d'être chanté. "Ce théâtre idéal, déjà sacré par le sang des héros, mérite de l'être par le génie de la poésie!" C'est là, en effet, que se sont joués depuis trois siècles la plupart des grands drames de notre histoire nationale. Québec, c'est la ville française par excellence, c'est l'arche sainte de nos meilleurs souvenirs, comme dit M. Routhier, "c'est la nationalité française faite monument!" Il faut aimer Québec! — quand même on n'aimerait pas toujours les Québecquois, et Dieu sait pourtant s'ils sont aimables! — Faire aimer Québec c'est donc œuvre de bon patriote! Et c'est là le but que se propose évidemment l'auteur de "Québec et Lévis".

"Celui qui a connu et aimé Québec, dit-il en "terminant son introduction, ne l'oublie "jamais... Redire sa dramatique histoire et ses "légendes, ses infortunes et ses grandeurs, "peindre les beautés et les charmes de sa pitto-"resque nature, faire parler les lieux où elle "subsiste depuis trois siècles, interroger les "pierres de ses monuments et de ses ruines, "voilà le travail que l'on m'a confié, et je le com-"mence avec amour, plein d'admiration et d'en-"thouiasme pour mon sujet."

* * *

Ce travail qu'il commence avec amour, voici comment M. le Juge entend le développer. Une

ville c'est un ensemble d'habitations qui occupent quelque part un coin de la terre. La nature fournit le site et l'homme y construit ses monuments. M. Routhier étudiera donc le site incomparable de Québec vu de jour et de nuit, et il nous donnera: *Québec pittoresque*. De l'étude de la nature à celle des constructions la transition est toute simple. M. le Juge, après un coup d'œil général, s'arrêtera aux fortifications, aux palais, aux églises et autres édifices remarquables, et il écrira: *Québec monumental*. Le nombre, la position, l'ordonnance, l'harmonie des constructions, tout cela peut devenir un symbole et exprimer une pensée; de l'ensemble des édifices et de leur site M. Routhier fera donc se dégager — en poète! — le symbolisme chrétien de la vieille cité de Champlain, et nous aurons: *Québec symbolique et religieux*.

Mais tout cela ce n'est que l'étude de l'aspect extérieur de Québec. Ce qui fait la vie et l'âme d'une ville c'est son histoire, ce qui l'auréole et la poétise c'est la légende: l'érudit magistrat scrutera les légendes en artiste, il approfondira l'histoire en philosophe, et, nous lirons ainsi, après *Québec légendaire*, les bonnes et fortes pages de *Québec historique*. Précisément à cause de son histoire mouvementée, vécue autrefois sous l'égide du drapeau aux fleurs de lis et depuis 140 ans sous la garde de l'étendard britannique, Québec est habité par une société dont la physionomie particulière est digne d'intérêt: la plume alerte de M. Routhier nous parlera de *Québec social*. Cette *société* vit, s'agite et se meut au milieu de pierres qui parlent et de souvenirs qui,

deçà et delà, ne sont pas sans éloquence, c'est dire que pour être plus jeunes de plusieurs siècles que les villes de la Grèce et de l'Italie, Québec a bien aussi ses ruines et son archéologie, d'où: *Québec archéologique*. A propos de ces pierres qui parlent et de ces ruines qui font songer, quelle poussière fut jamais éloquente comme celle qui dort sous les tombeaux des cimetières? L'auteur finira donc par nous conduire en pèlerinage dans *La ville des morts*.

Avant de conclure, M. le Juge se doit à lui-même, et il nous doit bien un peu aussi, de justifier son double titre, Québec et Lévis, il nous parlera donc de *Lévis*. Enfin il convient de tirer une conclusion, une leçon ou une espérance de toutes ces données de l'histoire et de la vie québecquoises, M. le juge Routhier plongera l'œil de sa pensée dans les superbes horizons d'un avenir idéal, et, de confiance, il nous fera admirer: *Québec au XXe siècle*.

Tel est le plan du livre. Un peu compliqué de prime abord, mais à la vérité bien suggestif et très riche en promesses. Or nous allons voir que l'auteur, qui est tout à la fois un penseur et un lettré, est homme à tenir ses promesses.

QUÉBEC PITTORESQUE

Ce qui frappe le voyageur à son arrivée à Québec, c'est son site incomparable. Certes on peut l'écrire, le dire et le répéter sans cesse, notre pays est favorisé entre tous. Si notre climat est un peu rude, nous n'en vivons pas moins au sein d'une nature admirablement accidentée et

admirablement belle. Nos fleuves et nos rivières, nos montagnes et nos vallées sont dignes de faire envie à plus d'un Européen, notre Canada est vraiment beau.

O Canada, belle patrie !

Mais la cité de Québec en particulier est une enfant gâtée de la nature. Que dire de son Saint-Laurent? Que dire de son cap Diamant? Ce serait témérité de m'essayer à en parler après M. Routhier. Que mes lecteurs ouvrent plutôt "Québec et Lévis" à ses premières pages. L'auteur, animant de son souffle poétique notre beau fleuve, "cette œuvre admirable de la nature, cette merveille de grandeur et de beauté", le leur montrera "ne passant pas devant la cité "de Champlain sans se détourner pour la mieux "voir, faisant un demi-tour pour la baigner et "la caresser plus longtemps, ouvrant ses bras "pour mieux l'embrasser, parlant enfin et di-"sant aux voyageurs: "Voici ma ville bien-ai-"mée, le plus beau joyau de ma couronne..." Puis il leur décrira, comme avec un pinceau, "ce "rocher aux larges assises et aux sommets har-"monieusement superposés, qui sert de piédestal "à la ville, pour la grandir, pour l'élever au-des-"sus des autres, pour lui fournir l'air frais et "pur des hauteurs, pour que le soleil se lève plus "tôt et se couche plus tard sur ses murs, pour "qu'on puisse de loin la saluer, l'admirer et con-"templer ses charmes caractéristiques."

Plus loin, sous le titre "l'arrivée à Québec," M. Routhier, faisant tomber soudain le rideau qui semble cacher la ville aux regards du voya-

geur venu d'outre-mer, se complaira à chanter "le panorama idéal, le poème de pierre se déta- "chant en relief dans les lueurs roses du soir, la "montagne d'édifices couronnée par la vieille for- "teresse..."

Une fois son voyageur débarqué, il le conduira d'étage en étage, de point de vue en point de vue, de merveille en merveille, toujours courant et sans prendre haleine, jusqu'à la terrasse, jusqu'à la citadelle, jusqu'au dernier sommet, et le fera s'écrier là-haut, ravi: "C'est encore plus beau que je ne l'imaginais!"

Franchement, à la suite d'un guide aussi convaincu et aussi enthousiaste, le lecteur ayant vu Québec de jour, volontiers en recommencera l'escalade de nuit. Pour aller plus vite, il prendra le tramway, à la rue d'Auteuil redeviendra piéton, montera, montera encore, montera toujours, jusqu'à "l'escarpement le plus élevé de la "montagne au pied de laquelle coule le grand "fleuve. — Bientôt, dans la nuit calme, des "éclats de fanfare lui arriveront de l'abîme qui "s'ouvre sous ses pas, immense, insondable... "tandis que sur la terrasse accrochée à mi-hau- "teur, une foule énorme lui apparaîtra circulant "au milieu des lampes électriques...!"

Oh! alors, "les féeriques jeux de lumière! les "traînées de reflets! les serpents de feu!..." c'est toute une constellation qui le charmera de ses éblouissements, et il se dira: "Il n'y a pas une "ville au monde qui puisse offrir à sa population, "chaque soir d'été, un aussi ravissant spec- "tacle!"

Est-ce assez pittoresque? Ou même, ne l'est-ce pas trop? Certes, j'en conviens, tout cela est admirablement enlevé; mais n'est-ce pas aussi enlevant jusqu'à l'idéal et, peut-être, jusqu'au delà de la réalité? Je ne cacherai pas que j'ai bien quelques doutes.

Si par moment les vives couleurs du tableau se nuançaient d'ombre, la vraisemblance y gagnerait, ce me semble. En tout cas, l'artiste vous a une manière de décrire et de peindre, qui fait vite oublier qu'on n'arrive à la terrasse et à la citadelle qu'après d'interminables ascensions!

Et puis, j'imagine qu'à Québec il ne fait pas toujours beau temps... que le soleil aux rayons d'or et que la lune aux reflets d'argent ne se commandent pas à volonté? Sans doute, l'auteur à bien droit de choisir son temps et de mettre le soleil et la lune au programme de ses ravissantes descriptions. Mais je me demande si quelques lecteurs ne seront pas sceptiques. Si tout cela, se diront-ils, n'allait être qu'enthousiasme et féerie?

Eh bien, quand même, ce serait très beau! D'ailleurs il faut toujours convenir qu'ici l'enthousiasme est solidement appuyé et la féerie superbement soutenue par la nature! Mettez, si vous le voulez, quelques ombres au tableau: concédez que les côtes sont longues à monter et que, vues de là-haut, les cheminées de la basse ville, les masures et les vieilleries ne sont pas toujours belles à voir. Ça n'empêche pas qu'il a raison, M. le Juge, sa ville est bien belle, aussi belle que forte: *Natura fortis... et pulchra!*

QUÉBEC MONUMENTAL

Du reste on aurait mauvaise grâce à récriminer en déplaçant la question. Les nuages et les brouillards ne sont après tout que des voiles que le temps emporte vite. Les escaliers géants, s'ils sont " un désavantage au point de vue de la circulation," sont aussi " un avantage inappréciable au point de vue de la beauté et de l'art." Grâce à son site, en effet, Québec apparaît de loin comme " une pyramide colossale d'édifices superposés, de façades, de pignons, de coupoles, de tours et de clochers." En sorte que, " l'amphithéâtre de rochers qui lui sert d'assises contribue beaucoup à la grande beauté de *Québec monumental*." Que si quelqu'un s'obstine à chercher des laideurs quelque part, l'artiste qu'est M. Routhier lui fermera la bouche avec une explication dont seule est capable une âme poétique: " Il y a ici des masures qui sont des bijoux, des décombres qui sont éloquents, des brèches qui s'écroulent avec art, des vieilleries qui sont jolies...!" Que répondre à cela?

Il ne faudrait pas en conclure pourtant que M. le Juge n'aime que " les vieilleries... qui sont jolies." Oh! non. " Je ne suis ni antiquaire, " ni très enthousiaste du progrès, dit-il, j'aime " les ruines et je me réjouis en même temps de " voir surgir de beaux édifices modernes... " Quand je vois que les vieilles maisons s'en " vont, je me réjouis de les voir remplacer par de " belles boutiques ou de somptueuses résidences, " mais en même temps je les regrette les *chères* " *vieilles*..." Aussi, suivez-le au pied des forti-

fications et des terrasses, devant les palais et les églises. Ecoutez-le parler, et vous me direz si cet ami des "chères vieilles" ne sait pas apprécier les charmes et les beautés des "jeunes"!

S'il affirme qu'il regretterait — et il aurait mille fois raison — de voir démolir "la citadelle, les remparts, les bastions reliés par des courtines, les batteries... tous ces fossiles d'un autre âge..." il n'en parle pas moins, avec de chaleureux éloges et de brillantes épithètes, des enjolivements modernes de la terrasse Dufferin, qu'il appelle le "plus beau promenoir du monde," comme Mme de Staël avait nommé la place St-Marc à Venise *le salon de l'Europe;* du Palais Législatif, "qui ressemble aux Tuileries;" de l'Hôtel de Ville, "dont l'aspect architectural est particulièrement imposant et mouvementé;" du Château Frontenac qui a remplacé le Châ-"teau St-Louis et qui est un édifice admirable-"ment beau, dont les proportions sont harmo-"nieuses, dont les inégalités charment le regard "et forment un tableau d'ensemble dont chaque "détail est un effet d'art;" du Palais de Justice, de construction récente... des belles églises, des couvents, de l'Université Laval...!

Mais, il faut nous borner. Notons pourtant une réflexion tombée de la plume de M. Routhier devant les bâtisses de l'Université Laval. J'en sais qui n'y souscriraient pas volontiers. "Qué-"bec, écrit M. le Juge, aurait pu être pour le "Canada français ce que sont Oxford pour l'An-"gleterre,... et Harvard pour les Etats-Unis... "Montréal ne l'a pas voulu... Je ne dis pas cela "pour récriminer, mais je regrette que les bril-

"lantes destinées que nous rêvions ne soient "plus guère réalisables." Certes, je n'ai ni l'intention, ni la prétention de ranimer un débat fameux, qui n'a que trop duré, mais à la vérité est-ce bien vrai que "Montréal n'a pas voulu" par mauvaise grâce, comme l'auteur paraît le laisser entendre? Montréal n'a-t-il pas plutôt obéi à des exigences d'un ordre supérieur? Mais fermons la parenthèse.

Le détail qui précède nous fait bien voir que devant tous ces palais et édifices, locaux universitaires, bâtiments d'instruction, maisons de charité et d'apostolat, M. Routhier donne libre cours à sa pensée et l'on sait que cette façon de visiter est de beaucoup la plus intéressante.

Mais il a tenu à mieux. Non seulement, en sa compagnie, chaque monument ancien ou moderne, chaque église antique et chaque chapelle récente nous parlent et nous intéressent, mais il a voulu en plus faire jaillir, de l'ensemble de tous ces temples et palais, un symbolisme religieux aussi expressif que poétique.

QUÉBEC SYMBOLIQUE ET RELIGIEUX.

Québec, nous affirme M. Routhier, "est un tout "plein de symétrie et d'harmonie symbolique. "Les maisons et les édifices s'y étagent, s'y en-"tassent!... c'est comme une efflorescence "touffue de la pierre, dans laquelle s'harmoni-"sent les caprices de la nature et la discipline "militaire." Ou encore, c'est une gigantesque pyramide, aussi belle par son symbole qu'elle est belle dans ses lignes!

Belle dans ses lignes! En bas, les navires, les quais, les usines, les boutiques, c'est-à-dire: le commerce et l'industrie. Au-dessus, une chaîne de rochers armée de batteries et de forts, c'est-à-dire: la force. Plus haut, des dômes et des flèches, des coupoles et des tours, la cathédrale, l'hôtel de ville, le château Frontenac avec ses souvenirs chevaleresques, c'est-à-dire: "l'expression des besoins d'idéal, des croyances et des aspirations du peuple". Sur les hauteurs, "au niveau que doit habiter la justice": le Palais. Toujours plus haut, la puissance politique, le Parlement. Enfin, la citadelle qui veille tout en haut!

Voilà pour les lignes, mais déjà vous avez deviné le symbole. En bas donc, c'est le mouvement matériel, plus haut le mouvement intellectuel, artistique et religieux, encore plus haut, l'harmonie des pouvoirs politique et judiciaire, puis, vers la ligne de flottaison de cette gigantesque forteresse maritime et à son sommet, la force militaire qui protège!

Vraiment tout cela est admirable, et si ce n'était pas absolument juste il faudrait dire qu'au moins c'est fort heureusement trouvé.

De-ci de-là, par ses saillies, la vaste pyramide nous offre aussi des contrastes qui portent à réfléchir. Par exemple, regardez, du pied de la côte du Palais, au-dessus des remparts, ces deux édifices qui semblent se coudoyer: "l'un, sombre, "caché, à l'air malfaisant... l'autre, ouvert à "à tous, élégant, façade ornementée... l'Ar-"senal qui tue et l'Hôtel-Dieu, où l'on guérit!" Philosophez maintenant!

Mais ce qui se dégage surtout de l'ensemble monumental, c'est un symbole de foi, une manifestation d'esprit chrétien, une affirmation, faite de clochers et de tours, de flèches et de croix, du "credo" catholique.

Riche et pieuse floraison en effet que celle-là! qui émerge de tous les gradins de l'amphithéâtre de Québec, portant jusque dans les cieux, des centaines de fois, l'auguste signe de la Rédemption, la croix du Christ Jésus.

C'est encore, si vous le voulez, comme l'échelle monumentale religieuse de la vieille cité de Champlain, et, "quand au matin de chaque di- "manche, à côté des canons qui dorment depuis "plus d'un siècle, tous ces clochers font entendre "leurs voix, on comprend à quel point, le senti- "ment religieux de notre ville est vivace!"

Jusqu'en ces derniers temps, il restait, parait-il, à l'échelle symbolique des églises et chapelles à gravir une dernière cime, "afin de faire entendre "dans les hauteurs, au-dessus même de la cita- "delle, le *Gloria in excelsis* que la terre doit chan- "ter en chœur avec le ciel!" Maintenant c'est fait, écrit M. Routhier, et il nous parle avec amour de la nouvelle et belle église du T. S. Sacrement, avenue de la Grande-Allée, où les religieuses Franciscaines, Missionnaires de Marie, prient nuit et jour devant la Sainte-Hostie exposée: (1) "Aujourd'hui, c'est fait, et le nouveau

(1) En lisant les belles choses que M. le juge Routhier écrit à l'adresse de ces saintes filles, Missionnaires de Marie, dont j'eus l'honneur de connaître la mère fondatrice, en 1892, durant un séjour de vacances, sur la terre bretonne, aux Châtelets, en Ploufragan, je pensais à ce que cette femme distinguée nous disait, à mes confrères et à moi, au moment même

"dôme, sous lequel Jésus-Christ se montre vivant aux yeux de tous, surpasse toutes les hauteurs! Le premier, il reçoit les rayons du soleil levant; le dernier, il se dore des lueurs du couchant, et, sous sa coupole dorée, les deux soleils se rencontrent, le créé et le créateur."

QUÉBEC LÉGENDAIRE

Parce qu'il faut me borner aux traits les plus importants qui animent le livre de M. Routhier, je ne dirai presque rien du chapitre, pourtant si attachant, des légendes du *Chien d'or*, des *amours de Bigot* et du *roman de Nelson*.

Le thème est évidemment moins sérieux que celui de l'histoire, mais on doit savoir gré à l'auteur de n'avoir pas négligé de le traiter. La légende est toujours attrayante. Beaucoup d'esprits sérieux, sans compter ceux que l'attrait du brouillard et de l'inconnu tourmente sans cesse, feront leurs délices de ces charmants récits. En les lisant, je m'imaginais volontiers qu'un jour — lorsqu'une édition moins dispendieuse aura permis aux pages de "Québec et Lévis" de se populariser — on verra sur la place Dufferin, leur Routhier en main, à l'instar de ces touristes

---

où les Franciscaines tentaient leur premier établissement au Canada, à la Baie-Saint-Paul : "Voyez-vous, là ou ailleurs, il faut que nous réussissions au Canada. C'est nécessaire à notre œuvre, car c'est un pied à terre pour aller en Chine. Dieu nous aidera. J'ai foi en l'avenir." Si jamais ces lignes tombent sous les yeux de la Très Révérende Mère Marie de la Passion, qu'elle permette à l'humble signataire de cette étude, *l'un des quatre Canadiens* des Châtelets, de lui exprimer son bonheur à constater le beau succès des œuvres des Franciscaines Missionnaires de Marie, sur les rives du Saint-Laurent. — E.-J. A., ptre.

qu'on rencontre là-bas, munis de Bœdeker, sur le Forum à Rome, sur la place St-Marc à Venise, sur celle de la Concorde à Paris et sur le Trafalgar Square à Londres, des dames et des messieurs, venus d'Europe et des Etats-Unis, se promener gravement en devisant sur ces poétiques légendes, se disant, après un soupir: "Quel "énigme que ce chien d'or! Quel sale individu "que ce Bigot! Et puis ce Nelson? ce n'est pas "à Montréal, c'est à Québec qu'on aurait dû lui "élever une colonne! Et encore...?" Et cela contribuera sans doute à faire aimer Québec, au moins par les âmes éprises de mystérieux, et l'on sait qu'elles sont nombreuses.

Ce qui est certain c'est que la lecture de *Québec légendaire* est, dans le livre de M. Routhier, un vrai repos. Cent pages durant nous avions vu et revu Québec sous toutes ses faces. Comme disait une brave dame, touriste d'un jour, nous étions un peu lassés de voir du beau et du grand, d'admirer encore et toujours. Ces légendes nous reposent et nous préparent très bien, ce me semble, à la lecture des quatre-vingt-dix pages que M. le Juge va consacrer à *Québec historique.*

QUÉBEC HISTORIQUE

Cette partie de l'œuvre qu'avait entreprise M. Routhier devait être, on le comprend, la plus importante. C'est par son histoire que l'antique cité de Champlain est surtout attrayante et captivante. Aussi est-ce bien la partie forte du livre, ce qu'on pourrait appeler la pièce de résistance.

Mais cette histoire de Québec a été racontée

déjà, et la redire encore n'était-ce pas s'exposer au dangereux écueil de répétitions ennuyeuses? Le juge Routhier a admirablement contourné l'écueil.

Oui! parce que l'histoire de Québec se confond en grande pratie avec l'histoire de tout le Canada, l'auteur a dû nous rappeler des faits que tous nous connaissions. Mais, sous sa plume alerte, ces faits ont revêtu une forme et une vie nouvelles. De sa pensée puissante c'est la philosophie de l'histoire, la leçon de choses, l'enseignement des générations éteintes, qui ont jailli surtout plutôt qu'une série de faits fidèlement rapportés et savamment catalogués.

Oh! certes, ses données historiques sont solides. Garneau, Ferland, l'abbé Casgrain et beaucoup d'autres, l'abbé Casgrain surtout peut-être, lui ont prêté leurs connaissances, et Dieu sait quelle mine précieuse c'était! Mais, si la mine était riche, le délicat lettré et le penseur chrétien qu'est M. Routhier a su l'exploiter avec un rare bonheur.

Le cadre de cette modeste analyse ne nous permet point de suivre l'auteur de *Québec et Lévis*, pas à pas, depuis Cartier jusqu'à Champlain, depuis Champlain jusqu'à Frontenac, et puis, au XVIIIe siècle, jusqu'aux dernières batailles, enfin, jusqu'à la domination anglaise. Mais je ne puis résister au charme de citer quelques-unes de ces leçons de choses, que l'auteur fait sortir des événements avec tant de naturel et d'aisance.

Je serai forcément incomplet. Mais je tiens à dire que c'est cette partie du livre qui me paraît la mieux réussie, parce qu'elle est la plus vi-

vante. A mon sens, c'est comme le premier plan d'un tableau de grand maître. Tous les autres chapitres, si intéressants soient-ils, sont au second plan ou à l'arrière-plan. *Québec historique* est le point central, d'où jaillissent les traits lumineux de patriotisme et de foi, qui vont répandre ailleurs la chaleur et la vie qui font la grande valeur de ce beau livre! *Québec historique*, c'est l'âme du volume de M. Routhier. Tournons quelques-unes de ses belles pages:

Comme Colomb, Cartier n'a rien fondé de stable; tous les deux cependant ont légué à leur pays de vastes territoires, et tous les deux aussi ont reçu la consécration du malheur, Cartier encore plus peut-être que Colomb. "Quels mystérieux problèmes, nous dit l'écrivain philosophe, font naître les décrets de la Providence en face de pareilles destinées! Tout d'abord, Dieu paraît choisir un homme et le guider, comme une étoile polaire, à travers les décrets et les océans, vers l'accomplissement d'une grande œuvre. Puis, tout à coup, il met de côté l'instrument... Il le relègue dans l'ombre, quelquefois il l'abreuve de contrariétés et d'afflictions, et ce sont d'autres hommes qui récoltent ce que le premier a semé."

Cette réflexion si vraie est bien faite pour nous préparer à voir avant tout l'homme de la Providence dans Samuel de Champlain. Aussi M. Routhier appelle-t-il le fondateur de Québec, l'*élu de Dieu*.

Cet *élu de Dieu*, il nous fait à grands traits l'histoire de sa vie et de ses œuvres. Il nous parle du premier collège des Jésuites, du couvent des

Ursulines, de l'Hôtel-Dieu, plus tard de l'arrivée de Laval, de Frontenac, de Talon... puis, passant au XVIIIe siècle, il nous rappelle, toujours à grands coups de plume et sans s'arrêter aux détails, les guerres de nos pères contre les colons de la Nouvelle-Angleterre. C'est la période de l'organisation de la colonie française et de ses premières luttes. Bientôt il en vient à nous expliquer les causes d'affaiblissement qui se manifestent: le manque d'union entre les chefs naturels de la jeune colonie et le désintéressement de la France. Nous arrivons ainsi vers 1750. On sent venir la catastrophe, laquelle en définitive allait nous sauver pour l'avenir et pour Dieu!

Cette catastrophe qui aboutit à la *cession*, l'auteur de "Québec et Lévis" en parle longuement: Il veut nous faire comprendre que c'est là, comme on dit aujourd'hui, le grand tournant de notre histoire nationale et aussi de celle de Québec.

La bataille de Montmorency, celle des plaines d'Abraham et celle de Ste-Foye occupent plus de trente pages sur les quatre-vingt-dix pages consacrées à Québec historique.

M. Routhier a pu largement bénéficier des heureux travaux de l'historien distingué qui donnait aux lettres canadiennes, en 1891, les deux beaux volumes de "Montcalm et Lévis," M. l'abbé Casgrain. Et, il faut le dire à l'honneur de l'un et de l'autre aussi bien qu'à celui de nos héros des "dernières batailles," ces pages sont parmi les plus belles de toutes les pages des histoires humaines. Qu'on relise, par exemple, celles qui nous racontent les morts de Wolfe et de Montcalm!

Qu'on relise surtout les cinq pages dans lesquelles, sous le titre "*l'avenir est à Dieu*", M. le Juge dégage pour nous une leçon d'espérance de tous nos désastres d'alors, ou plutôt de leur *héroïcité*, et se permet des rapprochements significatifs entre ces temps douloureux et ceux plus heureux dans lesquels il écrit:

"Que va-t-il sortir de cette petite bataille "(celle de Wolfe contre Montcalm) que le monde "civilisé ignore?... Dans cette lutte sans gloire "et sans témoin, sur ce théâtre encore à demi-"sauvage, la France sera vaincue; et sa défaite, "comme nation, sera définitive en Amérique. Le "Dieu des armées... se sert de l'Angleterre "pour mettre la France hors du nouveau monde "et lui en fermer les portes à jamais."

"Cet effacement de la France de la carte "d'Amérique entraînera-t-il cependant celui de "la race française? Non! Le jeune arbre trans-"planté par elle aux bords du St-Laurent, y a "déjà poussé des racines vivaces, et c'est en vain "que les plants anglo-saxons l'entoureront de "leurs hautes futaies et la jetteront dans "l'ombre: ils ne l'étoufferont pas!... Non! la "race française n'a pas trouvé la mort sur les "plaines d'Abraham! La France seule y est tom-"bée dans la personne de Montcalm! L'épée d'Al-"bion a tranché le cordon ombilical qui unissait "la mère à l'enfant; mais l'enfant est né viable, "et il vivra, en ne gardant avec sa mère que des "liens d'amour filial."

Et plus loin, après avoir remarqué que la conquête coûta à l'Angleterre 80 millions, ce qui occasionna en partie les taxes qu'elle voulut impo-

ser à la Nouvelle-Angleterre et contribua à amener la déclaration d'indépendance des États-Unis, laquelle indépendance à son tour força l'Angleterre à traiter avec plus d'égards les Français du Canada, M. Routhier constate avec un légitime orgueil, qu'après 140 ans, la race française au Canada n'est ni détruite, ni fusionnée, ni assimilée, puis il se demande — anticipant sur le thème qu'il développera au dernier chapitre — Quel sera l'avenir de cette race? Et il écrit ces lignes: " Dieu seul le sait! Mais quand " le besoin de rêver m'entraine vers le mélanco- " lique plateau où se livra la suprême bataille, " il m'apparait comme un autel sur lequel l'élite " des guerriers de France a fait l'offrande de son " sang pour la patrie, et je ne puis croire que ce " sang ait été versé en vain. Si Dieu ne l'a pas " accepté pour le succès de la France, il a dû " l'accepter pour l'avenir de la Nouvelle-France."

En effet, séparé de sa mère, l'enfant a vécu. Malgré les vexations dont il a été l'objet, le peuple canadien-français a grandi. L'Angleterre a fini par reconnaitre ses droits. Sans doute il y a encore et il y aura souvent à lutter. Mais les joutes pacifiques ont pris la place des sanglants combats d'autrefois. Loyal à son vainqueur, le Canadien-Français à su forcer ses respects, notamment en 1775 et en 1813. Sans cesser jamais d'aimer la France, et tout en soutenant le bon renom de la race française, il n'a pas marchandé à la fière Albion son estime et sa fidélité. Quand pourtant les Anglais ont voulu l'étouffer, il a su résister. Si parfois il est allé jusqu'à des excès regrettables mais généreux, comme en 1837, le

plus souvent, ce qui valait mieux, il a lutté par les armes des revendications pacifiques de la tribune et du Parlement! C'est à force de courage, on peut le dire, que " nos pères ont conquis une à une toutes les libertés nécessaires au bon fonctionnement du gouvernement parlementaire."

Pendant longtemps Québec fut le théâtre où se déroulèrent ces grandes scènes de notre vie nationale. Plus tard, d'autres villes — une autre ville surtout! — lui disputèrent plus d'un honneur. Rien n'empêche cependant que la vieille cité de Champlain ne soit restée digne de ses illustres origines. Et, pour finir cette partie par un mot de M. Routhier, " depuis quelques années surtout, des espérances de grandeur future viennent se joindre à la gloire de son passé."

QUÉBEC SOCIAL

Ces " espérances de grandeur future " s'appuient d'abord sans doute sur " la gloire du passé " elle-même. M. Routhier y revient dans son chapitre intitulé *Québec social!* Et cela se comprend bien.

La physionomie de la société d'une ville, quand on sait la saisir, doit indiquer en effet son état d'âme et faire pressentir l'avenir de l'être moral, dont elle est la haute et intelligente expression.

Québec, qui fut 150 ans le centre et le boulevard de la race française en Amérique, s'est fait, au contact de l'élément anglais, une physionomie spéciale. " Nous sommes bien restés Français, écrit M. Routhier, mais un peu différents des ancêtres. On dirait qu'un peu de l'âme anglaise

a passé en nous, a diminué notre chaleur native et nous a communiqué quelque chose de son calme flegmatique." Et comment cela s'est-il accompli? Voici.

D'abord, au lendemain de la cession, la société s'épura. Les fonctionnaires et spéculateurs véreux repassèrent les mers. Grand nombre de nobles, amis des plaisirs, suivirent aussi le drapeau blanc dans sa retraite. Ne restèrent au pays—avec le clergé—qu'une poignée d'hommes d'honneur, qui allaient soutenir et consoler les quelques mille colons abandonnés, et avec qui les Anglais auraient à compter.

Mais de leur côté il leur fallait compter avec la nouvelle société anglaise. Celle-ci ne fut pas très aimable d'abord, mais si parmi les gouverneurs anglais, il s'en trouva qui se montrèrent durs et injustes, d'autres respectèrent le droit des gens et surent se faire aimer: Murray et lord Dorchester, par exemple.

Peu à peu, le temps fit son œuvre. Après avoir changé de théâtre, les luttes entre Français et Anglais devinrent moins acerbes. Après 1791 surtout, de meilleures relations sociales s'établirent entre les vainqueurs et les vaincus de la veille.

Le Canadien-Français entendit bien se répercuter jusque sur ses rives les échos douloureux de cette tempête révolutionnaire, qui balayait là-bas, au cher pays de France, le trône et l'autel, et, si cela l'attrista, ce ne fut pas pour lui faire regretter d'être à jamais séparé de cette France de 1789, rompant violemment avec un passé, qui, pour avoir eu ses faiblesses, n'était pas sans

gloire. Quand le vent du large nous apporta les bruits glorieux des marches de Napoléon à travers l'Europe, le Canadien-Français ne fut pas sans s'en griser un peu. Mais, c'était si loin làbas! On y était si occupé! Il se rendit compte que ses gens ne reviendraient plus jamais, et il s'arrangea pour se faire tout seul sa place au soleil. C'est ainsi que les Français s'unirent aux Anglais, subissant nécessairement l'influence du milieu, mais gardant toujours leur caractère propre. Or, c'est là assurément un grand signe de force, qui autorise incontestablement "des espérances de grandeur future."

Ayant ainsi expliqué comment la société québecquoise a été amenée à donner une certaine tournure anglaise à sa personne restée bien française, M. le Juge s'arrête à nous raconter, d'une plume plus légère, quelques agissements de la "société" actuelle de Québec. Ce sont choses surtout d'intérêt local.

J'y relève volontiers une boutade spirituelle, qu'à propos du goût prononcé de ses concitoyens pour les choses de la politique, M. le Juge leur décoche, avec la tranquillité d'un homme qui serait sans péché à ce sujet:

"Vous connaissez, dit-il, les avantages qu'ont "certains oiseaux pour traverser les mers: ils "peuvent à la fois nager et voler. Eh! bien, la "politique est une mer agitée à traverser; et, "parmi ceux qui s'y aventurent, les chançards "sont ceux qui savent nager, même entre deux "eaux, et voler, sans calembour."

Ma foi, si j'étais avocat, je voudrais être juge tout de suite, c'est trop commode!

Plus loin, M. Routhier se plaint que les lettres ne sont pas assez encouragées au Canada. Il écrit qu'on ne travaille pas assez. Ce qu'il a raison, Monsieur le Juge!

Ah! tenez, si nous travaillions! Comme au temps du bon La Fontaine, c'est le fond qui manque le moins. Quand donc serons-nous convaincus? Pourquoi ne pas plus et mieux cultiver les chères et bonnes lettres françaises, sur les bords de notre aimé St-Laurent? On parle souvent, en certains milieux, de réformer l'instruction. Nous en sommes et nous le voulons bien, pourvu que ce soit avec mesure et aussi avec l'intelligence des vrais besoins de notre race. Mais, si nous parlions moins et si nous agissions plus! Ça vaudrait mieux! On entend parfois des jeunes, tous frais émoulus des collèges — où souvent ils ont été instruits par charité! — pousser des cris de paon pour réclamer la réforme des méthodes surannées. Les gens qui les connaissent haussent les épaules: "Si seulement, se disent-ils, nos nouveaux Lycurgues s'étaient donné la peine d'apprendre le quart de ce qu'on voulait et pouvait leur enseigner!" D'autres, ceux qui ne les connaissent pas, prêtent l'oreille à leurs doléances, parce que leurs cris sont perçants; mais, en définitive, ces cris-là n'avancent guère les choses!

La meilleure réforme, la plus importante, la vraie, ce serait de ne pas compter rien que sur les méthodes et de travailler plus et mieux.

Donc, on ne travaille pas assez!

C'est par l'affirmation de cette bonne vérité, dure à entendre peut-être mais bien utile — et

c'est pourquoi j'y insiste à mon tour — que M. le juge Routhier termine son chapitre sur *Québec social:*

"Puisque les Canadiens-Français, écrit-il, ne "sont en Canada ni le nombre, ni la richesse, ni "l'influence politique, ni la force matérielle, il "faut qu'ils deviennent la puissance intellec- "tuelle. Les dons naturels ne leur font pas dé- "faut, et j'en conclus que c'est le travail qui "manque. Oui! la génération actuelle aime la "vie facile, le "*far niente*," et elle se désintéresse "trop, à la fois, de la lutte pour la vie et du culte "de l'idéal!"

C'est là, sans doute, une vérité générale qui admet d'honorables exceptions. Que si quelques-uns pourtant, la main sur la conscience, croient pouvoir protester, et j'en sais qui auraient ce droit, qu'ils ne se hâtent pas trop. Qu'ils étudient autour d'eux, à droite et à gauche, dans la mêlée de la vie, avant de réclamer contre le spirituel *laudator temporis acti*, qui nous donne à tous des conseils si précieux à retenir!

QUÉBEC ARCHÉOLOGIQUE

Pas moins de 50 pages sont consacrées à Québec archéologique. Le monument de Jacques-Cartier, celui de Samuel de Champlain, le Château et la Place-d'Armes, l'obélisque de Montcalm et Wolfe, le monument des braves (Murray et Lévis), les anciens palais et beaucoup d'autres pierres, que l'érudit auteur appelle "des pierres qui parlent," parlent en effet dans son livre très abondamment et non pas sans éloquence. "Çà

et là," M. Routhier sait encore faire parler jusqu'aux noms des rues et il évoque une foule de souvenirs et de détails d'histoire, que la forme à grande allure de *Québec historique* ne lui avait pas permis de rapporter précédemment.

Certes, je me garderai bien de prétendre que tout cela n'est pas très intéressant, mais, que le distingué magistrat me le pardonne, je trouve cette partie bien longue. Il y a tels détails — à propos du duc de Kent, par exemple — qui auraient pu être omis avec avantage... au moins pour celui qui est à l'honneur de parler du livre au public!

LA VILLE DES MORTS

La *ville des morts* m'a paru plus intéressante, et, bien qu'elle ne s'étende pas au delà de 20 pages, elle en dit plus à l'âme que les 50 pages des "pierres qui parlent," "çà et là."

C'est avec une religieuse et bien légitime émotion, en effet, que l'on pénètre, à la suite du savant juge, dans les cryptes funèbres, qu'on s'arrête pour méditer devant les tristes monuments, "ces archives de pierre qui racontent l'histoire des nations," qu'on stationne par exemple devant l'*Hic jacet* de Montcalm. Ah! Montcalm, le passé, la France! Comme ces mots-là sont pleins de sens!

Et puis, les cimetières! ces silencieux éloquents! Quelle puissance pour la vie morale que la vue d'un cimetière et l'évocation des disparus! Qui dira jamais quelle force et quelle consolation se peuvent trouver au pied d'une

18

croix funéraire et sur un tombeau?

La pensée de la mort! mais c'est le meilleur soutien de nos pauvres vies! Oh! non, n'allons pas revenir au paganisme et brûler nos morts. Ce n'est pas chrétien d'abord et puis les urnes où se mettraient nos cendres, ce serait trop petit et pas assez éloquent. Il nous faut des cimetières et des tombeaux! Nos cœurs en ont besoin!

En tout cas ces pèlerinages aux champs des morts et aux pierres tombales, où nous conduit M. Routhier, avant de clore son livre, lui fournissent d'admirables sujets de considérations élevées et de réflexions suggestives. Et si l'on fermait là le livre, par un soir de novembre, on pourrait s'aller coucher, à l'instar des anciens religieux, l'âme pleine de la salutaire pensée de l'autre vie: *Hodie mihi, cras tibi!!!*

Admettons pourtant que ce serait triste pour un livre, qui n'est pas un livre d'heures, de se terminer ainsi, comme un sermon, par un souhait de bonne mort et d'heureuse éternité! A l'exemple de certains curés de ma connaissance, qui ne descendent de chaire que lorsqu'ils ont par deux ou trois fois, souhaité la vie éternelle à leurs patients auditeurs, mais, pour un autre motif que celui de prêcher *son heure* quand même, M. Routhier, une fois sa visite aux cimetières terminée, ne met pas tout de suite le point final. Il traverse le fleuve d'un bond, et nous sommes à Lévis!

LÉVIS

En parlant de Québec il n'est pas possible d'ignorer Lévis. Je me suis étonné tout d'abord

que M. le Juge n'y consacrât que quinze pages. Car vraiment, c'est peu! J'accorde cependant qu'on peut donner une bonne explication de ce qui paraîtra peut-être à quelques-uns une sorte d'anomalie. Que si M. Routhier ne consacre que quinze pages à Lévis, dans un livre qui s'appelle en belles lettres d'or " Québec et Lévis," il a pour cela ses raisons, qu'après réflexion, j'ai cru comprendre.

L'histoire de la charmante côte lévitienne se confond avec celle du vieux rocher de Québec; la jeune cité " qui ne compte pas encore cinquante ans d'existence, peut être rangée au nombre des peuples heureux qui n'ont pas d'histoire ", ou plutôt, son histoire, son passé et sa gloire se retrouvent dans la gloire, dans le passé et dans l'histoire de Québec!

Mais, si longtemps Lévis a vécu de la vie de Québec, elle vit maintenant de sa vie propre, et, après l'avoir longuement considérée unie à sa mère, la vieille et poétique cité de Champlain, il convenait d'accorder un regard à sa coquette démarche dans la vie depuis qu'elle s'émancipe.

Cette convenance s'affirme d'autant mieux que la jeune cité est plus souriante de promesses d'avenir, et elle s'explique, dans " Québec et Lévis," d'autant plus justement que c'est de Québec qu'on voit mieux Lévis! Cette fille aimée de la cité de Champlain est si jolie à voir, quand " vers le coucher du soleil, elle revêt une nature " méridionale, se baigne dans des flots de lu- " mière et rayonne des feux de ses rubis et de " ses flèches d'or! " Lévis n'est-elle pas l'une des beautés de Québec et Québec n'est-ce pas l'incomparable beauté de Lévis...?

Et, quand je regarde ainsi Lévis du haut de la citadelle ou du pied de la terrasse, les quinze pages de M. Routhier s'allongent, s'allongent... et je reste rêveur!

QUÉBEC AU XXe SIÈCLE

L'avenir! c'est toujours le grand X! L'homme s'agite et Dieu le mène. Le rôle de qui veut se faire prophète, et prophète dans son pays, n'est guère facile ni enviable. Pourtant, quand on a vécu et étudié comme M. le juge Routhier, on peut assez à l'aise se permettre de prophétiser. L'histoire est un perpétuel recommencement, a-t-on dit, et il est certain qu'il n'y a rien qui ressemble plus à des hommes que d'autres hommes, surtout si ces derniers sont les fils des premiers, car bon sang ne peut mentir.

Il ne nous déplaît donc pas, après avoir entendu l'historien, de l'écouter prophétiser. Il en a le droit. Mais on le comprend, une prophétie gagne à ne pas trop préciser. Aussi est-ce bien un simple coup d'œil d'ensemble que M. Routhier jette vers l'avenir de Québec et du Canada.

Et ses prédictions sont belles, oh! bien belles!... Québec ira toujours s'embellissant. On y bâtira un Panthéon et un palais des arts. Toutes les rivalités cesseront ou à peu près. Québec et Montréal vivront dans une amitié plus solide que jamais. Mais (naturellement!) Québec aura les gros bateaux et Montréal les petits!

Si ce ne doit être qu'un rêve de poète cette harmonie future, avouons que c'est un beau rêve!

Québec, "c'est la nationalité française faite monument." De l'avenir de sa ville, M. le Juge s'élève aisément à l'avenir de sa race. Il lui promet aussi de brillantes destinées.

Sa prophétie va même quelque part jusqu'à se préciser d'une façon suggestive. On y reconnaît alors comme une leçon, courtoise mais ferme, donnée à quelques-uns de nos concitoyens d'origine anglaise. Citons cette page pour finir. Elle paraît s'adresser aux Anglais canadiens, mais il est bon que les Canadiens-Français la lisent souvent et ne l'oublient jamais:

"Pendant le XXe siècle, les deux éléments "(français et anglais) fraterniseront de plus en "plus. A Québec du moins les Anglais se sou-"viendront des faits historiques suivants, que "l'on oublie souvent ailleurs:

"1° Que nous sommes les aînés de la famille "canadienne, les premiers occupants du sol, et "que l'Angleterre a coutume de respecter les "droits d'aînesse;

"2° Qu'il y a eu deux batailles des plaines "d'Abraham, et que la dernière fut une victoire "pour nous;

"3° Que nous avons, en 1776, sauvé la puis-"sance anglaise en Amérique, en repoussant à "la fois les offres alléchantes et les attaques de "nos voisins, les Américains;

"4° Que nous l'avons défendue et sauvée de "nouveau en 1813;

"5° Que nous sommes une minorité dans la "Puissance, mais une majorité dans la Province, "que les majorités, plutôt que les minorités,

"peuvent toujours faire des concessions sans "danger, puisqu'elles peuvent aisément les "reprendre; et que nous leur donnons sous ce "rapport de beaux exemples à suivre..."

CONCLUSION

Si j'osais résumer en deux mots l'enseignement du beau livre que je viens d'apprécier, je dirais qu'il contient à la fois une magistrale évocation d'un passé plein de gloire et une éloquente invitation à compter sur un avenir riche en espérances.

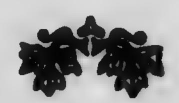
Ajoutons que ces 350 pages sont écrites en un style heureusement varié et brillamment imagé. L'on sait quelle langue harmonieuse parle d'ordinaire l'auteur. Il est resté digne de lui-même. Il aime son sujet, sa patrie et sa ville. Il en parle avec émotion. Il nous les fait aimer plus encore, alors que nous les aimions déjà beaucoup, et c'est là un vrai succès.

Comme d'instinct, en fermant "Québec et Lévis," on se prend à répéter ces vers fortement sentis, dus également à la plume de M. le juge Routhier, où semblent se résumer les meilleurs sentiments qui vibrent au cœur d'un Canadien et que, pour ma part, avec beaucoup d'autres, je voudrais bien voir adopter comme notre chant national:

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix;
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits!

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière ;
Béni fut son berceau.
Le ciel a marqué sa carrière,
Dans ce monde nouveau ;
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau

Sherbrooke, mai 1901. ***(Revue Canadienne.)***



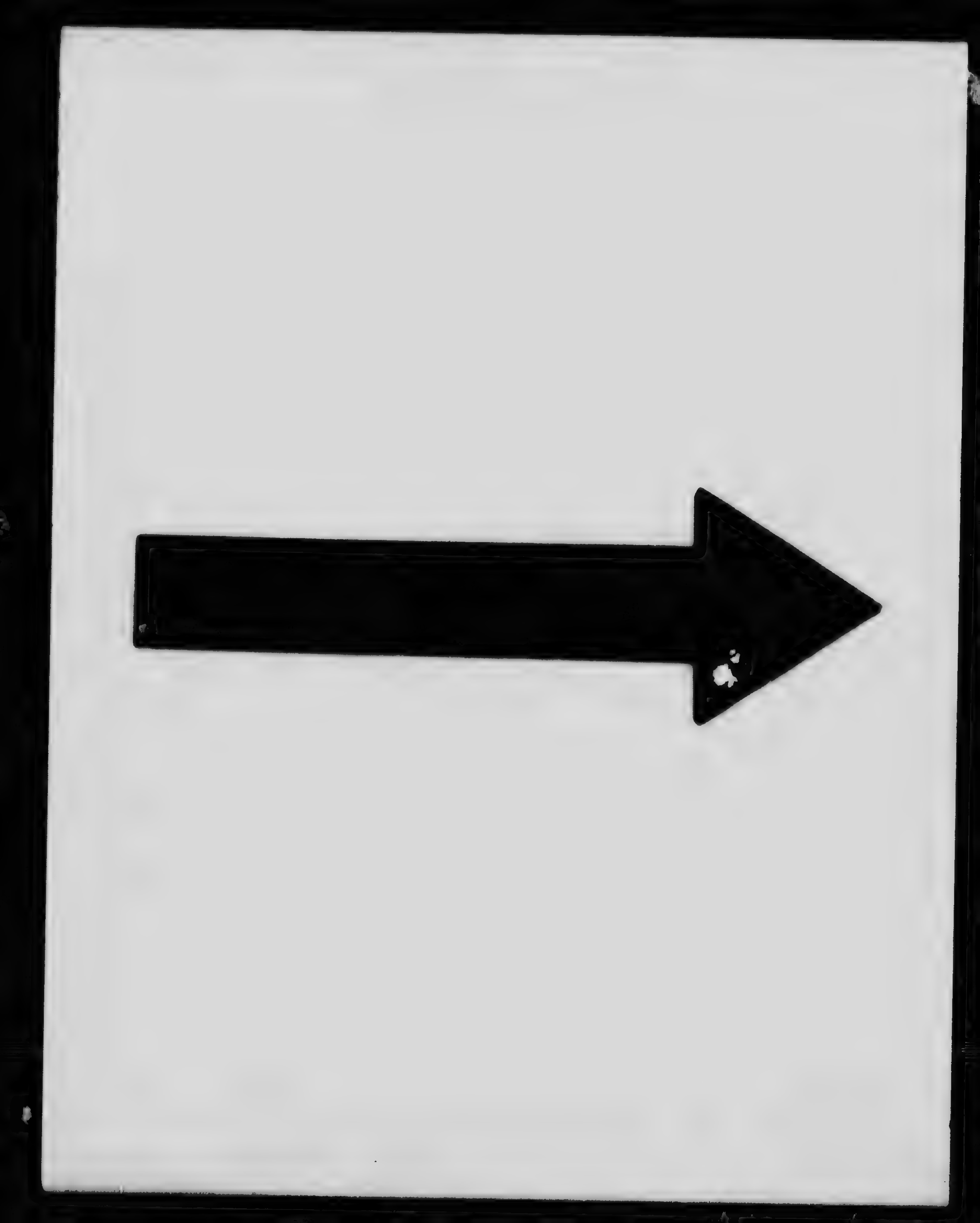
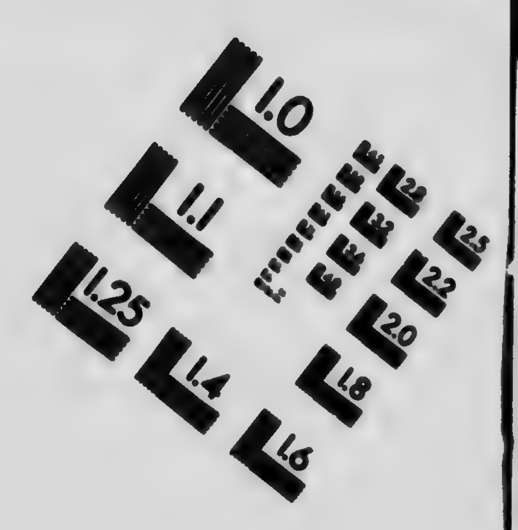
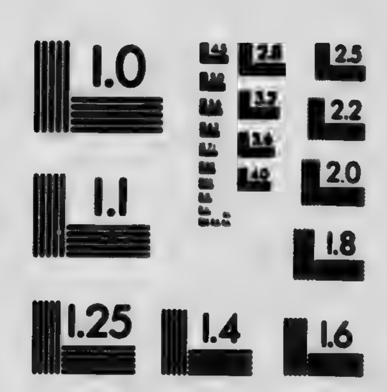
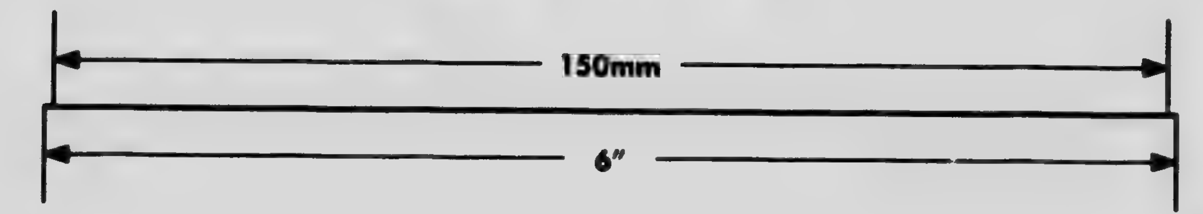
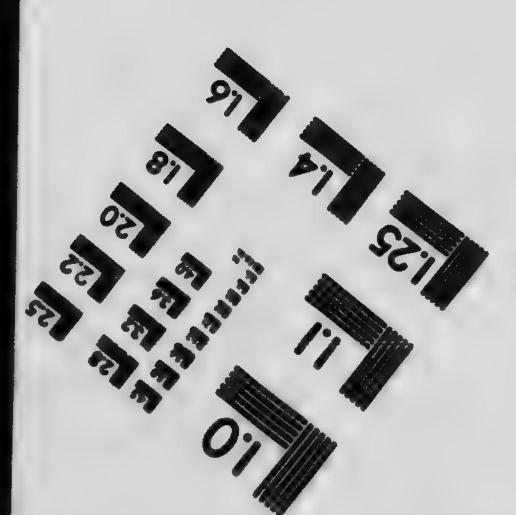


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

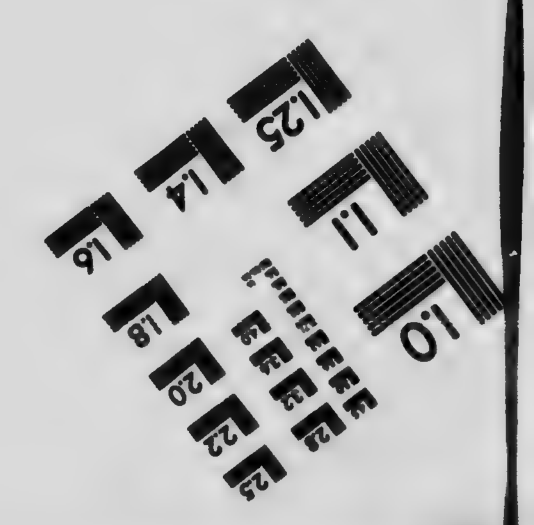


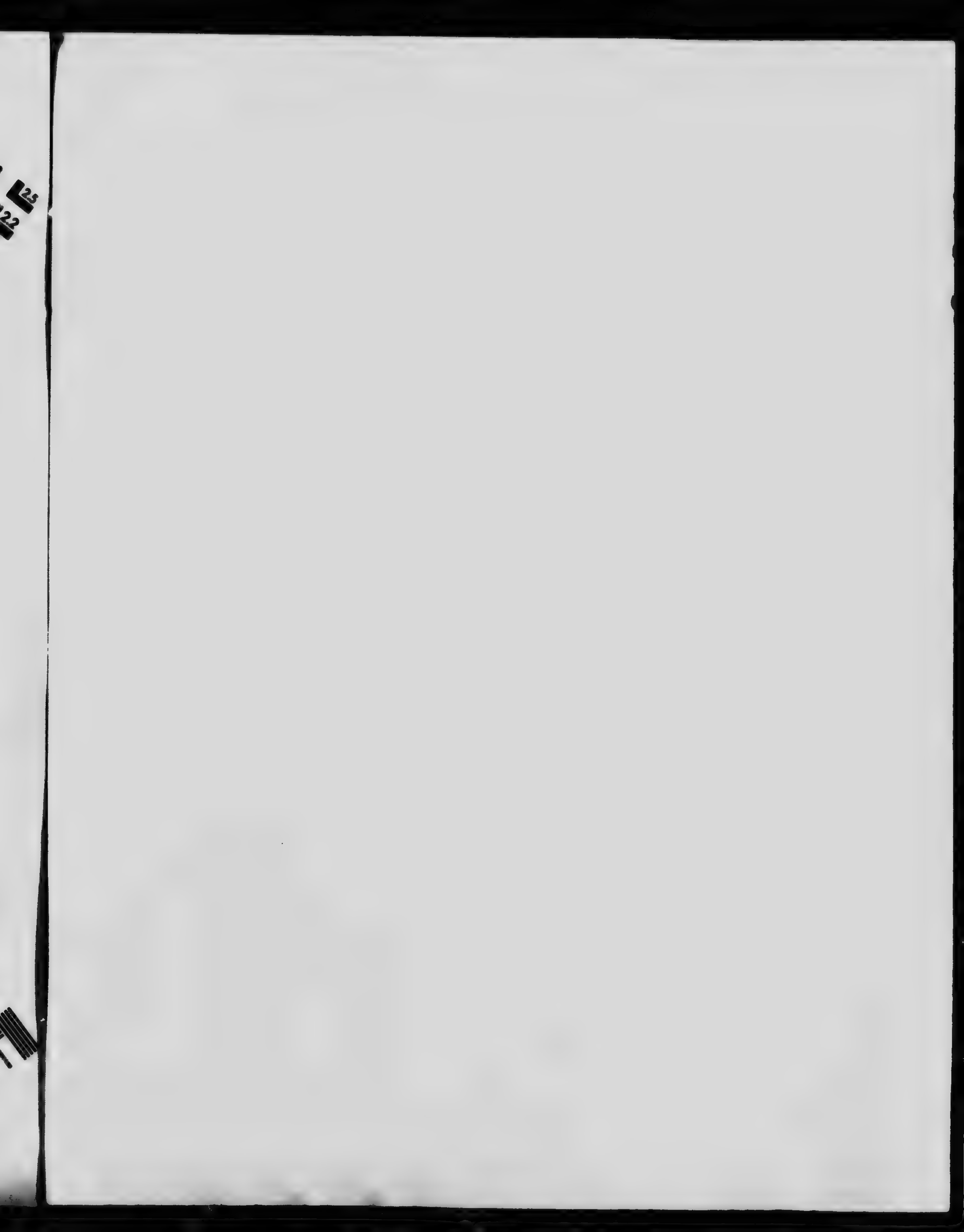














LES DEVOIRS DU CITOYEN CANADIEN-FRANCAIS AUX ETATS-UNIS

Conférence donnée devant les 2000 Canadiens-Français de Newport le 24 juin 1902.

Mesdames et Messieurs,

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter c'est l'usage,
Le mien je chante à mes amis.

CES paroles si simples et si profondément vraies, qui jaillirent de la bouche et du cœur d'un grand citoyen et d'un grand patriote, sir Georges Etienne Cartier — précisément un jour de Saint-Jean-Baptiste si je ne me trompe, — me revenaient à l'esprit, quand j'assistais à la très jolie fête patriotique et religieuse tout ensemble que, vous, Canadiens-Français d'origine et Franco-Américains de New-Port nous avez donnée aujourd'hui!

J'ai bien traversé ce matin la ligne conventionnelle, la ligne 45°. Je n'oublie pas que je suis sur la terre américaine, comme vous l'appelez, et que le drapeau étoilé est celui qui pro-

tège en ce moment ma liberté aussi bien que la vôtre. Je me souviens volontiers que vous êtes bien chez vous ici puisqu'en ce pays, comme on l'a dit tant de fois, toutes les libertés sont libres ou au moins censées l'être. Mais, mesdames et messieurs, je me souviens aussi que le sang qui coule dans vos veines est frère de celui qui coule dans les miennes. Je n'oublie pas non plus que la même foi au Christ, fils du Dieu vivant, a bercé de ses purs et nobles accents votre enfance et ma jeunesse. Je sais encore que votre âme est, comme la mienne, française et catholique c'est-à-dire généreuse et croyante, fille de la vieille France et de l'Eglise, et voilà pourquoi, venant chez vous, pour vous parler de vous, je suis à l'aise pour vous dire avec une légitime fierté:

Rien n'est si beau que son pays !

et, en vous parlant de votre avenir, de vos intérêts, de vos devoirs de citoyens franco-américains, c'est encore, dans un sens très vrai, mon pays, oui, c'est encore

Le mien (que) je chante à mes amis !

J'ai prononcé le mot devoir. C'est en effet de vos devoirs de citoyens en votre qualité de franco-américains que je veux vous entretenir.

Certes je ne me dissimule pas l'embarras d'une pareille tâche et je ne compte pas la parfaire, elle est assurément trop vaste! Je n'indiquerai donc que les points qui me paraissent les plus saillants, laissant à d'autres et à vous-mêmes de compléter les lacunes qui s'imposent dans une causerie comme celle que je vous destine.

Je ne chercherai pas non plus, mesdames et messieurs, à vous faire un sermon. Ce n'est pas ici le lieu, et d'ailleurs, je me risquerais à des redites qui pourraient bien être un peu pâlies.

D'autant plus que votre excellent et digne curé (1) m'a fort bien dit en m'invitant, qu'il ne voulait pas de sermon. C'est une conférence patriotique qui nous irait bien, au soir de notre fête, m'a-t-il dit. Appelez cela causerie ou entretien, ça m'est égal, mais parlez-nous du pays, chantez-nous le patriotisme, voilà ce qu'il nous faut! De grâce, pas de sermon!

Je me suis dit: Evidemment M. le Curé n'aime pas qu'on entre dans son jardin pour cultiver ses fleurs et... ses paroissiens. Il se réserve les sermons pour lui!

Donc je viens à vous avec une conférence dans la tête et du patriotisme plein le cœur!

O Canada, belle patrie,
O mon pays, sois mes amours!

Messieurs, tout en étant doublement mes frères, et par la foi et par le sang, vous n'êtes plus du Canada, mais bien des Etats-Unis. De quels éléments donc doit se composer votre patriotisme?

C'est le point à mettre en lumière!

Quand je l'aurai bien dégagé, il sera facile d'étudier quels sont vos devoirs, c'est clair comme de l'eau de roche!

---

(1) M. l'abbé Clermont, curé de New-Port.

Comme je comprends les choses, Canadiens-Français des Etats-Unis, votre patriotisme doit être tissé de trois étoffes, comme les belles ceintures fléchées que portaient nos anciens; il doit être fait tout ensemble de foi chrétienne, de souvenirs français et de sentiment américain. Pour ne pas déchoir et rester dignes de vous-mêmes, de vos pères et de votre race, vous avez à être américains, français et catholiques. C'est un peu comme le drapeau aux trois couleurs. Si vous l'aimez mieux, la foi à Dieu, la fidélité aux vieux souvenirs et le respect sincère aux institutions qui vous protègent, ce sont là d'admirables étoiles qui ne dépareront jamais, bien au contraire, le superbe drapeau des Etats-Unis d'Amérique.

I

Et d'abord, mesdames et messieurs, il me semble bien que vous devez être des citoyens de votre pays d'adoption. Qui que nous soyons et quelque petite et humble en apparence que soit la position dans laquelle les circonstances providentielles de notre vie nous ont placés, nous appartenons tous à la société au milieu de laquelle nous vivons. De ce chef, nous avons à remplir des devoirs de justice et de charité, les uns envers les autres, et aussi, n'en doutez pas des devoirs civiques, des devoirs propres du citoyen.

L'homme est un être social, il est constitué naturellement de telle façon qu'il a besoin de la société et qu'il est de son intérêt que dans la

société les choses marchent bien. C'est élémentaire. Il y va de son intérêt, ai-je dit, de son intérêt temporel, c'est hors de doute, et même souvent de son intérêt spirituel, car enfin l'homme ne vit pas que de pain, mais tout de même il lui en faut! et les choses de la vie spirituelle ont trop de relations avec celles de la vie temporelle pour qu'on ne puisse pas affirmer en un certain sens qu'elles en dépendent. Ce qui veut dire, messieurs, qu'un homme qui vit dans un pays doit prendre part à la vie de ce pays. Je ne dis pas qu'il le doit sous peine de péché, mais il le doit sous peine de contribuer à sa propre déchéance sous mille et un rapports.

Mais, me dit quelqu'un, nous sommes 60 millions aux Etats-Unis, quelle influence puis-je avoir sur toute cette masse? Quelle influence! Mais tout simplement celle que vous assurent votre honorabilité, votre position, votre fortune, votre travail. Rien de plus, mais aussi rien de moins!

Surtout, messieurs, dans un pays démocratique et républicain comme le vôtre, la puissance pour le bien d'un citoyen se multiplie de toute la force d'énergie qu'il dépense pour ce bien. C'est élémentaire, c'est fondamental, et, messieurs, je puis me tromper, mais je crois que c'est étrangement méconnu.

D'après une statistique que j'ai lieu de croire établie à bonne source, (car je connais M. T. Saint-Pierre, de Worcester, pour esprit avisé et son remarquable talent de journaliste,) 40 pour cent des Canadiens-Français des Etats-Unis en âge d'être électeurs ne le sont pas parce qu'ils

ont négligé de se faire naturaliser, et, ici dans le Vermont en particulier, 85 pour cent de nos compatriotes sont dans ce cas.

Or, messieurs, sans vouloir m'immiscer dans des choses qui sont délicates, certainement, je ne crains pas de dire franchement que cette abstention à réclamer vos droits de citoyens est un malheur dont vous devez en vérité tous souffrir. Eh! quoi, dans cette mêlée de la vie où vous dépensez tant d'efforts pour gagner, avec le pain de chacune de vos journées, de quoi assurer l'honneur de votre famille, vous iriez sacrifier froidement l'un des plus puissants moyens qui soient à votre disposition d'améliorer par un vote intelligent votre sort, celui de vos enfants et de votre race! Messieurs, c'est tout simplement parce que beaucoup n'y pensent pas! C'est parce qu'on se dit: noyé dans la masse je ne puis rien! Mais, mesdames et messieurs, c'est avec des grains de sable que se font les déserts, c'est avec les gouttes d'eau que se forment les océans, c'est avec des individus que se composent les masses, et, les millions après tout vivent d'unités! Qu'arriverait-il si chacune des étoiles du beau firmament du Bon Dieu se disait: « Je m'isole, je me cache, car au milieu des constellations du ciel je ne compte presque pas? Il arriverait tout simplement qu'il n'y aurait plus de beau ciel, parce qu'il n'y aurait plus d'étoiles, voilà!

Donc, chacun à son poste, mais aussi chacun à son droit de vote, à son droit de citoyen! car en bien des cas ce droit-là c'est un devoir!

Ce n'est pas tout de vivre de la vie de sa patrie d'adoption. Il faut encore l'aimer, c'est la meil-

leure manière d'en vivre. Et pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, mesdames et messieurs, votre grand et extraordinaire pays? Oh! je me garde de vouloir dire que tout y est parfait, que tout y est organisé pour le mieux, car je sais trop combien souvent, ici comme ailleurs, le mot "liberté" peut être trompeur! Mais, en somme, il faut bien reconnaître que vous jouissez ici d'une aisance relative et d'une liberté qu'on refuse dans les vieux pays chrétiens aux droits les plus légitimes! Il faut bien reconnaître quelle prospérité matérielle est celle des Etats-Unis et savoir, ce que tout le monde sait à n'en pouvoir pas douter, que, depuis 20 ans et plus, le monde entier se tourne vers les Etats-Unis d'Amérique et reste émerveillé devant vos progrès et devant vos succès! Et, on a beau dire, cela, messieurs, c'est digne d'appréciation et c'est digne d'admiration.

Ah! que l'on voit des ombres et des lacunes, et même de très grandes, au tableau de vos institutions, j'y souscris volontiers; quand même, elles restent ces institutions américaines, pour vous, l'ordre et la discipline! Il reste ce drapeau étoilé, le symbole de l'autorité en même temps que le symbole de la patrie! Vous lui devez un respect sincère. Sans heurts et sans secousses qu'on travaille constitutionnellement à bonifier et à améliorer encore les choses, très bien! Mais d'esprit et de cœur qu'on sache demeurer respectueux et soumis. C'est là, à mon avis, l'un de vos devoirs de citoyens Canadiens-Français des Etats-Unis! Honneur à Washington et longue vie à Roosevelt.

II

Est-ce à dire pour cela, mesdames et messieurs, que vous deviez cesser d'être les fils de votre race? Est-ce à dire que le souvenir du Canada et de la France doive n'avoir plus de place dans vos âmes et dans vos cœurs? Oh! je n'ai pas besoin de répondre que je ne le pense pas! Le sang qui coule dans vos veines, messieurs, le sang que vous tenez de vos mères Canadiennes-Françaises, n'est pas, grâce à Dieu, un sang qui trahit. C'est l'un des plus chauds et des plus nobles qui ait jamais fait battre un cœur sous une poitrine humaine. La race française, au dire des voix les plus éloquentes des peuples étrangers eux-mêmes, est faite de bravoure et de générosité et une telle race n'engendre pas des ingrats et des oublieux.

Mesdames et messieurs, vous souvenir c'est pour vous un devoir! Ce devoir, j'en suis sûr, (vous nous l'avez du reste démontré ce matin,) il vous est facile autant qu'il vous est doux au cœur. J'y veux pourtant insister, car c'est précisément pour cela surtout que je suis ici, en ce soir de votre première et si belle célébration de la Saint-Jean-Baptiste.

Ce devoir doit vous être cher, mesdames et messieurs, parce que ces souvenirs du Canada et de la France, ces souvenirs qui sont vôtres, ils sont si beaux! Comme chantait l'un de nos poètes, résumant en quatre vers tout le plan de notre histoire:

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle;
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle!

La France de là-bas, la vieille France, mais oui, les souvenirs que nous gardons d'elle sont beaux. Quelle est-elle donc la nation qui, pendant tant de siècles, a été la fille aînée de l'Eglise et le champion de la civilisation qui fait la gloire des peuples? Quelle est-elle donc la nation qui de Clovis à Charlemagne, de St-Louis à Jeanne d'Arc et de Louis XIV à Napoléon le Grand, a tant de fois étonné l'Europe et le monde par le bruit et l'éclat de ses glorieux exploits? Quelle est-elle donc la nation qui a hérité du génie de la Grèce et de l'éloquence de l'antique Rome? Quelle est-elle donc la nation qui, dans les arts et dans les lettres, a tenu incontestablement le premier rang depuis Bossuet jusqu'à Lacordaire, depuis Ronsard jusqu'à Brunetière? Quelle est-elle donc la nation souvent généreuse jusqu'à l'héroïsme et j'oserais dire jusqu'à la folie, dont la langue et les coutumes s'imposent de nos jours aux esprits cultivés de tous les pays? Quelle est-elle donc la nation à laquelle, il y a un mois à peine votre pays d'adoption rendait un si splendide hommage, à Washington, en élevant une statue à Rochambeau? Qu'elle est-elle, si ce n'est pas la France?

Ah! mesdames et messieurs, soyons fiers d'elle et ne rougissons jamais de cette nation dont nous sommes issus! Malgré ses fautes et ses impiétés, malgré ses généreuses folies et ses chevaleresques erreurs, oui, malgré son gouvernement sectaire, la France a été depuis dix siècles, et elle reste encore, en une très large mesure, la "grande nation!"

Pour moi, messieurs, qui depuis mes jeunes années me suis nourri, comme tant d'autres Ca-

nadiens-Français, de son histoire et de sa vie nationale, je ne pourrai jamais vous traduire quelle émotion poignante s'empara de mon âme, quand il y a dix ans, un jour d'octobre, j'aperçus pour une première fois, du haut de la falaise du Douvre, là-bas, par de là la Manche, dans les brumes, la terre de France!

Et plus tard, quand je vécus dans ce Paris immense, qui a ses "odeurs" selon le mot de Veuillot mais qui a bien aussi ses "parfums," quand j'allai rêver sur les côtes de la Bretagne et sur le rivage ensoleillé de la Méditerranée, oh! comme je me sentais chez nous! Que je fusse aux rives de la Seine, dans les landes Bretonnes, sur la terre Normande ou sous le ciel de la Provence, partout la langue que j'avais apprise sur les genoux de ma mère, résonnait si douce et si musicale à mes oreilles, ces frères de France me paraissaient si bien les miens que j'osai leur dire à quelques-uns, un soir de fête intime:

Gardant ce pieux souvenir,
Souvent d'une lointaine terre
Il nous est doux de revenir
Vers la France, vers notre mère !
Touchant ces rivages bénis,
Mon pied frémit, mon cœur s'agite
Je sens qu'il faut marcher moins vite
Car la France !.... c'est mon pays.

Oui! Messieurs, le poète de la fille de Roland avait raison:

Tout homme a deux pays · le sien et puis la France.

Mais nous, messieurs, vous comme moi, nous savons et nous devons apprendre à nos enfants

que cette parole est surtout vraie pour nous! Par le souvenir, la France c'est encore et c'est toujours notre pays.

Aux souvenirs français vous ajoutez naturellement les souvenirs canadiens, cela va de soi: car la fille est digne de la mère et la nation Canadienne-Française n'a pas déchu! loin de là!

Lorsque le drapeau aux fleurs de lis, en 1760, eût traversé les mers, la France abandonna sa part d'héritage sur la terre d'Amérique. Des raisons politiques et la faiblesse de son roi Louis XV l'amenèrent à signer au traité de Paris, trois ans plus tard, la séparation de la nouvelle France et de l'ancienne; mais nous, avec "la semence immortelle" que la mère patrie avait jetée sur nos bords, nous avons fait la France nouvelle. Et c'est de celle-là, messieurs, que vous êtes sortis, vous, les Franco-Américains des Etats-Unis. C'est une noble origine, dont vous avez le droit, et j'ose dire le devoir, d'être jaloux et fiers...

Notre petit peuple, par la seule force de son sang, s'est considérablement accru. En 140 ans, les 60,000 sont devenus 3 millions, c'est-à-dire que nous avons multiplié par 50. Tous les 30 ans — moyenne d'une génération — nous avons augmenté d'environ deux et demi pour un! On l'a dit bien des fois, mais il est des choses qu'il importe de répéter. C'est là assurément une promesse de vie et un gage de succès pour l'avenir, car "bon sang ne peut mentir."

Si l'histoire des luttes héroïques de nos ancêtres, sous la domination française, nous a laissé des noms glorieux comme ceux de Carillon et des

Plaines d'Abraham, ou encore, comme ceux de Champlain, de Maisonneuve, de Laval, de Frontenac, de Montcalm et de Lévis, celle des jours troublés, qui ont suivi la cession, nous a permis d'enrégistrer également à notre gloire des noms comme ceux de Bourdages, de Papineau, de Plessis, de Lafontaine, de Cartier, de Bourget et de tant d'autres.

De telle façon, mesdames et messieurs, que, selon le mot du poète, notre histoire est un véritable écrin de perles précieuses.

Ces perles et ces brillants, aux grands jours de nos fêtes nationales, nous ne craignons pas chez nous et vous n'avez pas à craindre ici, d'en parer nos bannières et nos discours.

Non! ne le craignons jamais! Personne parmi ceux d'autre race et d'autre langue qui nous entourent, personne parmi ceux qui ont l'esprit bien fait et le cœur à la bonne place, ne pourra nous en blâmer! Car, messieurs, la fidélité aux traditions et aux souvenirs de ses origines est pour tout citoyen une vertu civique, que le fanatisme étroit peut blâmer un jour, mais qui finit toujours par imposer le respect et l'admiration!

Que ce soit donc là, messieurs, l'une de vos joies à l'ombre du drapeau étoilé, comme c'est un de nos bonheurs à l'ombre du drapeau d'Angleterre.

Soyez Américains, mais restez aussi Canadiens-Français par l'esprit et par le cœur. Tout en respectant les droits de vos concitoyens d'origine étrangère, ne permettez jamais qu'on méprise les vôtres. C'est le rôle d'un citoyen au cœur noble et à l'âme généreuse. Le drapeau

d'Amérique est assez large, j'aime à le croire, pour protéger les destinées et les libertés de ceux qui viennent à lui avec respect et avec fermeté!

De cette manière, mesdames et messieurs, gardé par vous aussi bien que par nous, l'héritage de l'idée française ne tombera pas en mains étrangères! La "semence immortelle" de la France continuera de donner de superbes et généreuses moissons sur la terre de Washington aussi bien que sur celle de Jacques-Cartier, et ce sera, croyez-le bien, pour l'honneur et pour la gloire de toutes les races d'Amérique!

III

Américains donc et Français toujours, c'est-à-dire, Franco-Américains, dans toute la précision du terme, voilà messieurs, ce que vous devez être, mais, lors même que je ne l'aurais pas annoncé dès le début de cet entretien, vous attendriez de moi, mesdames et messieurs, que j'ajoute un troisième article à ce chapitre de vos devoirs de citoyens!

Dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée, vous devez vous manifester et vous montrer catholiques. Sans superstition et sans extravagance d'une part, mais d'autre part, sans faiblesse et sans vaine complaisance!

Et ici peut-être vous allez juger que ma causerie tourne au sermon? Quand même cela serait, vous ne m'en voudriez pas, j'en suis sûr, car vous êtes trop chrétiens pour ne pas savoir que le prêtre, où qu'il soit, reste toujours, par son carac-

tère sacré et par sa mission sociale, placé sur la montagne, comme Moïse, pour parler à Dieu au nom des hommes et pour parler aux hommes au nom de Dieu, par conséquent, vous ne trouveriez pas mauvais assurément que je me souvienne ici de mon caractère et de ma mission. Mais, messieurs, je l'affirme à nouveau, ce n'est pas un sermon que je vous fais, je continue de m'en tenir au point de vue social et c'est dans l'intérêt de votre société que je proclame, avec toute la conviction de mon âme et toute la force dont je suis capable: mes amis et mes frères, soyez catholiques! C'est pour vous citoyens des Etats-Unis, issus de la race française, c'est pour vous un devoir civique, c'est pour vous un devoir de citoyen!

Hélas! messieurs, je le dis avec peine — mais je dois le dire pour rendre hommage à la vérité, et d'ailleurs votre bienveillance autorise une franchise même un peu rude — plusieurs des nôtres ont failli, une fois sur la terre américaine, aux promesses de leur baptême. Je ne veux pas examiner s'ils ont été bien nombreux! Un seul, c'était déjà trop!

Ce que je tiens à affirmer, messieurs, et je ne crois pas qu'on puisse sérieusement soutenir le contraire, c'est que chaque fois qu'un Canadien-Français a eu le malheur d'apostasier sa foi, du même coup il a été apostat à sa nationalité. Celui qui n'est plus catholique peut être encore américain, mais il n'est plus et il ne peut plus être Canadien-Français.

Et de plus, il faut remarquer, mesdames et messieurs, en règle générale, que l'apostasie de

la foi ne fait que suivre et précède rarement ce que j'oserai appeler l'apostasie de la langue! Je sais bien que les deux choses peuvent en théorie se distinguer, qu'on peut parler à Dieu en anglais aussi bien qu'en français; mais je sais aussi, d'après de très sérieuses statistiques, que le Canadien des Etats-Unis qui cesse de parler français cesse trop souvent, bientôt après, de parler à Dieu, et, qu'apostat de sa langue il le devient bientôt de sa foi et de sa nationalité. Je ne cite pas de faits, messieurs, ce serait trop long. S'il vous en faut, procurez-vous le livre de M. Tardivel, directeur de la *Vérité* de Québec: "La situation religieuse aux Etats-Unis," et lisez-le!

Si c'est un devoir pour vous de conserver votre foi et pour cela même votre langue, vous vous demandez peut-être quels sont les moyens que je vais dans ce but vous indiquer. C'est par excellence le point pratique de cette amicale causerie que nous avons ensemble.

Messieurs, je veux vous en indiquer deux. On raconte de saint Basile et de saint Grégoire, deux illustrations de l'Eglise Grecque et deux lumières entre toutes celles qui ont honoré le génie humain, qu'ils ne connaissaient pas d'autres chemins que ceux qui conduisaient à l'église et à l'école.

Eh! bien messieurs, si vous voulez être des citoyens catholiques il faut d'abord que vous n'oubliez jamais le chemin de l'église et il faut ensuite que vous sachiez montrer toujours à vos enfants le chemin de l'école française et catholique!

Et notez que je me place toujours pour parler ainsi au point de vue public, au point de vue du

citoyen vivant dans la vie de la société. Certes, les mêmes vérités pourraient s'affirmer au point de vue individuel et personnel, mais ce n'est pas là la question que je traite.

C'est comme citoyen que vous faites partie d'une paroisse. Une paroisse forme une vraie société, une vraie famille, dont le curé, sous la direction de l'évêque, est le père et le guide. Quand donc, messieurs, les intérêts bien entendus de votre paroisse réclament votre concours, il convient de ne pas craindre les sacrifices. Aider les œuvres du culte, c'est travailler à conserver la foi au milieu des siens, c'est garantir une sécurité morale aux générations présentes et à celles de l'avenir. C'est en un mot faire acte de catholique avisé et de bon citoyen!

La foi au Christ Jésus, Rédempteur et Sanctificateur de l'humanité, c'est un précieux héritage, messieurs, que nos pères nous ont légué après l'avoir apporté de France! Il ne faut pas que cet héritage soit dilapidé! Nous devons y tenir, nous souvenant que les sociétés comme les individus ont été régénérées par le sang d'un Dieu! Nous devons y tenir nous souvenant que c'est la foi catholique qui, de par le monde, à travers les siècles, a toujours fait la gloire de la race française: « Gesta Dei per Francos »!

Après l'église, l'école! Ah! messieurs, vous qui êtes pères de famille, et vous qui le deviendrez, n'oubliez jamais l'importance capitale de « l'école. » Prenez garde aux écoles neutres, aux écoles prétendues indifférentes. Elles sont l'un des grands dangers auxquels la large et libérale constitution américaine vous expose.

Il ne m'appartient certes pas d'entrer dans des détails précis, je n'ai pour cela peut-être ni compétence ni autorité. Suivez l'avis de vos guides dans la foi, de votre évêque et de votre curé. Consultez-vous vous-mêmes ensemble, avec prudence et réserve et sans passions ni parti-pris! Mais de grâce, prenez garde! La jeunesse, messieurs, l'enfance, c'est l'avenir. L'avenir sera ce que sera l'école!

Instruisez vos enfants le mieux que vous pourrez, mais souvenez-vous que l'instruction en dehors de Dieu ne peut être qu'à courte vue. Si forte soit-elle au point de vue des sciences humaines, elle laisse l'âme se balancer au souffle de tous les vents, elle ne résout pas la grande et primordiale question de nos origines et de nos destinées, et c'est là le plus grand des malheurs que de ne savoir ni d'où l'on vient ni où l'on va!

Que vos écoles soient catholiques et qu'elles soient françaises sans cesser d'être américaines, et vos enfants seront demain ce que vous devez être aujourd'hui: des Américains, des Français et des Catholiques.

Mesdames et messieurs, j'ai fini. Je suis tenté de vous demander pardon d'avoir été si sérieux et d'avoir, malgré mes dires, si souvent laissé percer le sermonneur sous le conférencier et le causeur. Pourtant il me semble bien que je vous le devais. L'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à venir ici, la bienveillance que vous m'avez témoignée, la solennité de cette fête de Saint-Jean-Baptiste, mon caractère de prêtre, tout m'y portait!

Mesdames et messieurs, je ne connais pas l'avenir, mais je puis vous dire que je suis de

ceux qui croient aux progrès futurs des idées françaises et catholiques sur la terre d'Amérique! Je suis de ceux qui pensent que quand Montcalm est tombé sur les plaines d'Abraham, si l'épée de l'Angleterre a violemment séparé le Canada de la France, elle n'a pas tranché le lien moral qui unira toujours les descendants de cette race forte et généreuse. Je suis de ceux qui pensent qu'en nos temps de liberté et d'indépendance, sous divers drapeaux, une même idée peut se développer et se défendre sans aigreur, sans haine et sans effusion de sang. Je suis de ceux qui pensent, mesdames et messieurs, que ce n'est pas en vain que Dieu a particulièrement béni le berceau de la nationalité Canadienne-Française, dont vous êtes et dont je suis. Je suis de ceux qui pensent enfin que notre race a un rôle à jouer sur ce continent. Et voilà pourquoi, je vous convie avec sincérité et conviction en ce beau jour de la fête nationale, à savoir rester toujours Américains, Français et Catholiques. Merci, mesdames et messieurs, de votre attention.





SERMON DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Prononcé à l'église Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke-Est, le 24 juin 1901.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Préparez les voies du Seigneur et rendez droits ses sentiers.

(St Luc, III, 4).

Mes frères,

C'est un beau jour que Dieu nous fait aujourd'hui. En cette année première du siècle naissant, voici revenir l'heure solennelle, dans les annales de notre histoire, des douces réminiscences, des chants patriotiques et des hymnes de foi, de la fête nationale et de la solennité religieuse que nous apporte le 24 juin, le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Vais-je vous confier, mes frères, que j'éprouve un certain embarras à traiter devant vous le sujet, religieux et patriotique tout à la fois, qui s'impose aujourd'hui à la pensée et à la parole de tous? Tant de fois l'on a publié les gloires de Jean-Baptiste et les espérances de notre race

Canadienne-Française, dans les chaires et du pied des autels, dans les tribunes et du haut des terrasses publiques; tant de fois l'on a essayé et réussi le rapprochement que notre fierté nationale se plaît tant à voir entre les destinées du saint précurseur de Jésus et celles de cette fille aînée de l'Eglise et de la France qu'est la race canadienne-française; tant de fois, ailleurs sur tous les points de notre pays et ici sur le penchant des gracieuses collines de la reine des Cantons de l'Est, tant de fois, on vous a parlé et vous avez parlé de Saint-Jean-Baptiste et de notre patrie aimée, que je sens mieux que jamais, la faiblesse et l'impuissance de ma voix.

Et pourtant, je t'admire, ô illustre Précurseur du Divin Maître, que je voudrais mieux célébrer; et pourtant, je t'aime, ô ma jeune et fière patrie, toi qui par ta foi et par ta langue es restée d'une façon si touchante la fille de l'Eglise et de la France, sans manquer jamais à la loyauté due au drapeau de l'Angleterre; et pourtant, je t'admire, ô Jean-Baptiste, et je t'aime, ô mon pays, et puisque, par une bienveillance dont je m'honore, mes bien chers frères, on a pensé à me confier la mission de porter en ce jour la parole du prêtre au milieu de vous, je vais dire quelques-uns des sentiments dont débordent vos âmes et qui jaillissent de tous les cœurs.

Je vais essayer de rappeler, ô saint Patron de notre race, illustre Jean-Baptiste, comment tu as préparé en prophète et en apôtre, les voies du Seigneur Jésus dans le monde. Je tâcherai d'en déduire ensuite, pour mes compatriotes et mes frères, des leçons de foi éclairée et de patrio-

tisme généreux, afin qu'eux aussi, et moi avec eux, nous sachions bien préparer les voies au Seigneur et rendre droits ses sentiers, en marchant vers l'éternité, comme des chrétiens et comme des apôtres, pour l'honneur de notre race, mais surtout pour le bonheur de nos âmes.

O Jean-Baptiste, prophète et apôtre, ô Jean-Baptiste, précurseur du Christ Jésus et patron de notre race Canadienne-Française, ô Jean-Baptiste, patron de cette église, bénissez ma parole et donnez-lui d'être féconde!

I

Le Seigneur Jésus, notre Divin Maître, a témoigné un jour en faveur de Jean-Baptiste qu'il était le plus grand des enfants des hommes. Je ne sache pas jamais qu'un plus beau témoignage soit tombé de lèvres plus augustes, et, à lui seul, il suffit sans doute à la gloire du Précurseur, devant les peuples chrétiens.

La piété des docteurs de l'Eglise a voulu toutefois rechercher et développer, pour notre commune édification, les justes fondements de cette affirmation du Divin Jésus, et, le plus souvent, elle a aimé à condenser les titres de gloire de notre Patron national dans cette double affirmation: il a été prophète et il a été apôtre!

Comme Jésus-Christ, et d'une façon merveilleuse, il a récapitulé en sa personne les temps anciens et les temps nouveaux, et, c'est là pourquoi de tous les enfants nés de la femme, personne ne s'est levé, personne n'est apparu plus grand que Jean-Baptiste: *Non surrexit major Joanne Baptista.*

Il a préparé la voie au Seigneur Jésus, mes frères, notre céleste patron, d'abord parce qu'il a été prophète. Il convenait à la majesté du Fils de Dieu de ne pas entrer dans le monde sans y être attendu et ses dons devaient être assez grands qu'ils méritaient bien d'être désirés. Dans l'économie du plan divin, Jésus devait être prophétisé et figuré. — Des hommes vinrent donc, sous l'ancienne loi, qui rendirent des oracles prophétiques et donnèrent, en leur personne et en leur vie, une figure anticipée du Messie. Ces hommes, ils s'appelèrent Daniel, Isaïe, Elie, David, Moïse, Abraham, Isaac et Jacob. Aucun ne fut plus grand que Jean-Baptiste: *Non surrexit major.*

Daniel avait compté les semaines qui le séparaient du Messie, Jean-Baptiste le montra du doigt; Isaïe avait été appelé du sein de sa mère, Jean-Baptiste fut sanctifié dès les entrailles qui l'ont porté; Elie, fuyant le contact pervers d'un peuple corrompu, s'était allé cacher dans les montagnes solitaires du Carmel, Jean-Baptiste, " vêtu d'une tunique grossière et nourri à l'aventure " a trouvé également, dans la solitude des déserts et dans l'abandon à la prière, les leçons et les inspirations dont sa vocation avait besoin; David avait chanté magnifiquement le fils de sa race, le Promis qui devait venir, Jean-Baptiste a vu et désigné le Promis qui venait, portant les péchés du monde; Moïse avait épouvanté Pharaon et délivré le peuple choisi de la servitude de l'Egypte, Jean-Baptiste a confondu les orgueilleux Pharisiens, il a délivré le peuple de l'esclavage de la loi et l'a con-

duit, non pas seulement à la Terre Promise, mais au Divin Promis lui-même, au Messie Jésus qui prêchait en ce temps-là aux pieds des montagnes et sur les bords des fleuves de Judée; Abraham, Isaac, Jacob et les autres patriarches avaient gardé pure la lignée du peuple choisi, d'où naîtrait la femme qui devait écraser tête du serpent infernal, Jean-Baptiste, d'un façon plus précise et mieux qu'eux tous, a promis et annoncé le Messie, entendez-le, là-bas, à la sortie des déserts, écoutez-le criant aux foules: Le voici, le voici — Ecce, ecce Agnus Dei! Le voici l'Agneau de Dieu! Tollit peccata mundi! Il porte les péchés du monde. — Oui! vraiment cet homme-là est prophète et plus que prophète, il est précurseur.

Et non seulement il annonce Jésus, mais encore il le figure! Il le figure à ce point que ses contemporains le prennent pour le Messie lui-même, tandis que d'autres demandent à Jésus s'il n'est pas Jean-Baptiste!

Mais j'ai hâte de dire que ce prophète a été un apôtre aussi et que c'est par son apostolat, un apostolat laborieux, un apostolat constant, un apostolat douloureux qu'il a rendu témoignage au Divin Maître et commandé de lui préparer les voies et de rendre droits ses sentiers! *Parate viam Domini et rectas facite semitas ejus!*

Apôtre! oui, certes Jean-Baptiste l'a été. Il l'a été laborieusement, il l'a été constamment, il l'a été douloureusement!

Comme les apôtres, il a vu Jésus et il l'a entendu! Comme les apôtres, il a été témoin. *Eritis mihi testes!*

Il fut un homme, raconte l'Evangéliste saint Jean, il fut un homme envoyé de Dieu et son nom était Jean. Il vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière et pour que tous crussent par lui — *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum!* Et l'Evangéliste continue en affirmant que Jean a rendu témoignage à Jésus-Christ!

Jean prêchait donc ce Jésus qu'il savait être venu du ciel pour régénérer le monde. (Jean III, 31) Il prêchait ce Jésus qui s'était chargé des péchés des hommes. Il prêchait ce Jésus qui devait baptiser dans l'Esprit Saint et dans le feu — in Spiritu Sancto et igne. (Math. III, 11.) Il prêchait ce Jésus dont la divinité lui apparaissait si manifeste au jour où il le baptisait dans les flots du Jourdain. Il était apôtre, il le fut laborieusement et il le fut constamment.

Aux grandes œuvres à accomplir, mes frères, le travail d'un jour ne suffit pas et la constance est difficile aux humains, car l'ennui et le dégoût qui paralysent tant de généreuses initiatives naissent souvent des insuccès du premier moment. Comme les apôtres, Jean-Baptiste fut constant. Sa parole à lui non plus ne se laissera jamais enchaîner, pas plus que celle de S. Paul, *Verbum Dei non est alligatum* (II Tim. II, 9). Toute la Judée s'était étonnée de la merveilleuse constance et de l'indomptable audace du Précurseur, avant même que Jésus n'eût donné l'exemple; car à son Précurseur il semble bien que le Divin Maître avait par avance donné la force comme à sa sainte Mère il avait donné la pureté!

Jean Baptiste repousse les hommages qu'on veut lui adresser. Il affirme qu'il n'est lui-même

qu'une voix qui crie dans le désert de préparer les voies au Seigneur: *Parate viam Domini.* Pauvre et libre, il est apôtre! Il ne craint rien: "Sachez que la co- -ée est à la racine de l'arbre, dit-il aux foules, to t arbre qui ne rapportera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu!"

Qu'on soit content ou non, il crie à tous ses reproches, ses menaces, ses malédictions, ses durs préceptes, ses fortes exhortations. Il est apôtre, vous dis-je, et il l'est constamment parce qu'il est libre et qu'il est fidèle!

Il est apôtre aussi douloureusement parce qu'il sait l'être jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre et jusqu'à la mort! Hérode est puissant, mais il est incestueux; Hérodiade est influente, mais elle est cruelle; sa fille est belle, mais elle est impudique. Arrière la beauté, l'influence et la puissance! *Non licet!*, tonne la voix austère mais juste du Précurseur! *Non licet!* Ce n'est point permis! Tu peux, ô jeune fille, consentir aux pernicieuses sollicitations de ta mère! Tu peux, ô Hérodiade, demander à satisfaire ta haine cruelle! Tu peux ô Hérode, payer par un crime tes ignobles infâmies; mais continue de trembler, ô roi impudique et faible! Cette tête, qu'on apporte dans un plât, de ses lèvres pâlies laissera échapper toujours le cri vainqueur de l'apôtre indompté, de l'apôtre fidèle, jusque dans le martyre et jusque dans la mort! *Non licet!* Pas plus aux puissants qu'aux faibles de ce monde, devant Dieu, il n'est permis de violer la loi de la pudeur. *Non licet!* ô Hérode, les échos de la parole de Jean Baptiste sont venus jusqu'à nos temps, et, ils se répercute-

ront jusque dans les siècles des siècles pour redire ta honte et celle des compagnes de tes orgies. *Non licet!* chantent les générations chrétiennes, pour l'honneur de cet apôtre laborieux, de cet apôtre constant, de cet apôtre supplicié que fut Jean Baptiste le Présurseur de Jésus de Nazareth!

II

Ce prophète et cet apôtre, mes frères, il est le patron de notre race canadienne française. Je n'en rechercherai pas les causes. Je ne tenterai pas des rapprochements trop subtils. Toute belle qu'elle est, notre histoire n'est pas sans défaillances et l'histoire du Précurseur Jean n'en connaît pas. Que notre race ait été une race de chrétiens et d'apôtres, on l'a dit souvent, mais je sens qu'il faut le dire avec réserve. Que notre race soit actuellement toute composée de chrétiens et d'apôtres, j'aime trop mon pays, pour le flatter et lui mentir, et je ne dirai pas que je le crois. Que notre race ait essayé d'être une race d'apôtres sur les bords du St-Laurent et que quelques-uns de ses plus illustres enfants y soient jusqu'à un certain point parvenus, oh! oui, je le proclame et c'est un grand honneur. Assurément Dieu n'a pas agi ainsi avec toutes les nations: *Non fecit taliter omni nationi!*

Mais ce que je veux dire, ô mes frères et mes compatriotes, ce que je tiens à dire après y avoir longuement réfléchi, c'est que tous, entendez-vous, tous, vous et moi, il faut pour l'honneur de notre race et pour le bonheur de nos âmes, que

nous soyons des apôtres, puisque l'ère des prophètes est passée, que nous soyons des apôtres laborieux, des apôtres constants jusqu'au sacrifice et s'il le fallait jusqu'à la mort. — Accordez-moi encore un quart d'heure pour m'expliquer, j'ai confiance, en vous prêchant une vérité pratique, de n'oublier pas nos gloires nationales!

Chrétiens qui m'écoutez, compatriotes aimés, vous devez être des apôtres et des apôtres laborieux en étant des chrétiens solides. Noblesse oblige! L'idée qui a présidé aux origines de notre pays, c'est une idée d'expansion française et catholique! Cartier, Champlain, Maisonneuve, Laval et Olier, les Récollets, les Jésuites et les Sulpiciens en jetant, sur le rocher de Québec et au pied du Mont-Royal, les humbles colonies d'où devaient sortir Québec et Montréal, ont voulu faire œuvre d'apôtre. Beaucoup parmi leurs successeurs et leurs héritiers ont travaillé à faire aimer la croix de Jésus en même temps qu'ils coopéraient à faire respecter le drapeau de France. Je ne veux pas citer les noms de tous ces champions du Christ, de tous ces pionniers de l'idée française. Je sais que tous ne furent pas parfaits, mais je proclame avec bonheur que l'histoire de nos origines est l'une des plus belles de toutes les annales humaines.

Nos pères furent apôtres en prêchant la croix et la civilisation aux sauvages habitants de ces régions, ils le furent par leurs découvreurs et leurs missionnaires, par leurs travaux et leurs martyres, par leurs victoires et même par leurs défaites. Notre race a une vocation d'apostolat! Il faut qu'elle en reste digne!

Sur les plaines d'Abraham, la France est tombée dans la personne de Montcalm, l'étendard aux fleurs de lis a retraversé les mers; mais la race française et catholique, si elle a été affaiblie, n'a pas été vaincue! L'enfant né de la France et de l'Église était viable et il a grandi! En grandissant, il a pris place, grâce à une vigueur de sang, à une vitalité qui fait l'admiration du monde entier, sur les rives du St-Laurent, aux bords des lacs, au-delà comme en deçà de la ligne quarante-cinquième, il a pris place partout. Il est venu jusqu'ici, mes frères, par certains de ses plus illustres fils, les Racine, les Dufresne et leurs amis. En grandissant, vous dis-je, il a pris place! A l'Aurore de ce XXe siècle, l'arbuste ensanglanté de 1759 est un grand et bel arbre, et la tige qui s'épanouit dans ces riches cantons de l'Est n'est pas des moins vivaces ni des moins pleines de promesses.

Si, comme moi, vous êtes fiers de notre vie nationale, restons apôtres! Soyons-le laborieusement, soyons-le constamment! Restons les amis du sol, car c'est l'agriculture qui est notre force et notre garantie nationale! Restons dans nos villes les amis du travail et les ennemis des grèves et des troubles. Respectons les droits acquis, soyons fidèles au drapeau qui protège nos libertés et surtout, ô mes compatriotes, restons fidèles au Dieu qui a veillé sur notre berceau, dans la personne de ses prêtres, au Dieu qui a réjoui notre jeunesse par la voix et les conseils de ses évêques et de son clergé! Soyons apôtres constamment!

Pour l'honneur de notre race, oui! mais aussi! mais avant tout, pour le bonheur de nos âmes!

Si grand que soit un jour de fête nationale, il ne doit pas nous faire oublier que nous sommes tous mortels! L'avenir de notre race doit certes nous intéresser, mais l'avenir de nos âmes, créées par Dieu et rachetées par le sang de Jésus, nous intéresse à un degré infiniment supérieur! Au reste, c'est en étant fidèles aux principes du christianisme que nos ancêtres sont restés moraux et purs et qu'ils ont donné à l'univers l'incomparable exemple d'un peuple qui se multiplie d'une façon prodigieuse! Rester chrétiens, rester apôtres, cela a toujours été, ce doit être encore et ce sera toujours la meilleure manière d'être canadiens-français!

Soyons apôtres laborieusement, soyons apôtres constamment! Soyons-le s'il le faut douloureusement, mais soyons-le. Mes frères, je vais toucher à un point délicat, mais je suis sûr que votre esprit chrétien le pardonnera à la franchise qui convient à la parole d'un prêtre de Jésus-Christ!

Nos origines, comme peuple, sont dignes d'être chantées par le génie de la poésie et de l'éloquence. Notre vitalité, notre prodigieuse fécondité, nos progrès incontestables sous certains rapports, sont dignes de l'admiration la plus sincère! Mais ne nous y trompons pas! Il y a des signes de déchéance qui apparaissent menaçants. On aime trop ses aises! On aime trop le luxe! dans nos campagnes comme dans nos villes! La noblesse est sœur de la luxure, et, l'une et l'autre ont ruiné des empires bien puissants. L'une et l'autre donnent, hélas! des générations efféminées, qui n'ont plus de générosité d'âme et qui manquent de caractère!

A Dieu ne plaise que je veuille dire que nous n'avons pas encore des hommes de caractère et d'énergie. Mais ne vous semble-t-il pas qu'ils se font plus rares de nos jours? Prenons garde! vous dis-je! Soyons apôtres généreusement autour de nous et en nous! Coupons les mauvaises excroissances que nous pouvons remarquer sur la tige de l'arbre national. "Tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, a prêché St-Jean-Baptiste, sera coupé et jeté au feu." Soyons apôtres, et s'il le faut, soyons-le généreusement, soyons-le douloureusement!

Donnez-nous, ô mon Dieu, des hommes qui savent être laborieux, qui savent être constants et qui savent souffrir, et, ces hommes seront des apôtres! Ils garderont le prestige de notre race et en feront, ce qui vaut mieux encore qu'une race illustre, une race d'élus pour le ciel.

Esto vir! dit à l'homme l'auteur inspiré! Sois viril! sois homme! Et ainsi tu prépareras la voie au Seigneur et tu rendras droits ses sentiers!

Sois virile, sois forte, ô ma patrie et tu feras de grandes choses sur la terre d'Amérique!

Sois virile, sois forte, ô ma race et tu resteras la digne enfant de l'Eglise et de la France chrétienne!

Sois virile, sois forte, ô nation canadienne française, et tu feras respecter tes droits en respectant ceux de tes concitoyens d'origine étrangère!

Sois virile, sois forte, ô bien-aimée patrie, et tu seras l'orgueil du drapeau auquel tu dois hommage et fidélité, parce que, depuis un siècle passé, il protège tes libertés et garde tes destinées!

Sois virile, sois forte, ô bien-aimée patrie, dans un apostolat laborieux, constant et douloureux, et tu seras plus digne de ton illustre patron, le prophète, apôtre et précurseur Jean-Baptiste.

Sois virile et forte, ô bien-aimée patrie, en gardant pieusement tes souvenirs, en marchant loyalement dans le devoir, en vivant fidèle à ton Dieu, tu seras grande et tu feras des saints.

Amen!



TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

ÉTUDES